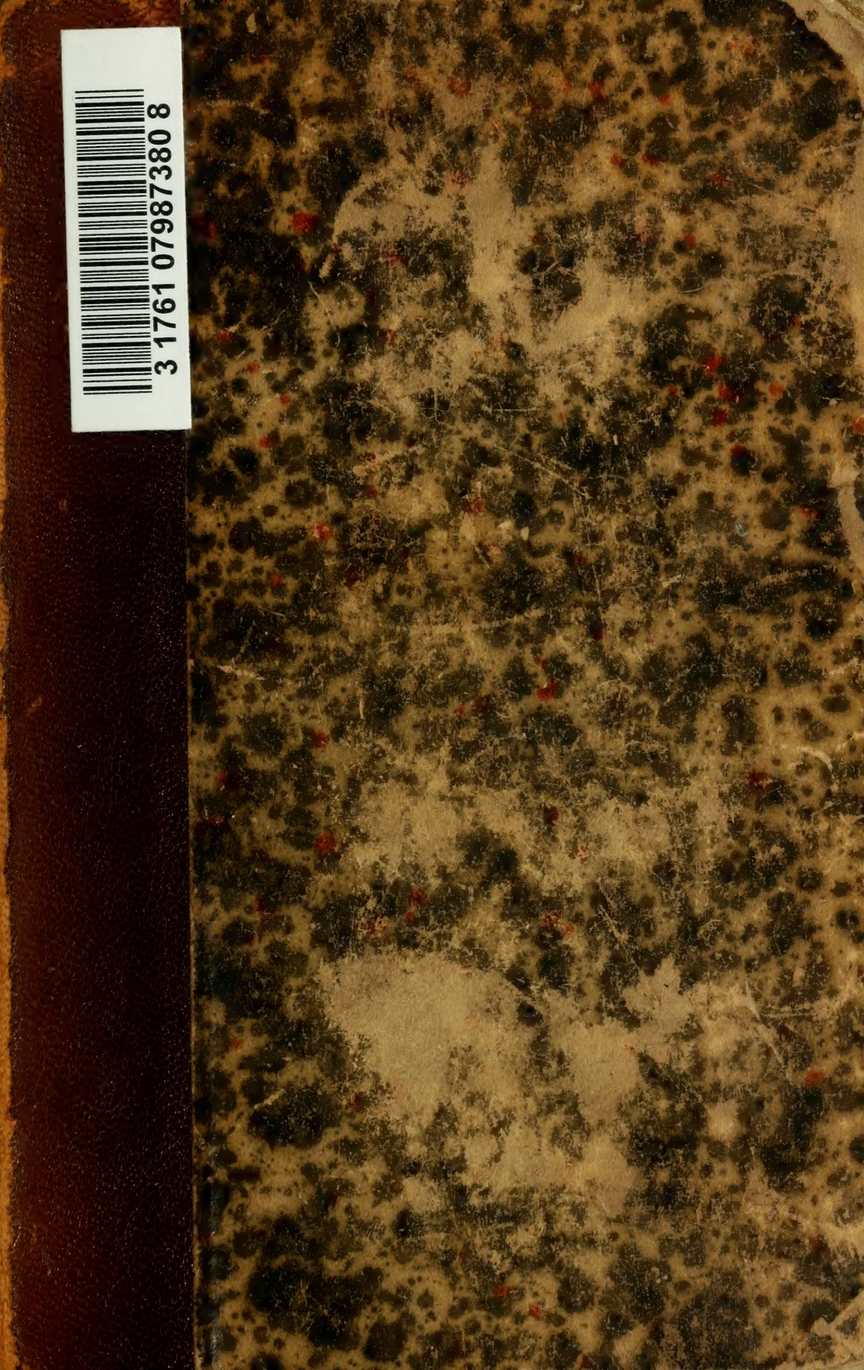
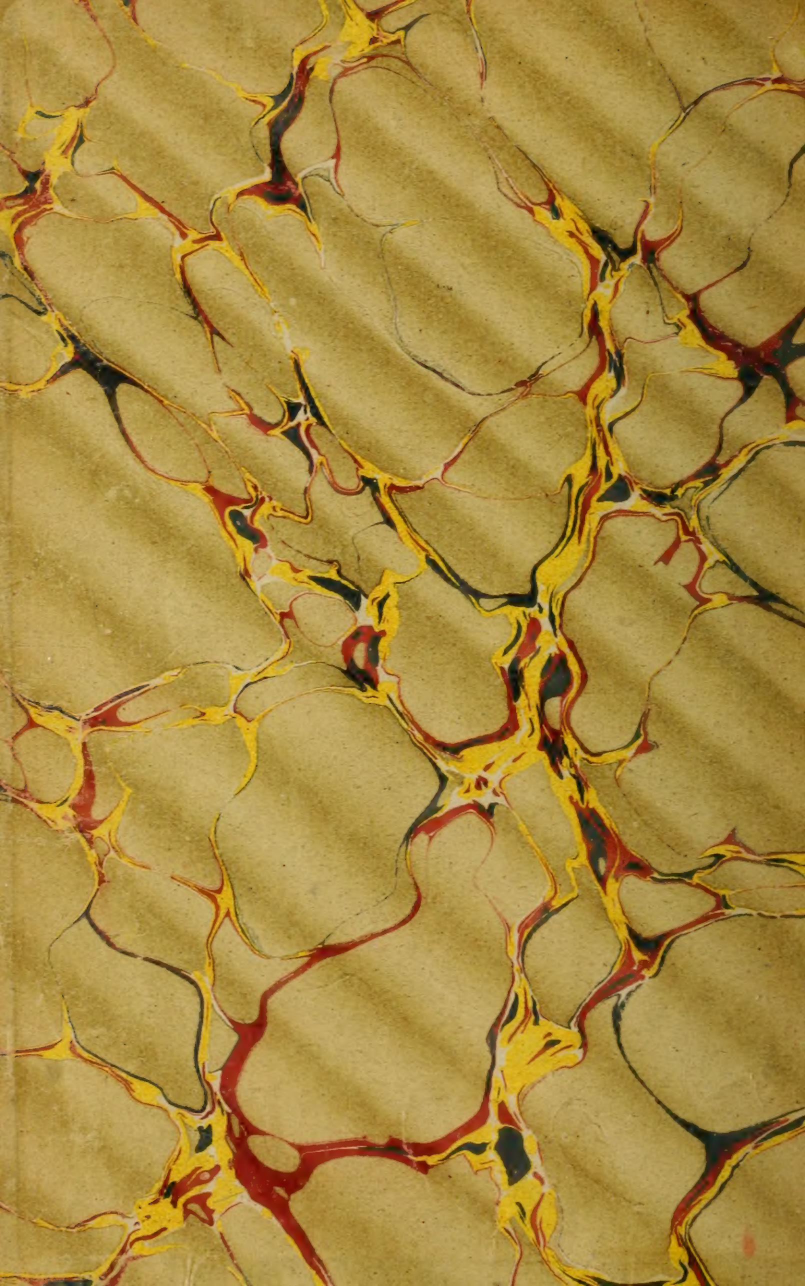
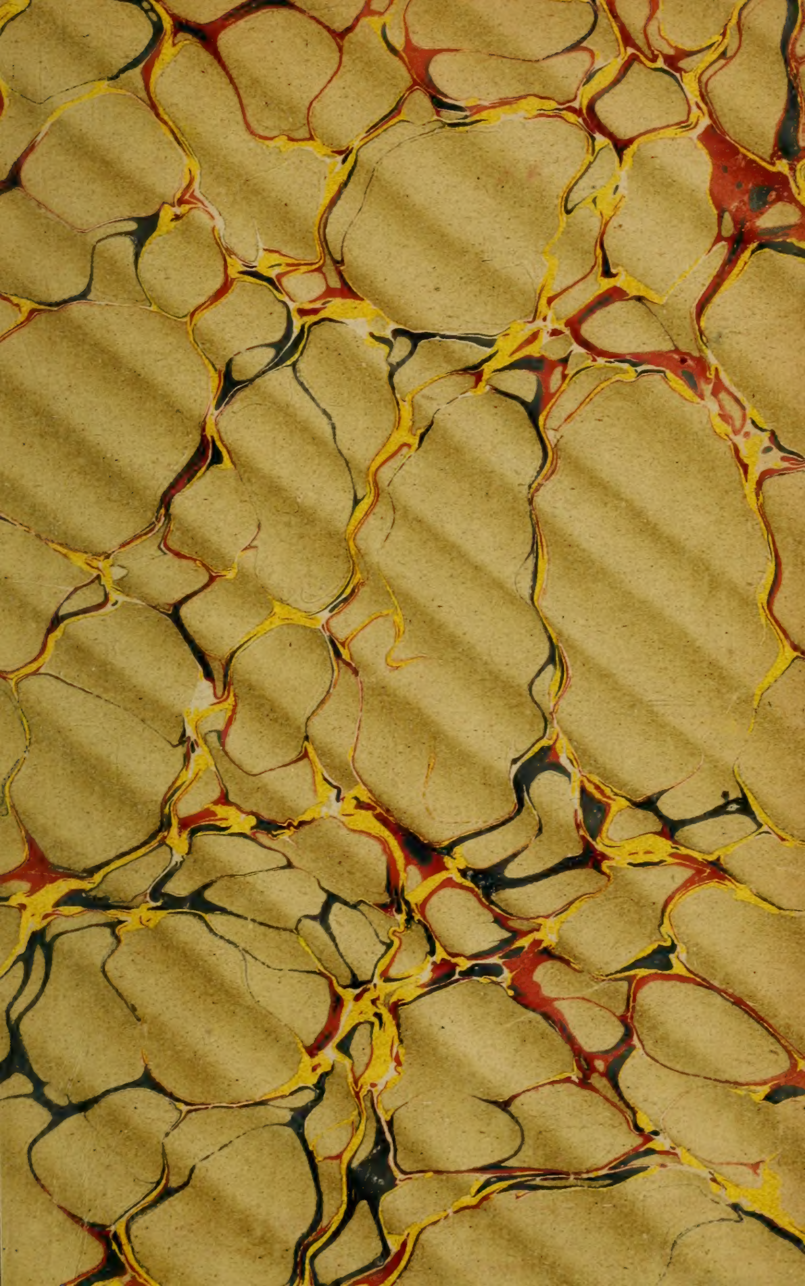

3 1761 07987380 8





THÉÂTRE

(*Première Série*)

IV

DU MÊME AUTEUR :

PAUL CLAUDEL

—

THÉATRE

(Première Série)

IV

Le Repos du Septième Jour
L'Agamemnon d'Eschyle
Vers d'Exil

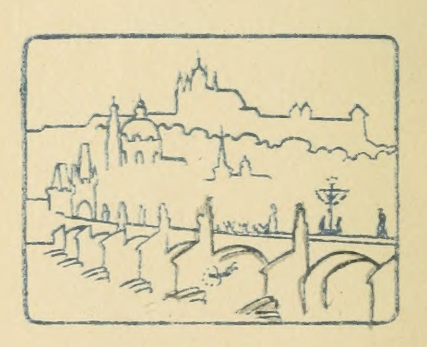


PARIS
MERCVRE DE FRANCE
XXVI, RVE DE CONDÉ, XXVI
MCMXII

IL A ÉTÉ TIRÉ DE CET OUVRAGE :

Vingt-sept exemplaires sur papier de hollande.
numérotés de 1 à 27.

JUSTIFICATION DU TIRAGE :



LE REPOS DU SEPTIÈME JOUR

PERSONNAGES

L'EMPEREUR.

LE PRINCE HÉRITIER.

LE SPECTRE DE L'EMPEREUR HOANG-TI.

L'ANGE.

LE DÉMON.

LE NÉCROMANT.

ETC.

ACTE I

Tous se prosternent la face contre terre devant L'EMPEREUR

LE SALUTATEUR. — Révérence à votre face sacrée !

Nous reportant en arrière, jusque là où le commencement du temps est fixé,

Les myriades humaines ont vu le soleil suspendu entre le ciel et les eaux,

Et sur la terre continuellement l'Empereur qui occupe le centre et le milieu.

Et aujourd'hui (car, ainsi qu'il est juste, peu
Sont admis au-devant de vous), de même
Nous revient d'honorer votre présence, Fils du Ciel !

Vos titres sont le Premier, l'Unique, le Un,

Tenant-le-sceptre-de-jade, Revêtu-de-vêtements-jaunes, Dominateur, Pondérateur,

Accord, Moyen, Terme, Milieu, Fondation, Résidence, Principe !

Vous êtes assis entre tous les hommes !

Tu es le Père de la famille : quand le père est mort, les enfants se sont dispersés ; durant qu'il reste dans la maison, les frères travaillent ensemble ;

Le Maître-du-Champ, et les générations des hommes

Se lèvent et se suivent dans la bénignité de votre permission, Seigneur !

Tu es le Bien Commun, la Source de la Révérence,

Tu es le Siège de la Loi, le Sceau de la Justice, le Dispensateur de l'Eau, le Dépositaire de l'Antiquité, selon

Que la Parole primitive a été communiquée.

Tu es le Maître des Cérémonies, les trois cents cérémonies et les trois mille rites, tu règles

L'harmonie par qui le Ciel est joint à la Terre, pareille à la lumière de la Lune !

Et c'est pourquoi, nous prosternant la face contre terre, nous faisons révérence à Votre Majesté.

Tous se prosternent à la fois.

L'EMPEREUR. — Faites votre rapport.

LE PREMIER MINISTRE. — Vous avez devant votre face vos serviteurs par qui vous voyez et vous étendez les mains.

La pluie descend du Ciel bienfaisant, la main de l'eau s'étend sur la surface de la terre;

Celle-ci ne reste point sèche, mais suivant l'ordre des temps avec cérémonie, elle produit un ample sacrifice.

De ses antiques trésors

Elle met la nourriture devant les hommes afin qu'ils mangent, l'ayant mélangée à leur salive,

Et que le feu du cœur ne s'éteigne point, mais qu'il brûle, produisant de la lumière,

Par quoi l'homme voit et entend, et il est capable de comprendre dans son esprit.

Et le mâle s'étant uni à la femelle, le peuple est né,

Que tu gouvernes avec sagesse selon les règles de la musique et le précepte de l'Antiquité.

A l'Ouest la Terre s'élève vers l'adoration;

Le Nord borne ton empire, et les Rois du Sud

Ont reçu ton sceau et t'envoient des tributs;

Et à l'Est la mer,

Pacifique, sans bornes, éternelle ;

De ce côté la Porte noire du Ciel par où le Soleil apparaît.

Telles sont les bornes de ton Empire.

Et il est appelé l'Empire du Milieu, le Royaume-de-la-Tranquillité-du-Matin.

Il est rond comme une coupe, et l'astre du jour y est posé comme un fruit,

Et le grand Dragon s'y enroule dont on ne sait où est sa fin ni sa tête.

Et au rebours de l'ascension du Ciel étoilé,

Les fleuves vont d'un cours unanime à sa rencontre. Les hommes de leurs maisons sortent dans l'herbe de la terre :

Soit les agriculteurs, ou ceux qui vivent dans les bateaux : ou les Cent mille villes.

L'EMPEREUR. — Que dis-tu de l'Empire ?

LE PREMIER MINISTRE. — Tout est paisible, ainsi que l'exprime le caractère : *J'entends les cloches des temples dans la montagne.*

Ni famine, ni peste, ni guerre.

Le paysan a recueilli son riz,

Et le thé, et la soie, et le miel, et le coton : il l'a vendu,

Et à l'extrémité de sa ligature, il a fait solidement le nœud correct et juste.

La Justice réside dans les tribunaux et dans les concours, telle que l'alun qui sépare de la fange une eau pure,

Ou, à son défaut,

Le Jugement qui n'est pas de moindre prix.

Et voilà ce que les courriers qui arrivent du matin jusqu'au soir rapportent.

Mais qu'il me soit permis de parler.

L'EMPEREUR. — Qu'as-tu à dire ?

LE PREMIER MINISTRE. — Révérence à votre face sacrée !

Pourquoi a-t-il plu à mon Seigneur, ayant quitté sa capitale et enfreignant les rites,

De demeurer dans cette solitude où est la sépulture de l'Antique-Empereur ?

Nul n'en sait le nom, ni le règne, son signe n'est point retrouvé dans les histoires :

Mais une grande statue de pierre dont les traits et les membres sont effacés est couchée dans les herbes hautes.

Il a plu à mon Seigneur, averti par le souffle des songes,

De se rendre ici et d'y offrir des sacrifices,

Et d'y construire ce temple et d'y résider, et il ne retourne pas vers sa ville.

Qu'il plaise à l'Empereur de nous instruire.

L'EMPEREUR. — Y a-t-il quelque chose de nouveau dans l'Empire ?

LE PREMIER MINISTRE. — Qu'y aurait-il de nouveau, Majesté ?

L'EMPEREUR. — J'ordonne que l'on parle ouvertement.

LE PREMIER PRINCE. — Je parlerai donc, ô Roi ! Votre peuple élève les mains vers vous.

Ni le vin, ni les offrandes de riz et de fèves

Ne satisfont les morts, ni les vêtements qu'on leur offre,

Ni les taëls de papier ne les trompent, ni la flamme ne les éblouit, ni le bruit des gongs et des tambours ne les repaît.

Mais ils errent la nuit dans les champs, ou sur les fleuves dans le brouillard, et comme des rats ils fourmillent dans les maisons.

Eux, le peuple vide et sans boyaux, qu'ont-ils à nous tourmenter, se rassemblant à l'odeur du feu, grinçant des dents à l'exhalaison de la graisse qui frit ?

Comment les verrait-on, eux que le démon, comme un voleur, a dépouillés de leur corps ?

Mais les petits enfants meurent ou sont saisis de convulsions.

Et les hommes ne peuvent plus travailler, mais, le cœur serré, la queue enroulée autour du crâne, ils tournent la tète de côté et d'autre,

Et dans la profonde nuit, saisis d'une froide horreur,

Ils se réveillent en sursaut, comme un homme qui trouve un serpent enroulé autour de sa cuisse.

Nulle prière ne les fléchit. L'atroce visiteur ne sait pas rire.

Mais ils sont plus durs que des vieillards, plus mornes que les vers.

Le sacré crâne de mouton avec le Soleil peint sur une tempe et la lune sur l'autre, et l'hexagramme femelle sur le front,

Ne ferme point la fissure de la terre, ni l'incantation des sorciers, ni la décharge des mousquets et des pétards ne détruit les larves.

Les Froids

Se pressent autour de nous, et silencieusement ils assistent au repas, écoutant ce que l'on dit, et quand la lampe est éteinte, ils nous touchent.

Ils sortent du sol comme une vapeur, et le laboureur qui de son fer traverse les antiques champs de bataille les fait lever par mille et dix mille.

Majesté, trouve le remède ! Fils du Ciel, ferme la porte de la terre ! empêche les morts de nous venir tourmenter.

Ils ont vécu leur vie. Qu'ils reposent maintenant dans le cercueil que nous leur avons donné,

Et, délivrés du travail, qu'ils ne nous envient point la nourriture.

L'EMPEREUR. — Je suis le Roi des Vivants, mais je n'ai point empire

Sur le peuple des Morts.

Que celui-là parle qui a une chose à dire.

LE PREMIER PRINCE. — Délivrez-nous de l'immonde attouchement des morts !

Car votre peuple ne voit au-dessus de lui que vous seul.

Car qui sait où habite l'empereur des Morts,

Et qui d'entre nous, allant vers lui, lui fera des représentations ?

Pour vous, parlez-lui, ô Majesté !

Car son Empire est assez vaste, sans qu'il déborde sur le nôtre.

L'EMPEREUR. — Que dit-on de cet Empire, notre voisin ?

LE GRAND EXAMINATEUR. — Nul pèlerin n'en a rapporté la boue à ses pieds, et nul ne sait ce que parlent les morts avec un souffle glacé.

O Seigneur, nous sommes dans ce monde comme un pauvre qui en se levant heurte le toit de sa tête,

Et écartant les bras il touche les murs de sa maison.

Au dehors est une région aveugle, sans bornes, sans solidité.

Nous reportant aux âges anciens, nous ne trouvons aucune lumière.

Prenant les antiques écritures, ce sont d'inextricables énigmes.

Les sages meurent sur elles, embrouillant, falsifiant, et leurs générations

Ne pénètrent pas la difficulté des soixante-quatre *kouâs*.

Et pour le petit peuple, payant les bonzes et les sorciers, brûlant du papier, des cierges et de l'encens, il honore les dieux, les déesses et les démons.

Le ciel et la terre en grouillent, et les arbres, et la mer, les champs et les montagnes, les rues et les boutiques.

On les peint en vert ou en rouge, grinçant des dents, hurlants, les yeux poussés hors de la tête, de leur cent membres brandissant des armes, des vases et des instruments de musique,

Maîtres épouvantables.

Et les prêtres récitent

Que tout ce qui est mort renaît et que rien ne peut exterminer

La force de la vie, mais toutes choses repoussent : il faut renaître encore ! Misérables, il faut mourir encore !

Voilà ce que conçoit le Sage dans le miroir de son esprit, soit qu'il envisage les cieux superposés, ou la terre,

Avec ses peuples d'hommes et d'animaux, ou la profondeur des dix-huit enfers.

Mais soit qu'il en soit ainsi,

Soit que le corps et l'âme pourrissent ensemble, dans la boîte de bois où se réduisent les entrailles et les os,

A présent la chose est douteuse, et c'est assez que chacun

Vive en satisfaction, suivant les Cinq Préceptes.

Mais voici que les Morts ne nous laissent point en repos, et, tels que des gens sans loi,

Ni les murailles ne les arrêtent, ni l'Edit Impérial ne les terrifie.

L'EMPEREUR. — Qui parle de la longueur de cet Empire ? et des Cent mille Villes

Qui sont posées, telles que des encensoirs dans le jardin d'un Temple, dans l'étendue de sa circonférence ?

Mais cet autre Empire l'embrasse, et il n'est rien qui ne lui paye tribut, et moi-même, l'Empereur,

J'irai là, et me prosternant devant Yâlô, je ferai adoration.

Nous connaissons le malheur de nos peuples, la calamité de la peur,

Et que ce n'est pas une horreur vaine et la vision de l'esprit qui dort ;

Notre palais lui-même n'a pas été à l'abri de la visitation.

A quoi réfléchissant (car notre devoir souverain

Est que notre peuple, à l'abri de la peur et de la main violente

Vive en paix dans la puissance de notre bras étendu),

Nous voyons la règle du ciel violée, car cette terre qu'ils cultivent

Est aux vivants, et les morts n'ont point droit parmi eux.

Si donc ils se mêlent à nous, s'ils entrent, assistant au repas, contaminant notre sommeil,

S'ils enfreignent notre droit, il faut

Que quelque empiètement aussi ait été fait par nous.

Averti par la voix sans lèvres des songes, abandonnant notre ville, averti par le souffle sans chaleur,

Nous avons recherché la sépulture de l'Ancien Empereur.

Il gît ici, tout seul dans ce lieu désert.

Et nous lui avons offert des sacrifices, et nous, son successeur dans le milieu indissoluble,

Les pieds nus et dépouillé de nos insignes impériaux,

Nous lui rendons hommage, et, comme un fils près de son père, nous dormons sur la terre à son côté,

Attendant qu'il lui plaise de faire une réponse et un signe.

Et c'est pourquoi j'ai fait creuser cette fosse dans la terre, et, me penchant au-dessus, j'appelle.

Car la voix humaine est moins forte que le cri sauvage des animaux,

Mais elle va jusqu'aux cieux et perce l'enveloppe de la terre.

— Entends, ô Empereur, ce que nous disons ?

LES ASSISTANTS

1. — Entends-nous !

2. — Entends-nous !

3. — Seigneur ! Seigneur ! Seigneur !

4. — Reviens !

5. — Parle !

6. — Sors ! parle ! ô mort, entends la parole vivante !

Profond, occulte, souterrain,

Entends-nous dans la profondeur ! entends-nous dans l'épaisseur ! entends-nous dans l'inanité !

7. — Révèle la formule ! apporte le salut ! profère la parole noire !

8. — Roi Primitif, Seigneur de l'ouest, entends !

LE PREMIER PRINCE. — Certes, il n'entend pas, il dort.

Comme un homme considérant la lumière de la lune, s'il entend un cri faible et lointain,

Il ne s'en soucie pas, ainsi les siècles

Lui enveloppent la tête et la mort irrévocable obstrue sa bouche.

L'EMPEREUR. — Jadis les hommes erraient.

Celui-ci fut entre les premiers Rois

Qui, ayant formé une armée, s'emparèrent de la terre,

Repoussant les peuplades sauvages, et comme un bœuf sur ses quatre pieds,

S'y établissant, ils résolurent de la posséder.

Une race de géants et leur âme était jointe à leurs membres comme le fer avec le bois.

Au milieu de leurs armées ils marchaient tels que des éléphants, et debout au-dessus de leur peuple, des armes dans les deux mains, l'arc au ventre, ils regardaient de côté et d'autre.

Ni les dieux n'étaient connus alors, et devant le Suprême Seigneur ils ne pliaient point le genou.

Mais prenant le vent, ouvrant les narines à l'odeur de la terre herbue,

Ils se levaïent, confiants dans leur force et dans la durée de leur vie.

Entends-nous, ô Roi, réponds!

C'est moi, l'Empereur, qui te parle! Lève-toi! réponds!

LE GRAND EXAMINATEUR. — Celui-ci était votre égal, et étant mort il échappe à votre convocation.

Les paroles vers lui

Se dissipent comme de la cendre et la force de la voix est évaporée.

L'EMPEREUR. — Que ferai-je donc, et quelle parole emploierai-je,

Afin que les Sourds entendent, afin que les Muets répondent, et que sans corps ils apparaissent!

Entends-nous, Roi, si de ce peuple que tu as introduit

Tu gardes quelque compassion! Révèle la cause, prononce

Le remède; quel fut notre péché? Que tout le peuple ne soit pas puni!

Mais il est juste, s'il le faut, que moi, l'Empereur, j'expie et je meurs. Je fais la prière de Chu sous le mûrier:

Que je périsse, moi et ma race, et que ma dynastie soit extirpée de la terre!

LE NÉCROMANT. — O Empereur, ce n'est pas ainsi qu'il faut parler aux morts.

L'EMPEREUR. — Qui est celui-ci?

L'EUNUQUE, *s'avançant et se prosternant.* — Révérence à votre face sacrée! révérence à votre face sacrée! Que Votre Sublimité m'excuse et ne me fasse pas mourir!

Celui-ci connaît les arts profonds.

C'est un homme du Pays-désert-des-Montagnes, là où la licorne hennit, et les démons y ont leur pouvoir.

Celui-ci a fait les trois expirations par les narines, expulsant de son cœur les trois maux,

Qui sont la colère, le désir et l'ignorance.

Assis et droit comme un dard, les deux yeux fixés sur l'extrémité de son nez,

La pointe de la langue retournée contre le palais, il s'est conçu lui-même.

Et délivrant son âme de la nécessité, comme un gong qu'on heurte par le milieu,

Il a ébranlé l'univers, faisant trembler les dieux supérieurs et inférieurs.

Il les chasse ou les appelle comme des chiens, brandissant le foudre magique.

Il a étudié les mœurs des Mânes, et comme un tigre qui guette le poisson,

Comme un chasseur qui, mettant le filet à l'ouverture des terriers,

Enfume le gibier ou introduit le furet,

Avec ses incantations il retire les Morts de la terre, et les prend dans le piège de son carré magique.

L'EMPEREUR. — Ce sont des arts infâmes et défendus !

Où est le respect ? où est notre piété ? Ce scélérat aura-t-il le pouvoir de capter les âmes humaines et de les torturer ?

De telles vermines doivent être exterminées, ainsi que l'édit l'ordonne, et tu as été trop hardi que de l'introduire.

Et quant à ces pouvoirs qu'ils acquièrent,

Où est le nôtre en ce cas et celui du Suprême Régulateur ?

Il n'est pas bon qu'aucun homme se soustraie à la Loi, ne dépendant que de lui-même.

Ils vont chantant des fables, de morts et de renaissances, et, faisant tourner je ne sais quelle roue,

Que l'âme, j'en ai honte et horreur! des hommes

Passe au corps des animaux, et que toutes choses sont vaines et mauvaises, n'y ayant cependant proprement bien ni mal, ni vrai, ni faux.

De telles croyances sont impies et détestables, et recherchant dans les Livres, nous ne trouvons rien de pareil.

Et où serait, quand je juge, mon pouvoir, et ma considération quand je punis? Ceci est primordial, véridique, éternel,

Que le mal est puni avec le malfaiteur, et que tout homme répond

Pour ses actes tout seuls. Voilà ce qu'il est nécessaire de savoir, et le reste est extravagance.

Et pour ces hommes, ils vivent dans les ténèbres dans le contact des larves et des démons, et la présence de celui-ci souille

La Majesté dont je suis revêtu.

L'EUNUQUE. — Révérence à votre face sacrée!

Que la nécessité, que la nécessité m'excuse!

L'EMPEREUR. — J'ai horreur!

Certes il m'est dur d'employer de tels moyens.

LE PREMIER PRINCE. — Les Morts, s'ils se mélangent à nous, usurpent, et, violant la loi, ils se placent sous votre autorité.

Usez de l'homme qui s'en peut saisir. Et parlera-t-on aux barbares sans un interprète?

L'EMPEREUR.— Je n'emploierai pas l'art noir! Je crains. Rien de bon ne peut venir de ces pratiques hideuses.

LE PREMIER PRINCE.— L'instruction du Ciel vous a conduit à ce tombeau.

L'EMPEREUR. — J'ai appelé et il ne m'a pas été répondu.

LE NÉCROMANT. — Très-magnifique Empereur, vous ne parlez pas aux Morts comme il faut.

Quand l'ennemi est venu, en attendrez-vous du bien, lui ferez-vous des prières et des objurgations?

Mais la nécessité les pousse, ou une volonté maligne, et leur dessein est de vous nuire.

C'est ainsi que les Morts se répandent par les villes et par les campagnes, tourmentant votre peuple.

Soit qu'ils cherchent à se réincarner,

Ou que purement ils errent, et pas plus que les animaux ne comprennent le langage humain, ils ne vous entendent parler.

Pour moi, je ne supplierai pas, mais me couvrant du mot redoutable,

M'armant de la formule que les sages descendant dans la méditation profonde ont trouvée,

Comme un voleur qu'on saisit aux cheveux ou par un membre dans la nuit,

J'extrairai ce mort de son tombeau, et je le contraindrai de répondre.

L'EMPEREUR. — Oseras-tu bien te saisir de l'âme du grand Empereur, misérable?

LE NÉCROMANT. — Je suis la main que vous employez.

LE GRAND EXAMINATEUR. — N'hésitez pas à sauver votre pays.

L'EMPEREUR reste quelque temps silencieux, puis fait un signe qu'il consent. LE NECROMANT se prosterne devant lui, et, s'étant relevé, il commence ses préparatifs. — Carré magique, encens. — Obscurité. — La scène n'est plus éclairée que par les cierges rouges plantés dans la terre.

Le Conjurateur frappe, sans trop de force, sur un grand disque de bronze, attendant jusqu'après que la vibration a cessé d'être perceptible.

Tous gardent le silence.

LE NÉCROMANT, *accroupi, à demi voix.* — Om! a, a, i, i, u, u, ri, ri, li, li, e, ai, o, ou!

Om! ka, kha, ga, gha, na! (*Il achève à voix basse et répète plusieurs fois la même formule.*)

Se relevant, à voix haute.

Om! a, a, i, i, u,u, ri, ri, li, li, e, ai, o, ou, angah! çwahah!

Entends! entends!

Je te conjure par la force des lettres,

Les voyelles que l'âme expulse du corps qui s'ouvre jusqu'au fond,

Les graves et les aiguës, l'a et l'i,

Et les consonnes par qui la bouche donne passage de ses trois portes, la langue, les lèvres et les dents!

Entends les éléments! Formant les lettres une à une, comme on apprend aux enfants à épeler, j'applique ma bouche à ton oreille.

Entends, mort, le langage vivant, entends le langage humain!

La parole qui dans l'âme creuse se pense et se produit elle-même. Entends et parle!

Il frappe un coup sur le gong. Puis, prenant une poule noire, il l'égorge, et en répand le sang, avec du riz, sur le carré magique.

Flaire! voici du sang! mange! voici du riz!

Respire la chaude vie, respire la nourriture

Sur qui le cœur de tous les animaux est arrêté,

Et c'est le charme du souvenir par qui l'âme réside en elle-même.

Souviens-toi! reviens!

Il frappe un coup sur le gong.

Voici le moment apparais! apparais!

Je t'adjure par la terre, et par le feu qui sort de la terre,

Et qui sert à cuire les aliments et par qui des sacrifices sont offerts aux dieux et aux démons,

Et aux gardiens qui se tiennent aux quatre plages du Monde! Apparais!

Grondement sous terre.

O! o! ki!ki ! apparais! apparais!

Voici que je me penche comme un homme qui souffle sur le feu!

Je t'adjure par la terre, par le feu!

Et par la fureur de la terre qui jaillit dans la forme du feu,

Comme sous une bouche qui suce,et qui est dans le vin que l'on boit, dans le chanvre et dans le pavot,

Et dans la frénésie qui remplit les devins et les sorcières, et dont je suis possédé! Je t'appelle, je t'appelle!

Une bouffée de flamme jaillit du sol·

Apparais! apparais!

Voici que j'ai mis mon cœur en communion avec le tien, et que je participe à tes mystères, et la rage m'emplit et m'horripile!

Je suis touché du doigt d'en bas! le souffle d'en bas me traverse comme une épée!

Des pieds je m'élève! des mains je dissipe l'obstacle interposé! Apparais!

Il tombe en convulsions.

Le sol tremble. Grondement souterrain tel qu'un coup de tonnerre. Une épaisse colonne de flamme et de fumée s'élève de la terre qui, se dissipant peu à peu, laisse voir L'EMPEREUR HOANG-TI, armé de pied en cap. Tous tombent sur la face, à l'exception de l'EMPEREUR.

Pause.

L'EMPEREUR. — Répondez!

Ce n'est point par une curiosité mauvaise que j'ai osé

Citer devant moi, petit homme, Votre Majesté.

Les mains jointes, non né encore

A la vie où vous êtes entré, je vénère les mystères défendus.

Mais par un commandement j'ai interrogé votre tombeau.

Et la nécessité me fait violence et la voix de mon peuple épouvanté qui crie!

Mais pourquoi parlerais-je, quand vous connaissez notre angoisse.

Car comme par millions les sauterelles

S'abattent sur un pays, remplissant la chevelure et les vêtements, le peuple abominable des morts

S'est levé de la terre, soufflant sur notre joue, affligeant notre nourriture.

Indique la cause! indique, Seigneur,

Le remède, et quel sacrifice il nous faut accomplir, quels rites et quelle purification.

HOANG-TI. — Quiconque mange mourra.

L'EMPEREUR.— Ne faut-il pas que nous mangions pour ne pas mourir?

HOANG-TI. — Ne remuez pas la terre.

L'EMPEREUR.— Vivrons-nous d'herbe comme les buffles, ou de graines comme les oiseaux, ou de la chair et du lait des animaux,

Comme font les peuples errants, ou d'air, comme le phényx?

Et où sera la société qu'il y a entre les hommes, s'ils ne cultivent point

La terre où ils impriment leur pied,

Et si, ne bâtissant pas de villes et de villages, ils ne tracent pas de chemins?

Tu le sais, ô toi qui as introduit ce peuple ici, fondant ton trône.

HOANG-TI. — Ce bien est commun entre vous et nous.

L'EMPEREUR. — Vous gardez le fonds, laissez-nous-en les fruits.

HOANG-TI. — Payez votre redevance.

L'EMPEREUR. — N'accomplissons-nous point les rites et les sacrifices ?

HOANG-TI. — O rage! ô rage!

Penses-tu m'interroger ainsi comme un juge? Lieras-tu le tigre par la tête avec deux liens?

Mais crains que, me jetant sur toi, je ne t'emporte, afin que nous te dévorions.

Je parlerai, et tu retireras peu de joie de mes paroles.

Mets ta main dans ta manche et saisis ton poignet : qu'est-ce que le corps que de la terre, car si tu mets le corps dans la terre,

Il y a disparu, et ses vertèbres se défont,

Et ses côtes, et les os de ses pieds, tels que des pierres et du fer rouillé.

Mais de quoi l'âme de l'homme est-elle occupée

Que de son corps, se tournant vers lui tout entière?

Donc, quand celui-ci est allé à la terre,

Comme plusieurs marchands ont versé leur for-

tune à un fonds commun, comme des frères qui possèdent un bien indivis,

Cet amour

Ne la quitte pas. et comme le corps tend en bas par son poids, ainsi fait l'âme;

Mais subtile,elle enfonce, suivant qu'elle le peut,

Plus avant, et comme un ver nu, elle réside dans l'épaisseur de la matière.

— Honorez le puissant Enfer! honorez le Dieu noir, lui passant le doigt sur les lèvres et les paupières, lui offrant du riz et des gâteaux.

L'EMPEREUR. — L'âme,

Ayant trouvé sa place, ne la gardera-t-elle pas?

HOANG-TI. — Quelle place garderait-elle,

N'ayant point son corps pour l'occuper?

Mais subtile, elle suit, selon qu'il lui est permis,

Ses pensées. Et tu vois que rien n'est plus inquiet

Que l'esprit du pauvre et de l'avare,

Car pleins de tourment, et ne pouvant dormir, ils vont ici et là. Et qui est plus dépourvu que nous?

Et pour avares, tu vois qu'il est naturel à l'homme de tirer tout à lui. C'est le geste de celui qui meurt,

Et l'enfant aveugle agite ses doigts, tâtant.

Qui serait plus avare que nous, n'ayant rien à donner, ni à recevoir?

Et comme l'avare veut avoir à lui tout son bien,

C'est ainsi que joints à la terre nous la possédons; mais parce que vous en tirez parti, buvants, et mangeants, nous sommes troublés

Dans notre repos et dans notre adhésion.

Et sache que nous avons faim et soif!

Ne vous étonnez donc point, partageant la terre avec nous,

De notre présence et de notre inimitié.

L'EMPEREUR. — Antique Tigre, tu ne m'as pas tout dit, car, sans la permission du Ciel ouvert et bleu,

Il ne vous est pas permis de nous nuire. Et pourquoi maintenant

Portez-vous sur nous les mains?

HOANG-TI. — Je ne puis répondre. Je n'ajouterai pas une autre parole.

L'EMPEREUR. — Qui donc nous expliquera le salut?

HOANG-TI. — Lui-même, celui qui descendant chez les morts en est revenu.

L'EMPEREUR. — Qui êtes-vous?

HOANG-TI. — Je suis le grand Hoang-Ti.

J'ai établi l'Empire. Tuant les Chefs et les Princes, j'ai adopté la multitude. J'ai bâti une muraille.

J'ai fixé le commencement de l'année; j'ai réglé les cycles. J'établis l'ordre du temps, donnant ma prescription.

J'ai creusé le Grand Canal. J'ai établi les routes. J'ai détruit les livres.

L'EMPEREUR. — O toi, qui, connaissant l'antique sagesse, nous en as dépouillés! qui fus le père de ce peuple! dis-nous le commencement et l'origine!

HOANG-TI. — Les eaux recouvraient la face de la Terre.

Celui que vous appelez Fou-hi

Sortit de l'arche où était renfermée la semence de toutes les choses vivantes, ayant avec lui sa femme

Et trois fils avec ses trois brus.

Et c'est de là que vient le caractère *barque* qui signifie *huit bouches*.

Et étant sorti, il offrit un sacrifice au Dieu du ciel.

Il disparaît.

L'EMPEREUR, *aux assistants*. — Relevez-vous.

Ne craignez point. L'Antique-Empereur a disparu!

Tous se relèvent.

LE PREMIER MINISTRE. — O Seigneur, nous vous avons entendu converser, et votre voix avec l'autre voix.

Et notre âme tremblait et palpitait, comme la chienne qui entend le tigre crier.

L'EMPEREUR. — Cette parole persiste en moi, et ne la pouvant comprendre, je la répercute.

Eh quoi? pourquoi? comment?

Une pensée sans voix se lève de mon âme, sans forme, sans visage,

Et comme un cheval lié avec un bœuf, elle me contraint et tire.

LE PREMIER MINISTRE. — Qu'a-t-il dit?

L'EMPEREUR. — Ne l'avez-vous point entendu?

LE PREMIER MINISTRE. — Nous n'avons point compris ses paroles, pas plus que le cri et le souffle du feu.

L'EMPEREUR. — Le grand Hoang-Ti a apparu aujourd'hui devant vous.

Le Réunisseur des peuples, l'Implantateur de l'Unité.

Il a parlé et je l'ai entendu, et il a dit la cause de notre mal.

LE PREMIER MINISTRE. — Quelle est-elle?

L'EMPEREUR. — Nous mangeons le bien des morts.

LE PREMIER MINISTRE. — Nous abstiendrons-nous de manger et de boire?

L'EMPEREUR. — Il n'indique aucun remède.

LE GRAND EXAMINATEUR. — Peu de bien nous revient de ses paroles.

LE PREMIER MINISTRE. — Que ferons-nous donc? Car nul n'ose rester seul, mais quelqu'un est toujours derrière lui.

Et s'il travaille accroupi, repiquant son riz et son blé,

Tandis que les hautes voiles noires passent au travers des champs, tandis que les papillons volent autour de sa tête,

Un doigt froid sur sa chair le touche dans le pli de son aine.

Et s'il dort, c'est une charge telle que d'un animal sur lui, et il rêve qu'un tigre, lui prenant la tête entre ses mâchoires, en fait craquer la coque.

C'est ainsi que, comme un arbre attaqué par les racines, il meurt sur pied.

LE PREMIER PRINCE. — Quels recours invoquerons-nous? vers quels dieux joindrons-nous les mains?

Soit qu'entre deux arbres nous adorions le Soleil levant,

Ou le ciel étoilé, quand Sirius se lève au-dessus de la mer comme un homme à cheval.

Il n'est point d'assistance dans les dieux.

Leur volonté est incertaine, leur manifestation est effroyable et qui débrouillera leur multiplicité?

Leur exigence ne se relâche point, nous sommes à eux comme un enfant entre les mains d'un homme en délire, et ils ne nous secourront point à l'heure de notre détresse.

Au fond du temple ténébreux au-dessus de l'autel laissant un réduit vide et noir,

Tandis que la cendre de l'encens s'accumule à pleins vases, nous nous prosternons, le cœur serré,

Et nous parlons comme un homme lâche qui flatte un maître méchant.

Pour eux, bien que nous leur ayons doré la face, penchés au-dessus de nous, ils nous regardent en grinçant des dents.

L'EMPEREUR. — J'irai moi-même.

LE PREMIER PRINCE. — Où ?

L'Empereur paraît fixe dans sa pensée, comme un homme qui a reçu une blessure.

L'EMPEREUR. — J'irai.

LE PREMIER PRINCE. — Où ? que dit-il : J'irai ?

L'EMPEREUR. — Je ne laisserai point mon peuple mourir.

Sans carré magique et sans le sang répandu d'une poule noire,

Méprisant le voile indigne, je demanderai à l'Enfer même son grief.

Le salut que ce magicien n'a pu susciter de la terre, je l'irai chercher

Moi-même et je le rapporterai.

LE PREMIER PRINCE. — Quoi ! descendrez-vous vous-même chez les Morts ?

L'EMPEREUR. — J'irai.

LE PREMIER PRINCE. — Franchirez-vous la Porte tout vivant ?

Avant que vous n'ayez goûté aux eaux éternelles, avant que votre âme, répondant à l'appel, ne soit sortie par les sept ouvertures de la tête ?

L'EMPEREUR. — Je le veux !

Il le faut. N'ai-je point été établi Roi par le ciel et laisserai-je périr le peuple qui m'est confié ?

Et comment avec le Devoir Royal n'eussé-je pas reçu

Le pouvoir de l'exercer ? Le salut est dans le Chef,

Et non dans les plaintes, et dans le rugissement des sorciers.

LE GRAND EXAMINATEUR. — Les Livres

Rapportent que d'anciens Empereurs ont fait cela.

LE PREMIER PRINCE. — La chose est ancienne et douteuse. Et quelle place y a-t-il pour un vivant,

Entre les morts qui n'ont plus de corps puisqu'ils le laissent ici ?

L'EMPEREUR. — J'éprouverai la volonté du Ciel.

LE PREMIER PRINCE. — Laisserez-vous votre peuple sans juge et sans commandement ?

L'EMPEREUR. — J'établis mon fils à ma place.

LE PREMIER PRINCE. — Le laisserez-vous sans père ?

L'EMPEREUR. — Je trouverai la cause et le remède ! L'homme n'est-il pas un arbre qui marche ?

Comme il élève sa tête, comme il étend ses branches vers le ciel,

C'est ainsi qu'il enfonce ses racines dans la terre.

Je les découvrirai : me penchant je toucherai mon pied de mon doigt.

J'avais pensé qu'il suffisait de paître mon peuple dans la justice, dans la force et dans la sagesse.

Et que le Ciel comme l'Enfer est soustrait à la connaissance des hommes.

Mais pas plus que l'habile agriculteur ne se passera pas de connaître les vents et les saisons et les influences de la Lune,

Et la différence des terrains, leur vertu et leur chaleur, et leur pente, et la qualité des sels et des eaux,

Et comme le Pasteur des troupeaux, froissant les herbes, les goûte, et regarde de tous côtés,

Ainsi le Pasteur d'hommes, assis entre le Ciel et l'Enfer, tenant le niveau et le milieu, régnera dans la prière et la science.

C'est pourquoi, ouvre-toi, ô terre, et livre-moi passage !

Que ce peuple ne périsse point ! Et s'il faut que quelqu'un meure,

Comme celui qui se présente au Juge à la place du fils de la veuve, me voici !

Ouvre-toi, ô terre, et livre-moi passage, car voici que je descends vers toi volontairement,

LE PREMIER PRINCE. — Ne permettrez-vous point à l'auguste Impératrice de vous dire adieu ?

Ne serrerez-vous point votre fils entre vos bras?

L'EMPEREUR. — J'ai pris ma résolution et je l'accomplirai sur l'heure.

— Qu'on m'apporte le Bâton Impérial,

On le lui apporte.

L'EMPEREUR. — O Bâton, coupé dans la sainte contrée de l'Ouest !

Le père de ma race, s'appuyant sur toi, entra dans ce pays et s'établit au-dessus du peuple.

Et maintenant, moi je te reprends pour un voyage plus long.

Ouvre-toi, ô terre ! ouvre-toi, ô terre !

Telle que tu ouvres ton sein au Ciel quand il descend vers toi dans la pluie et dans la tempête !

Moi, son Fils, j'ai été établi sur toi, et je suis, comme toi, revêtu de vêtements jaunes ;

Et sur les hommes qui vivent dans ton étendue et dans ta production : ayant bâti leur maison, ils y allument une lumière.

Ouvre-toi, fais-moi passage !

Car comme un homme dont la maison est minée, et qui descendant en vérifie les fondations,

Aujourd'hui je te reconnaîtrai dans ton fond, je te toucherai dans ton assise.

Car en toi est la racine de la Vie, de toi jaillissent le Feu et les Eaux universelles.

Et l'animal te retrouvant de la tête et l'homme dans la prise de ses doigts, ils vivent.

Je te commande, par le Ciel, si telle est la volonté du Ciel souverain,

Que rentrant en toi, ô Mère de ma chair, tout vivant,

Je rejoigne l'origine et la cause, et par une seconde naissance

Rapporte à mon peuple qui périt le salut.

Ouvre-toi, livre-moi passage !

La terre tremble et s'ouvre.

TOUS. — Nous te saluons, magnanime Empereur !

L'EMPEREUR, *s'agenouillant.* — Je te rends grâces, ô Ciel, parce que tu as agréé ma prière, moi qui suis tel qu'un orphelin et un homme destitué.

Maintenant, soit qu'il soit bon que je meure, ou que, comme du feu sous la cendre, je rapporte la vérité avec moi, c'est bien.

Il se relève.

Soyez fidèles! maintenez l'Empire ! soutenez la jeunesse de mon fils, vous plaçant à sa droite et à sa gauche!

Toi, reçois-moi, ô Terre ! je descends vers toi volontairement.

Il se précipite. La terre se referme sur lui.
Tous demeurent la face contre terre.

ACTE II

Obscurité complète.

L'EMPEREUR. — Ah ah ! oh oh ! où, où
Suis-je ?
Absorbé,
Englouti, enfoncé ! La Noirceur noire
Me touche la face et je fais corps avec son épaisseur.
Ah ah ! où, où suis-je ? où, où suis-je ? Rien dans la nuit compacte.
Point de gauche, point de droite, ni haut, ni bas,
Devant, derrière,
Rien, nulle part. La nuit
N'augmente ni ne diminue. Le lieu n'est plus,
Le temps n'est plus ! L'ombre tout entier me mouille !
Je ne suis nulle part, et la hauteur de l'abîme est au-dessus de ma tête.
Où, où

Irai-je ?

Perdu,

Embrouillé, confondu,

Dans la nuit nue menant un pas assidu,

Je chercherai et ne me retrouverai pas. Voici le vide et l'aire, et celui qui est ici erre.

Ah, ah ! Salut, fond du monde ! salut, racine de la terre, principe du poids !

Salut, habitation des Morts ! Par la volonté du Ciel splendide,

Tout vivant et revêtu de la croix de mon corps, je suis descendu vers toi,

Pour te visiter dans ta loi et dans tes distributions,

Afin que rapportant au peuple des hommes et des animaux la paix,

Dissipant l'impiété de notre ignorance,

Je règne sur le royaume, dans la possession de la connaissance et du Milieu !

Ah ah ! ne me laisse pas ainsi seul et perdu ! Je ne suis pas un des tiens, demeure ! Mais, moi, l'Empereur des Vivants, j'entre en toi comme un hôte.

Je cracherai par terre, et prenant à mon doigt de la boue de cette prison, je toucherai mes oreilles.

Il met de la terre à ses oreilles.

J'entends
Des mots
Rapides, uniques,
Sans lèvres, sans son, sans sens,
Tels que ceux formés par l'esprit qui rêve.
Ce lieu n'est point vide, mais il est plein d'âmes.
J'entends dans mon âme un gémissement,
Comme d'une multitude qui cherche avec ce mot :
« Ah, ah !
Ah, ah ! où, où ? »
J'entends
Un sanglot comme quelqu'un qui pleure. J'entends un cri,
Comme celui qui soudain reçoit le coup de la mort !
L'horreur me saisit ! J'ai peur.
A mon tour, je parlerai, je parlerai tout haut.
— Est-il quelqu'un ici qui entende le langage vivant ?

Pause.

LA MÈRE. — Ah, ah ! es-tu venu ici, ô mon fils ?

L'EMPEREUR. — Qui me parle?

LA MÈRE. — Ah, ah !

L'EMPEREUR. — J'ai entendu quelque chose parler.

LA MÈRE. — Ah, ah! est-ce toi, ô mon fils?

L'EMPEREUR. — Quelqu'un a dit : Est-ce toi? — Qui êtes-vous?

LA MÈRE. — O mon enfant! ô mon enfant mâle !

O mon Impérial enfant, je suis ta mère.

L'EMPEREUR. — Je vous salue, ma mère, dans l'obscurité.

Je n'ai manqué à rien ! j'ai rempli le sacré devoir filial.

J'ai gardé le jeûne ; j'ai observé le deuil.

Votre nom est sur les tablettes et j'accomplis les rites et les sacrifices.

LA MÈRE. — O mon enfant! ô mon enfant ! hélas ! hélas! ah ! ah !

L'EMPEREUR. — Quel est ce gémissement ?

LA MÈRE. — O mon enfant, c'est moi qui t'ai engendré avec une grande douleur, joignant l'ancien avec le nouveau.

O mon fils, le jour!

C'est moi qui te l'ai donné, et toi, rends-le-moi. Prends-moi, ramène-moi, que de nouveau je vive et voie!

L'EMPEREUR. — O mère, ma main traverse le vide.

Silence.

Que murmurez-vous avec une voix creuse ?

LA MÈRE. — C'est bien toi. Voici que je te reconnais

Comme une chienne aveugle qui flaire sa portée.

L'EMPEREUR. — Ne pouvez-vous me voir ?

LA MÈRE. — Je n'ai point d'yeux !

O mon fils ! je suis là et je ne suis pas là, mais je suis perdue pour toujours !

Je ne vois point, ceci même que je ne vois point.

Absorbée, abîmée, précipitée,

Perdue, confondue, au trou vendue, dans le ciel d'en bas pendue,

Dans la nuit de toute clarté, dans l'ombre de toute lumière,

Dans le néant sans murs je cherche et j'erre !

L'EMPEREUR. — O cela qui m'a fait partage de soi-même ! ô mère de mes os, es-tu là ?

LA MÈRE. — O mon enfant, est-ce toi ?

L'EMPEREUR. — O toi qui m'as donné mon corps, n'es-tu plus rien ?

LA MÈRE. — Voici que je reconnais ma chair.

L'EMPEREUR. — O mère ! ô mère ! ô mère, hélas !

LA MÈRE. — O enfant ! ô fils ! ô mon fils que j'ai engendré, hélas !

L'EMPEREUR. — N'est-il point de salut ? N'est-il point d'espérance et de porte ?

LA MÈRE.— Ah, ah ! où, où
Est-elle ? où est la lumière pour voir ?
Il n'est point de lumière ici, ô mon fils, et point de temps.
Il n'est point de temps ! il n'est point de fin ! il n'est point de mesure !

L'EMPEREUR. — L'horreur me saisit de vous entendre parler dans cet aveuglement, ô chose sans le corps, ma mère, esprit !
Misérables, n'est-il point de salut ? Tous, descendrons-nous dans les ténèbres irrémédiables ?

LA MÈRE. — L'ignorance éternelle m'est départie.

L'EMPEREUR. — Je ne chancellerai point dans mon esprit, et je ne me troublerai point comme un homme perdu, délibérant.
Je l'affirme dans le tombeau, dans le milieu du lieu noir,

Dans la nuit, dans le néant !

Et je jure que dans l'ample ciel et sur la terre, et dans la profondeur de l'Enfer inférieur,

Existe avec Eternité la Justice exacte, irrépréhensible.

Primordiale, identique avec la substance,

Elle se pèse, en toutes choses, elle-même, et nul n'échappe à sa mesure.

Et vous, ô Mère, ce lieu ne vous fut pas assigné sans raison.

LA MÈRE. — Ah, ah ! Je n'ai commis aucun crime ! sache que je n'ai manqué à aucun précepte.

Mais j'étais sage comme la dame de Kin. Modeste et silencieuse, j'observais les cinq relations.

Et je n'étais point fâcheuse avec les concubines, mais je vivais dans la crainte de mon mari.

Hélas ! que saurait faire une femme ? On a brisé ses pieds,

Et elle ne peut se soutenir elle-même et marcher, et elle vit sous la main d'un autre comme une bête attachée.

Ma vie !

Je suis morte vieille, mais combien elle me paraît courte ! Courte et de peu de bonheur. Et voici mon lieu pour toujours.

Aveugle, je suis allée au lieu aveugle, et mon séjour est l'aveuglement.

L'EMPEREUR. — Aveugle?

LA MÈRE. — Entends ce que je te dis :
A cette lumière qui pénètre par les oreilles.

L'EMPEREUR. — Je n'entends point cette lumière.

LA MÈRE. — Et certes tu es dans les mêmes ténèbres, et non d'autres,

Que moi. Mais pour moi je suis jugée, condamnée d'une sentence irrémissible !

Et avec moi toute cette multitude que tu entends autour de toi gémir, et il y a beaucoup de femmes et d'enfants,

Qui ouvrant ses yeux au Soleil n'a point connu l'autre lumière.

Sans yeux maintenant, sans mains,

Dans le pas sans retour, dans le détour vaste et vain,

Dans le jour de la Nuit sans nuit, sans nuit et sans lendemain,

Avec ce mot *Ah ! ah ! où, où ?* avec horreur et terreur nous embrouillant dans l'erreur,

Nous cherchons

Le chemin et l'issue, point de fin à la faim déçue!

L'EMPEREUR. — Je n'entends point ces paroles que vous dites. L'Empereur des Morts

Peut disposer, comme il le veut, son royaume.

Pour moi, le Ciel large et profond

M'a établi l'Empereur des Vivants, pour que je leur administre la paix, les préservant de la peur et de la main ennemie.

C'est pourquoi je suis descendu ici,

Pour demander raison de l'injustice qui nous est faite.

Car, tels qu'un faisan qui, s'élevant au-dessus de la clôture, vient manger le grain du pauvre homme, tels que des singes,

Les morts avec impiété reviennent, se mêlant à notre compagnie.

L'hôte importun est là.

LA MÈRE. — Il en est parmi nous qui sont mal morts, et ne trouvant point leur lieu,

Ils se présentent à l'odeur de votre nourriture et de votre fumée.

D'autres avec les Esprits mauvais sont relégués dans les ruines et les déserts.

Comme un rire que l'on entend à son côté,

Votre voix nous empêche de reposer.

L'EMPEREUR. — Reposer ?

LA MÈRE. — D'asseoir notre cœur sur notre torture.

L'EMPEREUR. — Comment préserverons-nous notre seuil ?

LA MÈRE. — O mon fils, je n'ai point d'autorité ici.

L'EMPEREUR.— J'irai jusqu'à l'Empereur des Morts lui-même. Qui est ici pour me recevoir?

Car quand un Roi ou un Gouverneur de Province se présente à mon palais,

J'envoie jusqu'à la porte mes serviteurs pour qu'ils l'introduisent.

Mais moi, l'Empereur, on me laisse seul, et je suis comme un intrus qui a pénétré dans l'appartement intérieur.

LA MÈRE. — Ah ! Quelqu'un, ô mon fils, est là.

L'EMPEREUR. — Qui ?

LA MÈRE. — Ah ! Les animaux de la nuit sont mélangés à nous.

L'EMPEREUR. — De quelles bêtes parlez-vous ?

LA MÈRE. — Des bêtes que vous adorez dans vos temples sur la terre, les graissant.

Ils sont plus furieux que les tigres, plus funèbres que les insectes, plus morues que les poissons.

On les représente hurlants, dansant dans les convulsions de la rage,et Bouddha sourit au milieu d'eux.

Leur cœur est vide comme un sépulcre où est mort le mort même, et comme une haleine va devant eux la flétrissure et le froid.

Une fureur abominable ne leur laisse point de repos ; ils errent comme des chiens enragés. Ce sont les bêtes dont je parle.

Sache que nous sommes livrés aux fous.

Ah, ah !

Il, il est là !

L'EMPEREUR. — Qui ?

LA MÈRE. — Ah !

Silence.

L'EMPEREUR. — J'ai froid !

J'éprouve une certaine horreur, une certaine exhalaison me suffoque !

Je vois

Quelque chose

Plus noire que la noirceur, plus obscure que ma cécité.

Une certaine glace

Rampe dans mes membres, une certaine torpeur me saisit. Le dégoût me saisit, tel que la navigation de la mort !

LE DÉMON rit.

Démon, c'est toi ! Je comprends pourquoi tu ris !

Car je ne sais quoi qui vit en moi de criminel s'émeut. Je sens je ne sais quoi de nouveau.

Es-tu là, serviteur de l'Empereur d'En-bas ? est-ce toi, tyran ?

LE DÉMON. — Me voici.

L'EMPEREUR. — Ah, ah ! A ces mots, la terreur ! De nouveau comme un froid brûlant,comme un doigt dans la chair qui bondit !

Je ne sais quelle approbation

S'éveille dans la jointure de mes os, je ne sais quelle dissolution consent !

Le peuple d'en bas, l'esprit d'en bas pousse et crie !

L'esprit de meurtre et de brutalité, l'esprit de fraude et de vol,l'esprit de luxure et l'esprit avide,

l'esprit de cruauté, l'esprit de démence et de frénésie !

Cela me tire ! cela me tord et soulève ! Quelque chose de scélérat est au fond de moi-même arraché.

LE DÉMON. — Comment nommes-tu cet esprit ?

L'EMPEREUR.— Je le nomme l'Esprit de Blasphème !

LE DÉMON. — Cela est bien. Déjà voici qu'un mot nouveau t'est enseigné.

L'EMPEREUR. — Je maintiendrai

Ceci, je contiendrai le cri bas.

Tu ne me séduiras pas ! La chair

Vient de la femme, et comme elle, elle est curieuse et lâche, et traîtreusement elle livre l'esprit qui dort.

Mais le Roi et le législateur dort assis.

L'homme qu'on tient ne tombera pas. Tu n'ébranleras pas aisément la clef de la voûte.

Démon! je suis vivant et tu n'as nullement droit sur moi !

Je suis l'Empereur des Vivants et je suis descendu ici

Par la permission du Ciel et dans l'autorité de ma magistrature.

LE DÉMON. — Tu cherchais quelqu'un
Pour te montrer la demeure intérieure. Me voici.

L'EMPEREUR. — Qui es-tu ?

LE DÉMON. — Je suis l'Esprit-fossoyeur. Je suis l'introduction du mort.
Je prépare le lien,
Et l'y conduisant je lui enseigne la place qu'il possédera.
Et comme un maître qui finit l'ouvrage commencé,
Je parfais en lui la Dure-Science.
— Tu dis oui? tu veux savoir la leçon que je donne ?

L'EMPEREUR. — Dis.

LE DÉMON. — L'esprit de mal
Est né dans tout homme qui est né.
Et d'abord, cédant à la douceur nouvelle
De faire mal, il succombe : tel est le premier degré.
L'habitude se forme, et par le second degré, établi dans sa connaissance et dans sa volonté,

Il pèche, sachant ce qu'il fait, et ce degré est appelé l'Inclination.

Et voici le troisième degré : et celui qui l'a atteint

Est mûr entre les hommes, et n'ayant plus rien à apprendre de moi déjà,

Il est digne d'une demeure plus basse :

Le Mal

Ni ne lui cause plus de plaisir, ni ne lui rapporte profit.

Mais cet homme fait le mal par amour, et, le connaissant, il l'a choisi, joignant son cœur au nôtre.

L'EMPEREUR. — Qu'est-ce que le Mal ?

LE DÉMON. — Tu le veux ? apprends donc des mystères plus noirs !

Suppose qu'un homme t'ait confié de l'or. Je ne dis pas assez.

Suppose que tu donnes à un pauvre

Ta fille unique en mariage et qu'il la mette au lupanar. Ce n'est pas assez.

Suppose

Qu'un homme mystérieusement t'ait remis sa propre vie. C'est moins encore qu'il ne faut comprendre.

Sache que le Seigneur du Ciel t'a créé, te communiquant son image.

L'EMPEREUR. — Qui est le Seigneur du ciel !

LE DÉMON. — Il est.

Comme tout nombre est mesuré par Un, comme le principe réside dans sa vertu,

Il est, et l'être en lui n'est pas différent de l'existence.

Comprends donc la cause du mal, et le principe de notre jouissance.

L'EMPEREUR. — Le Mal est ce qui n'est pas.

LE DÉMON. — La Créature,

Voyant l'être qui lui était remis, s'en saisit,

Faisant d'elle-même sa fin, et tel fut le premier rapt et le premier inceste.

J'ai osé ! dans la vision de Dieu, j'ai commis l'acte infâme !

Et c'est pourquoi, nous sommes joints à nous-mêmes, ici.

Par nous le premier des hommes fut initié au crime.

Il mourut, et de sa mort naquirent les milliers et les myriades.

Le germe du mal est en vous avec le goût de

manger, la joie et la sagesse vous sont communes avec nous ;

Et votre demeure est superposée à la nôtre.

L'EMPEREUR. — N'est-il point de remède et de réparation ?

LE DÉMON. — Quelle égalité y a-t-il de toi à Dieu ? L'esclave paiera-t-il

Le vol que l'homme libre a commis ?

Quelque chose de Dieu a été volé, et qui restituera Dieu à lui-même ?

Et comment un seul expiera-t-il la faute

De tous ?

L'EMPEREUR. — N'est-il point de juste ? Hélas ! mes mères sont en ce lieu.

LE DÉMON. — Sache qu'il n'est point ici d'innocents.

Comme un membre coupé ne se reprendra point à son os, sache que du Ciel saint à l'Enfer existe une séparation irréparable.

Ce que cherchent ces âmes ignorantes

N'est pas l'issue, mais l'entrée d'un mal plus noir.

Car chacune sortant de son corps a choisi ce lieu,

Et se précipitant elle y adhère comme l'enfant au sein de sa mère.

L'EMPEREUR. — Voici que je sais une chose : je vis ! je vis !

Ma bouche est fraîche et je sens sur ma main le souffle de mes narines.

La portion des vivants n'est donc point commune avec vous ; et d'où nous viendrait, au contact des morts, cette horreur ?

Il est donc une ligne que vous avez transgressée, et si le Ciel l'a permis...

— Je suis perdu, et je cherche comme un aveugle qui tâte.

— Réponds.

N'est-ce point ici le lieu où tout mal est aimé ?

LE DÉMON. — Oui.

L'EMPEREUR. — Mais du moins il est un mal que tout homme vivant redoute : la souffrance.

Il lui a été donné de souffrir, et cette indication n'est pas vaine :

Par là il est capable d'apprendre et de se corriger. Réponds !

Je sais que la souffrance existe ici.

LE DÉMON. — Ce lieu est le lieu de la peine, et l'instruction qu'elle donne l'accroît.

L'EMPEREUR. — Par la peine j'apprendrai la faute ; par la faute j'apprendrai la prescription.

Je veux savoir ! je veux toucher !

LE DÉMON. — A ces mots nous sommes descendus.

Et voici la seconde enceinte où le Feu fait connaître sa vertu.

L'EMPEREUR. — De quel feu parles-tu ?

LE DÉMON. — Du Feu sans feu et sans fumée ! Ce n'est point l'aile de la flamme qui flambe !

Dans la montagne le feu des bûcherons, dans les villes la maison incendiée comme un soleil levant

Vomit un tourbillon d'étincelles et de fumée et l'on voit les visages sans nombre de la foule comme de l'or !

Ce n'est point le feu domestique ! ce n'est point le feu de la cuisine, ce n'est point le feu de la forge !

Et sa chaleur est plus rude que le soufflet de la fournaise, plus dure que le Soleil en août, quand, gagnant le milieu du ciel,

Il foudroie la mer, il mêle la terre avec lui dans une étreinte aveuglante !

Il tue, il étrangle ! la sueur qu'il cause n'est pas

de l'eau et sache que tu te dissoudrais tout entier à son odeur comme de la cire !

Il est appelé le feu pénal, et, si tu le veux, je t'en expliquerai la nature.

L'EMPEREUR. — Parle vérité.

LE DÉMON. — Connais de tout feu quelle est l'opération : il sépare, il assimile, rendant l'air, à la terre, à la cendre.

Et c'est pourquoi on le compare à la Science et à la Justice, pur, exact, indéfectible.

On dit qu'il prend et *dévore*, ainsi que des aliments qu'il cuit le cœur

Tire de la chair, des os, de la graisse, du sang, des larmes.

Il détruit ce qui le nourrit, de ce qu'il détruit produisant de la chaleur et de la lumière.

Et ce qui ne peut le nourrir, comme le fer, il le rend ductile et mol.

Et ce qu'il ne peut amollir, il le calcine.

Saisis-tu bien ce que je dis ?

L'EMPEREUR. — Oui.

LE DÉMON. — Comme Dieu a aimé ses créatures au commencement, il les aime jusqu'à la fin,

Il ne retire point l'être qu'il leur a communiqué et ses volontés sont sans repentir.

Ce qu'il aime en elles, Lui-même, dans la créature qui connaît, Il se reconnaît.

Et comme, propre à lui par le principe, elle est, produite de rien par son œuvre, propre par l'origine à elle-même,

Se penchant sur elle, il la sollicite,

Tel que la flamme qui, volant sur le bois sec, le flaire en frémissant.

Je tirerai du bois ma similitude :

Comme l'indique votre caractère « l'Orient », le Soleil

A tiré l'arbre de la terre par la vertu de sa face :

Comme l'arbre élève ses branches vers le ciel, il enfonce ses racines dans la terre.

Et plus il monte, plus il étend ses bras multipliés,

Car ah ! le Soleil gagnant son été et son Midi

Le force, ouvrant ses feuilles comme une main qu'on desserre, à donner ses fleurs et ses fruits.

Plus le feu du ciel exige,

Plus avant, plus subtilement, plus profondément ses racines

Devront chercher, entrer, pousser, creuser, fouiller, descendre, plus durement comme la main de la bouche

Elles suceront la graisse et le vin de la terre.

Et quand il a sa taille, vient le bûcheron qui le coupe et dès qu'il est retranché du sol,

Le feu qui s'y attache ne laisse plus de lui que de la cendre.

As-tu saisis cela aussi ?

L'EMPEREUR. — J'entends. J'ai entendu.

LE DÉMON. — Telle est l'exigence de Dieu et la bouche qu'il applique sur sa créature.

Car, l'ayant faite, il n'a pu la faire que pour lui-même, selon son ordre et son opération.

Et c'est ce qui est écrit dans les livres : « Un même feu brûle dans une triple demeure. »

Ce même feu qui nourrit en vous la vie

Dans le ciel est des êtres bienheureux la splendeur et la fusion

Qui de l'Enfer est la passion et la brûlure.

A la face de Dieu j'ai dit *Non !* au jour du schisme retournant mon cœur sur lui-même, j'ai refusé l'aveu !

Et c'est pourquoi le châtiment est continuel comme la faute.

Car, ayant péché hors du temps, nous avons péché sans avenir.

L'acte subsiste.

Et sache que l'exigence de Dieu reste la même.

Et telle est la faim et la soif, le vide que rien ne peut rassasier, et c'est pourquoi comme des cultivateurs

Nous sommes répandus parmi vous, afin que la moisson pousse, et que les oiseaux ne nous volent point notre peine et notre pain.

Car votre péché est le même et ne doit point souffrir de réparation.

C'est pourquoi désespère et blasphème ! Apprends

Le blasphème qui t'est propre et que le temps éternel t'est donné pour étudier !

L'EMPEREUR. — Tu ne m'as point répondu assez. Explique mieux la peine que l'on souffre ici.

LE DÉMON. — Réfléchis à ce que je viens de te dire.

Dieu vous a faits comme nous, et, ayant péché comme nous, vous restez soumis à la même exigence.

En vous d'un corps avec une âme fut faite son image vivante.

Séparés de Dieu, la tâche vous fut laissée d'en maintenir l'union précaire.

La terre fut délivrée entre vos mains et toute la matière dont vous fûtes tirés vous fut laissée. Elle

produisit dans le travail et la femme dans la douleur.

N'ayant plus que vous-mêmes pour fin, comme un fils dont le père est mort,

Vous dûtes vivre sur votre propre fonds, tirer sur vos propres causes.

Connais donc l'exigence de Dieu et la place qu'en se retirant il vous laissa à remplir !

Le nez examine, la langue goûte et juge, l'estomac et le ventre absorbent : et de même qu'il n'est chose sur la terre dont vous ne retiriez votre nourriture,

Les légumes et les fruits, les grains, la chair des animaux, le sucre, le sel,

De même, comme un suc, vous cherchez partout les éléments dispersés de votre joie,

Vivante de sa propre déception.

C'est ainsi que vous vous réjouissez en vous-mêmes, et c'est ici la faute par-dessus la faute

Qui est punie dans cette seconde enceinte.

Car l'appel subsiste le même et le moyen vous est enlevé de le décevoir,

Et la flamme que vous ne pouvez plus nourrir s'attache à vous.

L'EMPEREUR. — Est-ce que la chair souffre avec l'âme ?

LE DÉMON. — L'homme est fait d'un corps et d'une âme ; et comme il a péché tout entier, c'est ainsi qu'il est puni tout entier.

L'EMPEREUR. — Sans corps comment peut-il souffrir corporellement ?

LE DÉMON. — La peine lui est un vêtement.
De plus sache qu'il retrouvera son corps au dernier jour.

L'EMPEREUR. — Quelle est la nature de cette peine ?

LE DÉMON. — L'horreur d'être aimé, la haine d'être livré au Très-haï !
Et parce qu'il est l'ouvrage de Dieu, le damné retourne sa rage contre lui-même.
Car il est deux sortes de peines : la première que l'esprit s'inflige à lui-même, et vous l'appelez la peine morale et vous appelez l'autre,
Qui n'est pas dépendante de la volonté, la peine matérielle. Toutes deux sont souffertes ici,
Que le damné soit revêtu de son corps ou non.

L'EMPEREUR. — Le châtiment n'est-il pas
L'infliction d'un mal contraire au crime commis ?

LE DÉMON. — Qu'y a-t-il de plus pauvre qu'un avare ? de plus humilié qu'un envieux ?

Le mal par son exercice accroît son châtiment.

L'EMPEREUR. — Ne puis-je rien connaître du lieu où je suis ?

LE DÉMON. — Pourras-tu voir de l'œil des esprits ?

Et sache que si ta chair pouvait sentir l'ardeur où tu es baigné, elle disparaîtrait comme de la bourre.

Ce premier cercle du Feu est appelé l'*Ebullition.*

L'EMPEREUR. — Pourquoi ?

LE DÉMON. — L'eau qui emplit ce lieu, le peuple des damnés bout,

Remué d'un double mouvement.

Car tu vois que l'homme, attaché à lui-même, retombe sur son propre fonds.

Mais parce qu'il se sent consumé, étendant les bras et les mains,

Il bondit comme un oiseau qui part, cherchant sa nourriture.

Et tel est le double tourbillon : l'égoïsme et la rapacité.

L'EMPEREUR. — Est-il unique ?

LE DÉMON. — Pas un homme n'est le même,

pas un n'a péché de même, pas un n'est puni de même.

Peins ceci sur les murs des Pagodes où nous sommes honorés !

Les avares étranglent ;

Serrés à la gorge par l'esquinancie, les ongles enfoncés dans les paumes, les dents entrées les unes dans les autres,

Ils se tordent, ne pouvant expulser de leur ventre l'œuf d'or.

Ce n'est point ici comme dans ton monde et chacun reçoit

Une fonction selon son aptitude.

Les fornicateurs sont joints les uns aux autres, mêlés ensemble comme des cadavres qui mollissent, comme le suif qui fond et colle,

Par deux, par trois,

Par dix, par trente, en grappes tels qu'un farcin de crapaud,

Ils culbutent dans la nuit qui bout, dissous dans un spasme atroce.

Les gourmands ont faim. Les envieux desséchés ont soif et versent des larmes de vinaigre.

Les paresseux dorment dans le cauchemar et ne peuvent se réveiller.

Mais l'orgueilleux rigide est fiché tout seul dans

la terre comme un pal ; l'aveuglement et la solitude éternelle sont sa part ;

Ses genoux sont retournés, ses articulations font nœud ;

Et, ou bien, écarté comme une croix, il supporte la lourdeur de ses bras.

Ou en silence il travaille à relever sa tête sur sa vertèbre cassée.

Mais la plante des pieds vit et une pointe subtile la ronge et la dissèque.

— Mais pourquoi employer ces vaines images, quand le Feu suffit à tout expliquer ?

Car, de même qu'en vous la souffrance avec exactitude découvre et suit la lésion du nerf le plus délié,

C'est ainsi que le Damné est examiné par le feu indéfectible.

L'EMPEREUR. — Hélas ! hélas ! ô douleur, ô sévérité !

— Cependant au-dessus de nous voici l'heure qui est commune au jour et à la nuit, et par delà la ville le Soleil se couche derrière les tombes :

Les hommes et les arbres dans le milieu de son illumination paraissent réduits et minces ;

Le batelier qui lave le riz du soir a l'air de trem-

per ses mains et son panier dans le disque écarlate ;

Dans les villes les lanternes, dans le ciel les étoiles s'allument,

Et leur rayon est si clair et si droit que les poissons sautent pour le happer.

Ecoute, peuple des hommes, ma voix sous les lieues, dans la profondeur de la Terre !

O rats ! ô mouches ! plût au ciel que vous fussiez des mouches ou des rats, car l'animal, étant mort, se dissout comme l'eau dans l'eau.

Pour nous, étant morts, il faut vivre, et comme le riz qui jaillit par les trous d'un sac

Le peuple intarissable des morts débonde ici comme un fleuve.

La dent nous attend, dans la nuit le supplice perpétuel.

Et pas un n'échappera. Où est la rame, où est l'aile pour fuir ? où est l'arme pour s'évader ?

Qui est pur ? qui est saint ? et quand nous le penserions être, où est notre connaissance ? et le péché de notre naissance demeure.

Un ennemi est en nous et nous fait mouvoir et arrêter ;

Comme les yeux dans une chambre obscure vers la braise, notre cœur se tourne vers le mal,

Et comme une femme aux pieds infirmes, le vent fou nous pousse çà et là.

Nous sommes marqués, comptés, livrés et condamnés.

C'est pourquoi que l'allégresse et l'ornement des noces cessent, et la joie du père, qui, la bouche béante, considère son fils premier-né !

Il est expédient de ne pas engendrer et de là où le corps se sépare en deux retrancher la source de la vie.

C'est pourquoi, ô vous qui avez eu cette infortune d'être nés,

Passage aux morts ! ouvrez les barrières et les clôtures ! Faites accueil à ces visiteurs, livrez-vous à leur embrassement,

Cependant qu'ils tâtent et flairent, comme un aveugle,

Qui retrouvant son frère sous un autre vêtement le reconnaît et ne le reconnaît pas.

LE DÉMON. — En sais-tu maintenant assez ?

L'EMPEREUR. — Je sens mes genoux fléchir : je sens un poids à mon cou qui m'entraîne.

LE DÉMON. — Il te faut donc connaître le reste il te faut savoir jusqu'où la main des morts sollicite ?

L'EMPEREUR. — Je le veux.

LE DÉMON, — Ces âmes grossières ont péché dans l'ignorance, et c'est pourquoi il n'y a pas ici de lumière.

Comme un chien sur du lard, ils se sont jetés sur l'appât et le croc leur traverse l'estomac.

La cause de cet appétit des sens, je te l'ai expliquée, et cette main qui prend.

Mais un esprit a été aussi donné à l'homme et avec l'œil qui voit une intelligence; et comme il prend, il comprend.

Souviens-toi de ce que je t'ai enseigné: L'homme,

Faisant de lui-même sa fin, moins il se peut satisfaire,

Plus serré il s'attachera à ses causes, à la cause par laquelle il existe en tant qu'homme, et celui-ci entre les autres.

Telle est l'opération de l'instinct; mais l'intelligence est en l'homme, pour que par son moyen,

Comprenant ce qu'il fait, il approuve et consente, connaissant davantage, mieux.

A la fin finie, infinie, elle applique la cause infinie;

Le sens connaît son assouvissement, mais l'avare a toujours faim.

Et comme c'est par la matière que l'homme est homme, c'est à elle qu'il s'attache.

Ceux qui sont ici sont les contemplateurs de la matière.

Ici commence l'Antiscience, ici la Clarté noire paraît !

L'EMPEREUR. — Ne pourrai-je les voir et leur parler?

LE DÉMON. — Tu ne peux pénétrer dans le lieu dur où ils sont.

Commes les oursins dans leur carapace, comme les coraux qui occupent leur propre pierre,

Du roc primordial ils habitent l'épaisseur et la masse,

Ils sont la moëlle des os de l'Enfer, et l'Enfer dans son os même leur fait place,

Dans sa base et sa construction.

De toutes les choses qui existent par le poids, le nombre et la mesure,

Ils ont étudié les lois, les rapports et les propriétés,

Et niant qu'ils fussent distincts de la matière où ils adhéraient, possesseurs de la science aride, c'est ainsi qu'ils se sont joints à la pierre.

Ce petit trou qu'ils se sont creusé et dont leur corps est la mesure est la chose qu'ils savent ;

Et là pour l'éternité ils cuisent.

Et la double considération de leur cœur leur est attribuée ;

Car ils ont aimé la matière et voici qu'ils sont placés à même ;

Ils se sont adorés eux-mêmes, et repliés, les membres ramenés et collés au corps, comme les feuilles dans le bourgeon, comme l'enfant rond dans le ventre de sa mère,

Eux-mêmes, ils possèdent leur chair avec leur âme.

Et la lumière qu'ils ont cherchée ne leur est point refusée ; la voici qui point comme une aube !

L'EMPEREUR. — Quelle lumière ?

LE DÉMON. — Ce n'est point le Soleil empyréen, à la lumière de qui l'œil traversant d'un coup l'étendue lit le Ciel et la Terre !

Mais il est une lumière dont il ne brûle point.

Appuyant la main sur ton œil, dans la nuit intérieure tu vois paraître une auréole.

Le sommeil est doué de vision.

Le sorcier, roidi dans une lugubre lucidité,

Au travers des murs et de la distance atteint l'objet qui lui est montré.

Comme une lampe dans une chambre dont on a clos les volets,

Le feu souterrain illumine le miroir intérieur.

Habitantes du désert solide, là où le feu est glacé,

Le bloc où ces âmes sont prises et enfermées,

Comme une brique de porcelaine que l'ardeur extrême de la fournaise rend claire et transparente,

Est plus ou moins illuminée par le feu, pénétrée de la lumière impie,

Tel est le lieu de la connaissance invertie, de la Fin retournée sur la cause avec la question : Comment ?

— Et maintenant c'est assez. Ne demande pas plus que tu n'es capable de contenir, le mystère hermétique, scellé de l'inéluctable cachet.

De peur que tu ne meures !

De peur que frappé de caducité tu ne cèdes à la parole que j'aurai commencé de proférer !

De peur que ton âme ne meure !

De peur que le cœur ne te tue, comme quelqu'un meurt à l'éclair et au vent

De l'épée qu'on lui tire à la face !

Car je te révélerai l'Absolu,

Et je mettrai ton doigt sur le centre, le mystère

de notre Iniquité, le Saint de l'Enfer, le Paradis de la Haine !

L'EMPEREUR. — Je le veux !

Suis-je venu ici de mon fait propre ? est-ce moi qui me suis adressé à vous le premier ?

Assis sur le trône carré, comme un vieillard qui de sa maison par l'une et l'autre fenêtre

Aperçoit les bornes de son champ, à ma droite et à ma gauche je voyais toute la terre

Produire dans l'étendue de ma bénédiction.

C'est vous qui êtes venus nous tourmenter, comme des solliciteurs importuns et lâches, nous saisissant par le bord de notre vêtement.

C'est pourquoi moi qui suis le Prince, le Pontife et le Père de famille,

Je suis descendu ici afin de vous demander raison et de connaître la vérité.

Maintenant tes supplices ne me terrifient pas :

J'endurerai la douleur,

Plutôt que, revenant parmi les miens, remontant parmi mes enfants pour leur partager le pain amer,

Ils ne m'accusent de les tromper

LE DÉMON. — Je... je... Là... a a... Satan...

Je crains ! je tremble ! Comme un homme qu'un vent dur repousse, moi-même,

Mon esprit s'embarrasse et fléchit, il refuse et tourne court!

Lui! Je ne puis te conduire plus loin.

L'EMPEREUR. — Réponds! — Il n'est plus là.

Il écoute.

Les ténèbres ne rendent point de réponse.

Et parfois il me semble que j'entends un bruit, comme le passage d'une armée dans le brouillard, un éclat de rire

Comme une trompette dans le désert, comme un fou se réveillant au milieu de la nuit tout seul!

Me voici seul, voyageur de cette perdition,

Qui a pour étendue la peine, et la faute pour dimensions.

Lac de la Mort, habitation des monstres!

Entends-moi, ô toi que cette bête a dit, Seigneur!

C'est toi qui m'as conduit ici!

Maintenant n'aille point m'oublier tout à coup, et ramène-moi sain et sauf

Sur la terre, et que de la main je traverse encore le rayon de Midi!

Mais cela me fait horreur! N'as-tu point entendu ce que dit cette bête?

Est-il vrai que ceci, est-il vrai que ceci est notre résidence pour toujours?

Si cela est, il importe peu que je revienne parmi mes enfants.

Mais souviens-toi que je suis la communication de ton souffle, et ne permets pas que je te maudisse !

Toi, dis moi la vérité, et montre-la moi, afin que je la comprenne et la voie ! Que je ne remonte point parmi mes enfants, rapportant seulement à la peine l'adjonction de la sentence !

J'ai médité et j'ai trouvé un poids en moi-même ; j'ai suivi mon poids et voici que j'atteins et touche

Le lugubre embrasement du Blasphème avec le Néant.

Qu'est ceci ?

Par la nuit je suis comme l'homme dans sa barque que la ride propagée sur les eaux invisibles atteint.

Et d'où me vient soudain cette sécurité ? La peur cesse.

Voici, comme une parole tout bas, la paix, voici, comme sur le voyageur qui arrive le souffle du soir, l'absolution. Quelqu'un est là.

Qui est joyeux près de moi ? voyant dans cette nuit ? fixe dans la confusion, saint, intact dans la cité impie ?

L'ANGE DE L'EMPIRE. — Je suis le Vieillard de la Vie sans temps.

L'EMPEREUR. — Qui est ici présent hors de la durée? de plus sage que la vieillesse, de plus simple que les enfants ?

Voici le contact de l'innocence, voici que la joie me saisit avec une crainte religieuse ! Qui êtes-vous ?

L'ANGE DE L'EMPIRE. — C'est moi.

L'EMPEREUR. — « *C'est moi.* »

L'ANGE DE L'EMPIRE.— Je suis saint : entre toutes les créatures je fus réservé pour un usage ineffable.

Je suis puissant, et mon obéissance ardente ne lâche point prise.

Je suis simple, et ma nature ne connaît point d'éléments étrangers.

L'EMPEREUR. — Joignant les mains, je m'humilie dans ma souillure. Je vous salue dans l'obscurité de ce cachot.

L'ANGE DE L'EMPIRE. — Je suis l'Ange du Riz. Que d'autres administrent aux nations le froment, et le maïs et le millet.

L'homme de son doigt met le riz dans la terre,

et comme la semence de la terre fut ensevelie sous les eaux du déluge antique,

C'est ainsi que le riz est planté sous l'eau, pour que, renaissant, il pousse dans la lumière,

Et du grain d'une double récolte remplisse les mains et les sacs.

L'EMPEREUR. — Vous êtes un de ces êtres bienheureux ! comme un astre qui tourne autour du pôle, et comme un épervier

Qui en cercles immenses au-dessus des monts et des plaines plane et tourne,

Et son œil perçant voit tout, l'intérieur des enclos et des cours, la pomme de pin par terre sous les arbres, les barques sur les lacs flamboyants,

C'est ainsi que vous considérez la terre du milieu des quatre horizons. Nos prières vers vous s'élèvent selon le rite prescrit !

L'ANGE DE L'EMPIRE. — Roi des hommes, je ne suis, comme toi, qu'une créature, et j'ai, comme toi, ma fonction.

Il est un peuple de sages, sa sagesse a été sa condamnation.

Et tandis qu'il se croit raisonnable, la malédiction de l'animal est abaissée sur lui.

Il travaille, se multiplie et meurt, et comme un animal,

Il est livré à la peur, entouré du danger inexplicable.

Et comme l'Empereur est couché sur son peuple, tel qu'un arbre que les bouches du troupeau qui mange attirent et retiennent par ses feuilles,

C'est ainsi que j'ai été constitué son défenseur, et dans le ciel perpétuel l'étoile qui fixe son jour.

Or voici mille ans, et mille ans, et mille années,

Que ses générations retournent à la terre, et c'est en vain que vous embrassez le funèbre monticule, l'ornant comme une fiancée :

Ils sont mal morts, et la terre ne leur donne point satisfaction, et le peuple obscurci remue sous vous.

Et c'est pourquoi, toi, le premier, l'Empereur,

Tu as osé descendre ici vivant pour démêler ce nœud de la vie et de la mort, et parce que tu as cherché la vérité, elle est là. Demande et je te répondrai.

L'EMPEREUR. — Le Précepteur infernal m'a expliqué

La triple division de la peine inexpiatoire.

Mais arrivé à ce centre vers qui tout entier l'infâme temple s'appoise et se contrepèse,

Comme saisi de panique, la voix lui fit défaut.

L'ANGE DE L'EMPIRE. — Je t'interrogerai et j'éprouverai ta doctrine.

Que dis-tu qu'est la peine que l'on applique ici ?

L'EMPEREUR. — Elle est triple selon son triple sujet :

L'Ignorance, l'Antiforce, l'Antiscience.

L'ANGE DE L'EMPIRE. — Pourquoi ce mot *anti* et quel est le principe de cette peine?

L'EMPEREUR. — La fin retournée sur la cause.

L'ANGE DE L'EMPIRE. — Tu as bien répondu.

Or, quelle est la cause première de l'homme? Est-ce la matière?

L'EMPEREUR. — Non. La matière fait ceci seulement qu'il soit

Cet être et non pas tel autre.

L'ANGE DE L'EMPIRE. — Et est-ce l'intelligence?

L'EMPEREUR. — Non. Car par l'intelligence il sait seulement :

Ces deux choses : qu'il est, et ce qu'il n'est pas.

L'ANGE DE L'EMPIRE. — Quelle est donc, hors de la cause, la cause première

De l'être que l'Etre lui-même, et la communication qu'il fait lui-même de ceci : IL EST ?

Moi, je ne crains point, et je te révélerai le Mystère de péché :

Comme la créature sainte s'attache à Dieu comme à sa fin,

C'est ainsi que Satan en jouit comme de sa cause.

L'EMPEREUR. — Comment?

L'ANGE DE L'EMPIRE. — Celui qui aurait à lui le monde tout entier, comme un bol de riz entre ses mains,

Ne l'appellerait-on pas riche?

L'EMPEREUR. — Oui.

L'ANGE DE L'EMPIRE. — Mais celui qui connaîtrait les causes de toutes choses,

Son rassasiement ne serait-il pas meilleur ?

L'EMPEREUR. — Cela est vrai.

L'ANGE DE L'EMPIRE. — Mais celui qui connaît la Cause hors de la cause, et le Principe hors du commencement,

Comment appellerons-nous sa possession?

Comme un avare qui absorbe le poids de son argent et le nombre de ses propriétés,

L'œil de Satan pénètre dans la profondeur des énergie divines,

Et il voit la lumière, la sagesse, l'amour, la justice, la mansuétude, la générosité,

Par lesquelles il fut créé au commencement, et par lesquelles maintenant il subsiste.

Et comme l'impie, le fou et le méchant

Use du monde comme s'il était créé pour lui, c'est ainsi que Satan, connaissant Dieu,

Comme la cause à la fin, se le subordonne à lui-même.

Et tel est le Suprême Inceste et le Mystère de Quiétude.

L'EMPEREUR. — Quelle est la punition qu'il endure?

L'ANGE DE L'EMPIRE. — Plus haute est la fin attribuée à un être, plus large lui est réservé le moyen d'y satisfaire,

Plus complète est la reprise, plus âpre la réclamation.

Et de même que ces fous dont on t'a parlé tout à l'heure ayant volé le monde à Dieu,

Comme un débiteur que l'on prend à la gorge, sont contraints à l'impossible restitution,

Celui-ci, comme son larcin fut direct, supporte face à face Dieu.

Voici le Père du Mal et ses enfants sont avec lui dans son lit.

L'EMPEREUR. — J'ai touché le fond de tout et ma main y laisse son vestige.

L'ANGE DE L'EMPIRE. — Je te salue, Satan, dans la profondeur de l'abîme!

O Ange ! de même qu'au jour premier tu attestais en la recevant la lumière de la Gloire, aujourd'hui en la rejetant,

Tu ne glorifies pas moins la Justice.

L'œil de tes frères ne se rassasie point de considérer ton châtiment, Créature !

Tel est le respect que Dieu a eu pour son œuvre, telle est la liberté qu'il lui remit entre les mains.

Voici le lieu où l'injustice est réparée, où la peine avec le crime subsiste dans un invariable équilibre.

L'EMPEREUR. — Parle, indique le salut !

Comme nous tirons notre nourriture de la terre, c'est ainsi que la terre, comme une main avec un bras, vient nous saisir et nous rechercher.

Quelque chose est en nous d'indestructible. Délivre cela qui est en nous prisonnier !

Comme la Lune illumine la nuit de son témoignage,

O toi qui hors de la durée considères notre principe, sauve le peuple des Cent Familles !

Ne permets pas qu'il soit joint pour toujours à l'ignorance. Réconcilie le peuple dépossédé ! détruis la porte fatale !

Fais entendre ta voix sur nous, comme à l'éclat de la trompette les armées réunies en un seul lieu s'ébranlent et forment leurs colonnes.

Comme un caractère inscrit dans le Soleil, que toute la multitude à la fois, levant les yeux, voie le Mot de la Vérité.

Sauve-nous, vivants, de la Mort! Sauve-nous de la nécessité de la mort !

Donne-nous la triple paix et la bénédiction de la triple certitude :

Du ciel devant nous, et de la terre sous nos pieds, et de la profondeur de l'abîme.

L'ANGE DE L'EMPIRE. — Que veux-tu savoir de moi?

L'EMPEREUR. — Les morts vienent nous tourmenter; je sais maintenant la cause. Indique-nous le remède !

L'ANGE DE L'EMPIRE. — Tu connais la vérité.

Celui qui est le Principe de Tout, Celui qui est la cause de Tout en est aussi la Fin.

C'est pourquoi l'homme composé d'un corps et d'une intelligence

A été établi son prêtre sur le monde pour qu'il lui en fasse la préparation, l'offrande, le sacrifice et la dédicace,

Et que, l'ayant reçu dans ses mains, il le lui restitue.

Six jours donc qu'il fasse son œuvre, nourrissant son corps et son esprit,

Et le septième jour, comme un serviteur qui, ayant paré sa maison, y introduit son maître,

Qu'il élève les mains vers le Ciel.

Telle est la loi que vous avez transgressée, et c'est pourquoi la Terre,

Voyant que vous usez mal du dépôt qui vous est fait veut reprendre en vous ce qui est à elle.

Fais donc afficher cette proclamation sur les murs, fais-la publier dans les tribunaux : « Six jours que mon peuple fasse son œuvre et son travail,

« Que le laboureur pousse son buffle et le batelier sa jonque, que l'artisan tisse, forge, scie, bâtisse, qu'il broie l'huile et la farine :

« Mais le septième jour qu'il se lave les mains

et la tête, et qu'ayant mis un vêtement neuf, se tenant dans le repos, il célèbre la grande Attente. »

L'EMPEREUR. — Quelle attente ?

L'ANGE DE L'EMPIRE. — Ecoute, ô mon fils, la parole de la Sagesse, le chant inextinguible qu'entendent ceux qui ont fait silence !

O larrons! Vous aviez volé à votre Créateur son œuvre, et son bien très précieux, votre volonté :

Et lui-même, vous rendant la pareille,

Voici qu'il vous dérobe votre crime, et, s'emparant de votre nature, il opère la restitution.

Et c'est l'attente dont je te parle : que le juste sacrifice soit remis entre vos mains.

Voici la satisfaction, voici la réconciliation,

Voici la justice, voici l'ordre, voici la sécurité, voici la paix entre le Ciel et la Terre comme le tendre commerce des époux, voici la chose stable !

Je te loue, ô Dieu ! Amen.

ACTE III

Une salle dans un palais. — Nuit. — Entrent LE PRINCE HÉRITIER et les dignitaires de la Cour. — On forme le Conseil.

LE PREMIER PRINCE. — M'est-il permis d'ouvrir la bouche ?

LE PRINCE HÉRITIER. — Parlez.

LE PREMIER PRINCE. — Tout est perdu. La ville sera prise demain.

LE PRINCE HÉRITIER. — Nous savons ce qui nous reste à faire.

LE PREMIER PRINCE. — Voici la confusion prédite par les trigrammes : la sédition s'élève sur la sédition.

La multitude est en haut, le Prince occupe le lieu le plus bas.

C'est pourquoi, le premier, je ferai, comme il convient, ma confession !

A la male heure quand il est descendu chez les morts,

L'Empereur votre père m'a confié Votre Majesté. Ces vieilles mains n'ont pas su vous défendre.

J'aurais dû vous emmener ailleurs, comme un homme qui, montant sur un roc, attend que la marée se retire.

J'ai cru que je pourrais étouffer cette rébellion sous la semelle de ma chaussure.

Car on lit dans les chroniques l'histoire des rébellions qui mettent fin aux dynasties :

Commencées en un point seul, elles s'étendent et gagnent.

Mais ici la révolte n'a point commencé ici ou là, et elle ne montre point de chef ;

Toutes les parties à la fois, tous les organes de l'Empire, comme un membre saisi de la folie de la convulsion,

Ont refusé leur service, et comme si le sol se mettait en marche, la multitude tout entière a bougé.

Comme un peuple chassé par les rats, ou qui fuit devant l'inondation, quand le grand Ho rompt ses digues,

La mort a envahi le vif, et la masse humaine s'ébranlant a bougé d'un pas.

C'est pourquoi tout s'est écroulé d'un seul coup : l'administration n'est plus, les armées ont disparu au premier choc.

Cette ville où nous sommes enfermés

Subsiste seule au milieu du chaos, et demain verra notre engloutissement.

— Mon devoir était de vous préserver, et vous voici dans la main ennemie :

C'est pourquoi je fais contre moi-même mon accusation.

Il se prosterne.

TOUS LES AUTRES. — Semblablement, Seigneur, nous faisons contre nous-mêmes notre accusation.

Ils se prosternent.

LE PRINCE HÉRITIER. — Nul n'est à accuser que moi seul.

Il est impie de penser que j'aie été condamné sans justice. Par mon indignité et l'impénétrable courroux du Ciel je péris.

O mon peuple, je te demande pardon

De ma faiblesse et de mon manquement et de mon démérite et de ton malheur et de ta rébellion.

Car l'Empereur est placé en son lieu

Pour défendre son peuple du mal, et s'il n'y suffit pas, il disparaît justement.

Et toi, ô antique Dynastie, pardon ! Quatre siècles, comme un homme indestructible,

Tu as gouverné ce pays, et comme un jeune bois qui pousse sur une vieille racine,

C'était de toi que l'Empereur régnant tirait sa vie.

Et maintenant voici que je suis coupé au ras du sol et la souche périt avec moi. Dégradée de tes titres et de tes honneurs,

Tu n'es plus qu'une chose morte et oubliée.

O ma race, pardon ! ô mon peuple, la face contre terre je te demande pardon !

Il se prosterne.

LE GRAND EXAMINATEUR. — Où est le sceptre, là est le commandement.

L'Empereur, votre père, descendant chez les morts, a repris l'antique bâton,

Et c'est pourquoi le peuple, comme un animal dont les yeux sont fixés sur son maître,

Ne voyant plus dans votre main l'insigne principal se lève,

Livré à la panique et à l'esprit de liberté.

LE PREMIER PRINCE. — L'implantateur de votre Dynastie l'a apporté avec lui, quand, du pays de l'Ouest, par delà l'herbe, il arriva ici comme un voyageur.

Et il trouva cet Empire partagé, divisé entre les prétendants qui, comme des voleurs, s'en disputaient les chairs vives et palpitantes.

Il les tua tous, et prenant dans sa main la Monarchie, appuyé sur son bâton, il occupa le sacré Milieu.

La fortune de la Dynastie est attachée à ce bois.

La voix fabuleuse rapporte

Qu'après les temps révolus, comme un arbre qu'on croit mort et qui recommence à verdoyer

Il poussera des branches, et les génies célestes, comme des oiseaux, viendront le considérer.

LE PRINCE HÉRITIER. — O père! père! si tu es quelque part vivant,

Entends-nous ! vois notre nécessité !

L'EUNUQUE. — Il a été chez les Morts. Peut-être craint-il de vous montrer son visage.

LE PRINCE HÉRITIER. — J'ai pourvu à cela. Nul n'habite cette partie du palais, par où l'on a accès à ce sanctuaire où la tablette dynastique est honorée.

Et j'y ai fait déposer les vêtements Impériaux, avec un masque d'or.

La porte du sanctuaire s'ouvre et L'EMPEREUR apparaît dans l'ouverture, revêtu des vêtements Impériaux et coiffé du masque.

LE PRINCE HÉRITIER. — Je vous salue, ô vieillard ! je vous salue, ô père ! Je ne puis dire autre chose.

Il se prosterne. Tous se prosternent.

L'EMPEREUR, *levant le bâton impérial qui maintenant a la forme d'une croix*. — Voici le bois royal !

O mes ancêtres, ô mon fils, ô mon peuple !

Je ne vous ai point dérobés ! Comme l'antique Exilé l'ayant repris dans ma main,

De la profondeur de la terre je rapporte le bâton d'investigation et de commandement, cela sur quoi l'Empereur s'appuie,

La mesure du monde, l'étalon de sagesse et de puissance ! Regarde !

LE PRINCE HÉRITIER. — La prophétie est accomplie. La tige a poussé des branches.

L'EMPEREUR. — Regarde !

LE PRINCE HÉRITIER. — La terreur avec révérence m'envahit et je ne sais quelle piété !

Voici le caractère Dix, la figure de la croix humaine !

Comme un homme qui se réveille, comme un jeune homme qui mesure le monde, comme un

plongeur qui, étant descendu jusqu'au fond, remonte en étendant les bras,

C'est ainsi que l'insigne auguste étend d'un côté et de l'autre ses rameaux.

L'EMPEREUR. — Regardez tous ! voici ce que je rapporte ! je tiens entre mes mains le signe royal et salutaire !

Voici la sublime intersection en qui le ciel est joint à la terre par l'homme.

Voici le jugement entre la droite et la gauche, la séparation du haut et du bas. Voici l'oblation et le sacrifice !

Voici le très-saint Milieu, le centre d'où s'écartent également les quatre lignes, voici l'ineffable point.

Considère ce signe, ô monde !

LE PRINCE HÉRITIER. — Nous te saluons, Crucifère !

L'EMPEREUR. — Je reparais à la porte fatale ! sur le seuil qui est entre la Mort et la Vie, je me tiens debout avec le signe de la Croix.

J'ai touché le fond de tout et ma main y a laissé son vestige.

J'ai passé l'enfer ! au travers de la nuit accrue d'ombre j'ai marché tout vivant.

Je connais la cause de tout le mal, la mort possède explication.

Ecoutez-moi, moi qui reviens de l'autre côté de tout, je fais un cri sur mon dernier pas! Je me tiens debout, et je proclame que la Justice est juste,

Exacte comme le poids, irrépréhensible comme la balance!

Me voici, tenant cette croix entre les mains!

TOUS. — Salut, signe salutaire!

L'EMPEREUR. — Salut, signe de la joie! salut, signe de la douleur!

Celui qui connaît ta joie peut seul accepter ta douleur.

Au delà de la vie est la révélation;

La peine qui est au delà de la vie, la révélation de celle que vous portez en vous sans le savoir.

Et ce n'est point comme un cheveu que l'on arrache!

Mais la séparation dans l'extase de la nuit est comme celle du corps et de l'âme, de l'esprit d'avec les vertèbres!

Voici la nouvelle, voici le danger que je rapporte de la racine de la Terre avec cette Croix.

O toi, homme vivant, pauvre chose, sourde, aveugle,

J'ai pitié de toi, moi qui suis le Pasteur des hommes.

J'entends autour de mon trône le bruit d'un peuple qui mâche, il n'a point d'yeux ni oreilles et il tend vers moi sa bouche misérable.

LE PRINCE HÉRITIER. — Voici notre misère! Rétablis l'unité! exclus les morts!

L'EMPEREUR. — Je possède votre salut. J'apporte la purification et le rite interdictif.

Demain quand le soleil apparaîtra,

Levant ceci, je disperserai les rebelles.

Et quand il se couchera, réunissant le peuple je ferai ma proclamation.

LE PRINCE HÉRITIER. — Et maintenant, ô Père, remontre-nous ton auguste visage!

L'EMPEREUR. — Veux-tu le voir, ô mon fils?

TOUS. — Qu'il nous soit permis de revoir la lumière de votre visage!

L'EMPEREUR.— Regardez donc !

Il ôte son masque et montre le visage lisse et tuméfié d'un lépreux. Le nez a disparu, les yeux ne sont plus que des trous sanglants. La bouche seule est restée intacte.

Me voici!

TOUS, *se cachant les yeux.* — Ah! ah!

L'EMPEREUR. — Ainsi le Père de famille rentrant parmi les siens ne sera pas reconnu : vous ne m'appelez plus Seigneur, ni Père.

Mais tel qu'un tison qui fume, sans peau,

Brûlant encore, j'atteste le feu où je suis descendu ; et ma chair comme du bois se couvre de sa propre cendre.

Je porte témoignage !

Ces yeux qui connaissent l'obscurité ne sauraient plus voir votre lumière.

Mais je porte un signe entre les mains et moi-même je suis un signe.

Menez-moi à la muraille, car voici que le jour se lève.

Et me montrant à ce peuple, je ferai mon annonciation.

—

LE RÉCITANT. — Ainsi qu'un réservoir où le poids d'une mer s'est accumulé, rompant par le milieu son mur,

Emporte le pays tout entier dans son écroulement, les rochers et les arbres, les villes avec les hommes et les dieux,

Ainsi quand l'Auguste Empereur, se montrant sur la muraille, a levé la croix entre ses mains,

toute l'armée rebelle a paru rasée comme par le sabre !

Les uns fuient ! mais la masse, s'agenouillant les uns sur les autres, tendant vers la ville une forêt de mains, a demandé grâce.

Et les têtes des Chefs au-dessus de chacune des portes sont suspendues dans des cages de jonc.

Maintenant voici le moment où le soleil qui, tout à l'heure, immobile dans le centre du ciel, frappait l'eau des puits d'un trait vertical,

A commencé de descendre vers la terre au travers de l'immense après-midi.

Que tous s'assemblent ici et écoutent ! car voici que notre Père,

L'homme Impérial qui, ému de compassion pour son peuple, est descendu sous la Terre, et remontant parmi nous, ne rapporte plus que ceci de vivant, la bouche,

Annonce le salut, profère la certitude.

Entre l'EMPEREUR

Long silence.

L'EMPEREUR. — Je me tourne vers l'Est et je me tourne vers l'Ouest.

Et je sens tour à tour les deux souffles sur ma face, le souffle de la mer et le souffle de la terre.

Froid et pur l'un arrive du ciel abyssal, là où la profondeur des eaux vierges

Se plisse sous la révolution de l'Eternité ;

Et de l'autre côté vient le vent de la terre, chargé de parfums et de fumées, de l'odeur des champs et des arbres, et des eaux douces, et des peuples et des animaux : j'ai sur ma face le vent nourricier !

Et le repoussant de la main, je suis comme un homme qui sent sous ses doigts la mollesse de la joue humaine.

Comme un buffle qui a cessé de boire, la noire nue appuie son mufle encore ruisselant sur l'épaule de la montagne.

Habitation présente de l'homme immortel, bénédiction ! Multitude des hommes et des femmes, générations des enfants, paix !

Place qui es la nôtre, séjour intransgressible, existence de la chose présente, salut !

O solennité de la vie ! je n'ai plus d'yeux, mais mon poids même est devenu un sens très subtil ;

Par la force qui maintient l'univers en équilibre, je me tiens debout.

C'est ici que nous avons à subir l'irréparable épreuve,

Dans la considération des cieux démesurés, avec le soleil sur notre face

Et la peine imprescriptible sous nos pieds.

Salut, sacré vestibule! temple du monde où l'homme erre, comme un prêtre frappé d'oubli.

VOIX. — Salut, Annonciateur!

L'EMPEREUR. — Voici que l'Arbre dynastique a exhaussé sa cime au-dessus du mur,

Et qu'héritier de cent Empereurs en moi je possède la Sagesse!

O richesse de ma possession! je suis aveugle et je vois!

Mais qu'ai-je dit, je vois? car tous mes sens ne sont plus qu'un et, confondus avec l'entendement,

Ceci est l'organe multiple de la contemplation dans l'extase.

Car de même qu'un homme par une matinée sereine et pure contemple la terre,

Et que son œil qui fait la différence entre deux herbes traverse la distance et embrasse l'étendue,

Et de même que par la nuit, avec la mer dans le vent, on entend la voix de l'enfant qui pleure,

C'est ainsi que mon esprit, comme le Sage qui découvrit les Sept Notes, du sens aigu de la chose plus basse ravi au rapport supérieur,

Monte de cause en cause et s'élève comme dans l'enlèvement de la flamme. O vision! ô éveil!

Et voici qu'arrêté dans mon extase je n'entends

plus que le bruit premier. Le bouillon de la source, le jaillissement des eaux éternelles.

Comprenez la similitude du sommeil :

Celui qui tient son regard fixe cesse d'abord de voir les formes, puis les couleurs, et puis il ferme les yeux,

Et de même l'ouïe cesse de percevoir et puis d'entendre,

Et puis l'odorat meurt ; et puis le tact s'éteint,

Et le dernier le goût subsiste, et c'est la saveur de Dieu, la Sagesse par qui la bouche et l'âme s'emplissent de miel et d'eau.

Tout est bien.

Le mal est dans le monde comme un esclave qui fait monter l'eau ; la Justice maintient tout et la miséricorde recrée tout.

Je voulais parler et voici que je n'ai plus rien à dire.

LE PRINCE HÉRITIER. — O père, souviens-toi de nous et ne nous refuse point le salut.

L'EMPEREUR. — Je n'apporte point la bonne nouvelle, mais je suis celui qui marche devant.

Et ce n'est point Bouddha qui dort, ni le Tao pareil au dragon dans la nue, ni le tourbillon du Yang avec le Yin, ni l'inextricable enchevêtrement des hiérogrammes.

Mais comme l'éclair fulgure,

C'est ainsi, quand elle paraîtra dans le ciel, que le sage et l'ignorant, s'ils tiennent les yeux ouverts, verront d'un même regard la face de la vérité.

Et j'annonce ceci aux princes et aux savants qui, comme des poissons aux yeux divergents, errent dans le crépuscule de la connaissance, et aux magistrats et aux vieillards,

Et aux mourants, et à ceux qui naissent, et aux idiots, et aux enfants, et aux femmes,

Au vagabond qui va tout nu, à mes frères les lépreux, au criminel qui se tient agenouillé à la porte des tribunaux, les mains et la tête passés au travers d'une planche ;

La domination et la vérité, et la justice, et l'amollissement, et la joie, et la liberté, et la purification,

Et la paix, et le fidèle pacte entre Dieu et l'homme, tel qu'un contract d'adoption. O toi qui m'entends, tu n'es pas exclu.

LE PRINCE HÉRITIER. — O Père, fais-nous connaître cette nouvelle !

L'EMPEREUR. — Ceci ne m'appartient pas. Mais je suis descendu dans l'Enfer pour lui demander raison de son envahissement,

Et voici le remède qui m'a été enseigné, et autour de notre domaine l'inviolable circonscription. Ecoutez.

VOIX. — Nous t'écoutons, ô Souverain.

L'EMPEREUR. — Quiconque mange mourra.

Et de même que la Terre, ayant fourni au corps les éléments dont il est fait, les lui reprend quand il meurt,

De même l'avare terre,

Un droit lui est conféré sur notre âme, puisque c'est par son moyen qu'elle s'est maintenue vivante,

Et ne pouvant se l'assimiler, elle le retient comme un débiteur insolvable.

VOIX. — Cela est très vrai, ô Souverain.

L'EMPEREUR. — Mais écoutez et répondez-moi. Réponds, ô mon fils, écoute.

Si un homme reçoit de l'argent pour son maître et le lui rapporte fidèlement,

A qui devra s'adresser la réclamation, au maître ou au serviteur?

LE PRINCE HÉRITIER. — Au maître.

L'EMPEREUR. — Un

Existe, qui est le Maître de tout.

Et comme il nous a créés, c'est ainsi qu'il nous a constitué une dot et un apanage.

Car par le moyen du monde où nous sommes établis,

Nous construisons notre vie, nous instruisons notre intelligence.

Ce domaine nous est réservé, et il a installé sur lui l'homme comme son représentant.

Il nous a mis dans le monde comme un père qui met ses enfants en nourrice;

Mais, si nous lui refusons l'aveu de la paternité,

La terre nous reprendra dans son sein.

LE PRINCE HERITIER. — Qu'avons-nous donc à faire?

L'EMPEREUR. — Six jours que l'homme travaille,

Et qu'ouvrant la dure terre, il dirige sur elle les eaux vivantes du ciel bienfaisant,

Afin qu'elle subvienne à notre nourriture et aux autres nécessités.

Mais que le septième jour ne le trouve pas occupé à ce labeur servile :

Qu'il lave son corps et qu'il mette un vêtement nouveau,

Et qu'il se tienne debout sur la terre, comme un prêtre auprès de la table des offrandes,

Et comme dans le torride été un nuage passant d'un bord du ciel à l'autre couvre la campagne de son ombre rafraîchissante.

Ainsi l'ombre du Seigneur avancera jusque sur vous.

Et les morts et les démons ne porteront plus les mains sur votre nourriture,

Et comme des animaux sauvages que l'éclat effroyable du feu fait reculer,

Ils n'enfreindront pas ceci qui est notre possession légitime.

LE PRINCE HÉRITIER. — Donc il nous faut de toutes choses faire la donation et de nous-mêmes ?

Mais, Père, que saurons-nous si elle est acceptée ?

L'EMPEREUR. — Cela est bien dit, mon fils.

Car, pénétrant ma pensée d'un œil attentif et subtil, tu vois que du serviteur au maître,

Tout don suppose une réparation.

Mais de l'un à l'autre, après la transgression primitive,

Et que l'homme a volé à l'Etre cela qu'il avait communiqué pour le voir et l'adorer,

Où est la réparation acceptable ? où est le mérite de l'offrande ? où est l'autorité du donateur ?

Pour moi, le Roi de ce monde, j'ai accompli ma mission, proféré le remède,

Et si vous accomplissez, selon que je l'annonce, le rite purificatoire, célébrant avec solennité l'attente,

La gloire de la Vision viendra de la Montagne et de l'Ouest,

Le mystère de la restitution vous sera enseigné, le sacrifice suffisant sera constitué parmi vous.

Les eaux vous submergeront et comme la moisson du riz, de dessous l'eau

Vous renaîtrez une autre naissance.

LE PRINCE HÉRITIER. — O père, nous suivrons ta prescription.

L'EMPEREUR. — Ah! ah!

LE PRINCE HÉRITIER. — Qu'y a-t-il?

L'EMPEREUR. — Ah! ah!

De nouveau je vois la profondeur d'où je suis remonté.

Et de même que dans les montagnes il n'est pas de précipice si haut

Que l'industrieux cultivateur, étageant ses réservoirs, n'en fasse atteindre les bords à ses champs de riz,

Je vois l'abîme entre mes pieds, tel que l'art de l'infernal agriculteur l'a disposé.

Je saisis la loi et le principe.

Je vois la place qui est réservée à chaque homme : comme dans le trou de la nuit un arbre qu'éclaire le feu d'une lampe, dans l'obscurcissement le système de la fleur hideuse !

Et si je vous disais ce que je sais, voici la peur qui stupéfie,

Comme un homme qui sent que la terre ondoie sous ses pieds et qui voit osciller les murs de sa maison !

Mais ce que j'ai dit est assez. J'ai apporté le remède.

Et maintenant, adieu !

LE PRINCE HÉRITIER. — Eh quoi ! nous quittez-vous encore ?

L'EMPEREUR. — J'appartiens à la Mort, il me faut retourner vers la Mère.

Quelle place maintenant est la mienne parmi vous ?

Je suis descendu jusqu'au fond qui est la racine de toute solidité, j'ai touché

La base qui est au-dessous de la fondation, et maintenant, reprenant mon bâton de voyageur,

Je gagne les lieux hauts.

LE PRINCE HÉRITIER. — O Père, ne laisse point sans père

La Famille des Cent familles!

L'EMPEREUR. — Convient-il qu'un lépreux occupe le Milieu Impérial?

Je ne suis qu'un homme et ma mesure est celle de mes bras étendus.

Et maître de cet immense Empire, me penchant sur les myriades humaines,

Les remuerai-je entre mes mains, comme un paysan qui agite le thé dans sa claie, afin que chaque feuille reçoive le bienfait du soleil?

Mes oreilles sont des oreilles humaines et feront-elles le départ entre le faux et le véritable, comme entre les intonations de la parole?

Parce que je vois qu'une chose est bonne, est-ce assez pour que je l'exécute? Je tremble de changer ce qui est.

J'administre dans la nuit et je rends ma justice par le jugement des dés.

Et si vous me retenez parmi vous me voici comme un homme qui ne sait que faire.

C'est pourquoi j'ai honte : il est convenable que le vieillard se retire avec pudeur.

Car l'enfant et le jeune homme aime à agir par lui-même, mais celui qui a vieilli dans la Sagesse

Voit une lumière, et hors de lui son désir est de se conformer à la règle qu'il aperçoit.

C'est pourquoi il faut qu'il se retire d'entre les hommes, car son œil encore nouveau,

S'il la voit, ne peut encore voir en elle, et il est comme ces oiseaux qui volent entre le jour et la nuit.

Pour toi, ô mon fils, prends ma place. Je dois mourir.

LE PRINCE HÉRITIER. — O père, ne nous prive pas de ton cadavre,

Et que ton corps entre les couples d'animaux de pierre repose dans la sépulture dynastique!

L'EMPEREUR. — Entends ma réponse, et toi aussi, entends mon blasphème; ô peuple superstitieux!

Ni mon père ne m'a ensemencé, ni ma mère ne m'a mis au monde,

Ni la terre ne m'a alimenté, ni la société de tous les hommes ne m'a donné contribution.

Mais pur, un, intact, autonome,

Tel que, par le moyen de la seconde cause, je l'ai reçue de Celui

Qui en moi s'est complu dans la volonté que j'existe, je suis; je possède ma personne, une âme avec un corps.

Et ni je ne joindrai ma dépouille à la génération antérieure, retrouvant de mon père ce qui subsiste, le crâne et l'os de la cuisse,

Ni de mes os je ne consoliderai la terre de Han.

Mais comme un homme qui, poussant devant lui un buffle, s'en va faire un sacrifice dans la solitude,

J'emporterai à l'écart ce débris de mon corps impérial.

LE PRINCE HÉRITIER. — O mon père, aie pitié de ton fils enfant!

O Père-et-Mère, aie pitié de la Myriade!

L'EMPEREUR. — Grandis! prends ma place avec toute-puissance, assume avec magnificence le Milieu!

Et que ni la nourriture n'appesantisse ton cœur, ni que la femme ne le stupéfie.

Pacifie ton attention, afin que tu puisses écouter l'Empire,

Comme un disque de pur métal qu'une feuille en tombant sur le sol fait résonner!

Ne fais pas une chose seule ! ne présume pas l'avenir !

Mais à l'image de la Terre qui produit toutes ses moissons à la fois, que tes desseins montrent entre eux une harmonie toujours mûre.

Voici que le cœur du Père-et-de-la-Mère s'émeut à la pensée de ses enfants qu'il quitte !

O mon fils ! fais-moi apporter les sacrés vêtements Impériaux afin

Que je prenne congé de cela.

On apporte les vêtements de cérémonie.

L'EMPEREUR. — O souliers ! ô robe ! ô sceptre ! ô casque ! ô ceinture !

Je vous saisis à pleins bras, et, tâtant, je reconnais ma dépouille.

O chaussures ! la hauteur de ces semelles, blanches, comme le brouillard du matin,

Représente l'éminence Souveraine qu'accompagne sa base immaculée :

L'Homme-Roi se tient debout sur un pied et il avance l'autre pied.

Mais toi, ô robe illustre ! Les vers morts dans leur cocon ont fourni la matière dont tu es tissue,

Et je les compare aux morts, nos ancêtres, qui par leur sagesse et leur industrie

Ont filé le fil de cet Empire indestructible !

Et que suis-je, moi, que le paysan qui étouffe les vers dans son four, avant qu'ils ne percent et ne gâtent le cocon ?

Car je suis le destructeur des Morts, j'ai fermé la porte sur eux et ils ne reviendront plus nous disputer leur héritage.

Ta couleur est celle de la chair de la Terre, comme la mangue, et il ne convient qu'à l'Empereur, fils du Ciel bleu, de l'assumer.

La variété de tes broderies représente celle de ses productions et le dessin de tes lignes le mystère de la tortue divinatoire :

Le Dragon repose sur mon cœur, l'oiseau Fang se déploie sur mon épaule.

Je mets la face et les mains dans cette étoffe et le contact de ma chair lépreuse ne la souillera pas.

O robe ! l'ampleur de tes lés n'est autre que la multitude de mon peuple :

Car de quoi un prince est-il revêtu que du ruissellement de son peuple de ses épaules à ses talons?

Sa gloire debout, couché, le recouvrement de son corps.

Laissez-moi y enfoncer les mains ! laissez-moi y entrer, laissez-moi y enfoncer, comme un buffle dans l'herbe fraîche !

O multitude de mon peuple, te baisant, c'est ainsi que je prends congé de toi.

LE PRINCE HÉRITIER. — Du moins, ô Père, laisse-nous le bâton Impérial.

L'EMPEREUR. — Gardez-le donc, et l'objet de salut et de division vous gardera.

Pour moi, je m'en irai, la face et les mains levées, tâtant,

Comme quelqu'un qui suit un guide qui recule,

Et traversant les champs, je m'élèverai vers la Montagne.

—

LE RÉCITANT. — Gravés sur la paroi de pierre ces mots antiques *Caché-dans-le-pli-de-l'épaule*

Indiquent au seul élu le chemin.

Car la grande Montagne, comme un joyau, dans le pli de son cou, recèle l'asile de paix.

Les infirmes, parfois, apportés sur les cimes opposées,

Ont pu guérir, de voir au milieu des bois, comme la lune qui se peint parmi les nénuphars, le saint enclos,

Le rempart de pierre et les doubles toits de tuiles d'or.

Mais pour qui veut y atteindre, ni, le chemin ne le conduit,

Ni l'eau dans la rigole de pierre, ni, comme un homme que l'oiseau qui chante égare,

La cloche que le battant extérieur, alors que se renverse la roue remplie d'eau, heurte d'un coup irrégulier.

Du fond de ta profonde Vallée, j'entends le son de la cloche mystique.

Et les Soixante Vieillards habitent

Le temple « Caché-dans-le-pli-de-l'épaule » ;

Les uns qui sont vieux par leur âge,

Et les autres dans le milieu de leur vie ont vu la vérité,

Tels qu'un homme qui, descendant de la montagne, tout à coup au lieu de brouillard voit la terre pendue devant lui comme une peinture.

Et il y a des enfants parmi eux et des jeunes gens : ceux-là qui ne se sont point laissé vaincre par l'illusion,

(Car quoi

Résiste au regard humain, à l'œil qui reste ouvert?),

Mais la lumière est la vierge qu'ils se sont choisie, la béatitude, la mère qu'ils ont emmenée.

A travers le silence forestier, j'entends la cloche répéter deux et trois fois un mot plein de bonheur et de mélancolie.

Nul ne connaît le culte qu'ils rendent. Ils n'ont point de tablettes.

L'on ne voit point chez eux les trois colosses d'or, l'image des Quatre Gardiens.

Et le bonze frappant sur le poisson de bois ne les appelle point à la cérémonie.

Mais leur conversation est avec l'Absolu, leur jonction avec l'Invariable, le baiser intérieur dans le goût duquel ils s'abîment, lui-même.

Ils ne parlent point, mais comme un langage, dans la profondeur de l'action de grâces, ils comprennent toutes choses,

Cette pierre immobile, la bête qui fait sa chasse, l'herbe qui pousse,

Le vent, la modification des heures,

Et là-bas dans la profondeur la faible voix humaine :

L'ombre qui tourne écrit un sens.

Une fois et de nouveau j'entends l'ais de bois choquer le flanc du vaisseau de prière.

Ni les cymbales d'argent qui aux mains de la Fée des Eaux vont jasant avec le moi *Si li li*,

Ni la Dame de l'Après-midi qui emplit les bois du bruit de ses crotales d'or,

To lo lo,

N'ont un son si ravissant, à celui qui entend la note du métal là-haut d'un coup sans la main d'homme touché : Ut.

Et il n'ira point plus avant, mais comme un homme qu'un sommeil invincible attache, saisi par le recueillement il se fond dans la syllabe de béatitude.

Hors du temps, la cloche retentit quand le vase déborde.

Bienheureux ceux-là qui habitent la demeure « Cachée » !

Il en est qui ne connaissent jamais la joie, mais vivants ils tirent l'Enfer à eux, et morts, il les engloutit.

Et il en est qui goûtent un peu de joie sur la route, comme la feuille de l'arbre qui produit le fruit, comme un petit fruit qui fond entre la langue et le palais.

Et il en est qui, après beaucoup de labeurs, à cette heure qui est entre le soleil et la lune atteignent le rafraîchissement.

Mais ceux-ci ont été choisis entre dix mille et dix milliers de dix mille,

Afin qu'ils occupent inimaginablement la plénitude, et que ceci soit leur sort, qu'ils n'aient point d'autre joie que la Joie!

Le suprême Etre se les est choisis afin que ceux-ci soient à lui, et qu'ils soient sa famille et ses témoins, et les hôtes de sa magnificence.

Et comme une haute montagne recueille les eaux qui nourrissent la terre sauvage,

C'est ainsi que le peuple horrible des hommes vit

Du bénéfice de leur intercession.

Dans le ciel un mot plein d'innocence et de suavité!

L'EMPEREUR NOUVEAU, *revêtu des vêtements Pontificaux.* — Comparution devant le ciel béant! je m'agenouille entre les encensoirs.

Renversant le visage, j'adore la hauteur;

Etendant les deux bras, j'embrasse l'étendue;

Tournant vers le sol les paumes de mes mains, comme un homme qui, flottant sur une planche, ressent le poids de son corps,

Je conjoins la profondeur.

Dessus, devant, derrière, à droite, à gauche, dessous,

Tu es partout, et cependant tu n'as ni haut ni bas,

Ni mesure, ni étendue, ni apparence.

Je suis présent devant le Vide !

Bénie soit ma naissance et bénie soit cette heure où j'existe et vis !

Puisque rien n'est fermé sur nous, mais à notre côté la capacité du Ciel inépuisable est ouverte.

Salut, abîme bleu ! je t'appelle Frontière, région moyenne entre le lieu et ce qui n'est point lieu, le temps et ce qui n'est point temps.

Comme le vase, comme le soufflet existe par sa vacuité, comme un luth,

Comme le moyeu de la roue, où les jantes se réunissent et par quoi la roue tourne, est vide,

C'est ainsi que toutes choses sont constituées de ton vide.

Ainsi que les arbres d'un bois, ainsi qu'une montagne et la nue se reflètent dans un tranquille étang,

En sorte que l'on ne voit plus l'eau,

C'est ainsi que le monde vert et bleu (aucune partie que la couleur ait oubliée,

C'est ainsi que le paysan qui, couché sur le flanc de son lit, garde ses quatre oliviers

Ne sait plus, voguant sur le fleuve céleste,

Si, avec ses collines et ses villages et ses arbres et ses eaux,

Il ne voit pas au-dessus de lui un ciel d'herbe),

C'est ainsi que la terre tout entière (comme deux hommes, séparés par un mur, qui se regardent l'un l'autre dans l'eau, comme la lumière blanche qui, sur le flanc d'un vase, se rit en couleurs multipliées)

Se peint du reflet de cela

Qui par au delà de ce vide resplendit avec invisibilité.

Et quelle est la fonction auguste de l'Empereur préposé à l'inviolable Milieu ?

Sinon qu'entre le Visible et l'Invisible il maintienne l'éternelle harmonie, écoutant d'une oreille et de l'autre,

Afin qu'aucune note ne se fausse?

J'ai vu dans un temple jadis

Une balance ayant une lampe à chaque extrémité,

En sorte que chacune pesait par l'autre sa flamme.

Et c'est ainsi que le soleil flamboyant

Et la terre revêtue tout entière de la flamme de ses couleurs, (car qu'est-ce que la couleur

Que l'âme allumée du feu travaillant à paraître sous la matière?)

Brûlante de sa propre production, se contrepèsent.

Et si l'on met le soleil avec la terre dans un plateau, sans doute qu'un autre feu

Leur fait, au delà de ce Vide, contrepoids.

Et pour moi mon empire n'est pas sur le soleil et la production de la terre,

Mais que j'administre la volonté des hommes par la crainte,

Afin que chacune remplisse son heure avec exactitude,

Et qu'à l'Eternité soit fournie une mesure correcte du Temps.

Moi, l'Empereur nouveau, moi, la forme du peuple,

Comme si j'avais toute la multitude dans les manches de mon vêtement, j'invoque, tel qu'un pauvre, la porte !

Par delà le Bleu, par delà le Noir où des feux font route,

Tel qu'un homme qui du fond d'un temple considère sans comprendre la cérémonie, j'implore !

Tel qu'un orphelin, j'assiste merveilleusement !

Que la béatitude de la science me soit donnée et non plus seulement, comme dans le sommeil,

L'atteinte au cœur d'un obscur avertissement.

Que la connaissance certaine me soit remise,

Et le rite, et le commandement, et la propitiation.

Entends ma prière ! descends, ô Ciel, comme au printemps les eaux surabondantes immensément

Arrivent sur les rizières préparées,

Afin que l'équilibre soit maintenu et que, descendant vers nous, nous soyons élevés vers toi, et ne descendions point entre les Morts.

LE RÉCITANT. — La Terre est nette et parée comme un temple, et je vois tout autour de moi

Les Montagnes assises comme Cent Vieillards.

Dans la grande salle de la plaine, tel que le bruit de la machine de la Vie, de toutes parts

On entend le cri des travails qui font monter l'eau dans les champs ;

Hommes, femmes, enfants, par deux, par trois,

Dansent sur la roue ruisselante.

Tout est paix. Le soleil se couche.

Je me purifie dans l'air limpide ! Je me glorifie dans la lueur sacrificatoire !

L'EMPEREUR. — Que la paix, la nourriture et la bénédiction soient au peuple qui travaille !

Que la guérison soit donnée aux malades, la pluie et le soleil aux champs quand il le faut,

A la femme stérile un enfant mâle; aux enfants une tendre modestie, à l'homme vertueux une inscription honorifique !

Et à tous, avec la nuit qui s'étend sur eux, la réparation du sommeil.

LE RÉCITANT.— Le soleil a passé sur nous et déjà frappée de rayons plus courts

La porte de la Terre s'ouvre pour le recevoir.

C'est le moment de la solennelle Introduction !

Ce matin il a paru au-dessus de la Mer incirconscrite, et voici maintenant qu'à la fin de la journée, franchissant le seuil définitif,

Il s'avance sur l'autel !

Il descend ! il s'abaisse ! dans l'embrasement du sacrifice, il baisse !

Il a passé, et à l'instant qu'il disparaît il traverse tout le ciel d'un rayon noir.

Et c'est le moment où, se soulevant hors de son lit, la grande mer derrière lui

Arrive et avec un grondement vient heurter la terre de l'épaule.

L'EMPEREUR. — Surabondance de l'été sur la multitude !

Comme au Cinquième Mois, alors que par tous les chemins on marche jusqu'aux genoux dans la paille,

Les petits enfants nus courent partout comme des souris grasses.

Dans la fente même et l'ombre de la terre, passant,

Le voyageur voit deux têtes qui sortent seules de l'eau.

LE RÉCITANT. — Maintenant voici comme une mer sur une autre mer !

Comme la pâle huile brûle sur de l'eau.

C'est ainsi qu'au-dessus de l'ombre qui s'élève de la plaine, submergeant lentement les monts,

Une surface de lumière sépare le Ciel de la Terre.

Et dans la profondeur, une suprême fois montrés dans l'éclairage crépusculaire,

A gauche je vois les champs, les vastes eaux de deux fleuves, les collines couvertes de tombes,

A droite, dans l'enceinte colossale des monts,

Avec ses forteresses, ses pagodes et ses lieux hauts,

L'immensité de la ville où grouille le peuple d'or !

Tout s'éteint : un blanc couple d'aigrettes vers son nid revole par l'air sombre et bas ;

Au pied du rempart démesuré de la montagne, une petite lumière s'allume au ras de l'eau.

L'EMPEREUR. — Assouvissement comme de la nourriture; satisfaction, comme la jonction de l'homme avec la femme !

Fécondité, comme une mère qui, dans ses deux bras, porte attachés à ses deux mamelles un fils et une fille !

LE RÉCITANT. — Tout s'éteint : le désir en moi meurt avec le rassasiement.

L'EMPEREUR. — Paix au peuple dans la bénédiction des eaux ! Paix à l'enfant de Dieu dans la communion de la flamme !

FIN

NOTICE BIBLIOGRAPHIQUE

—

Le « Repos du Septième jour »,composé en Chine à Shanghaï et Foutcheou, en 1895 et 1896, et imprimé pour la première fois dans *l'Arbre*, est reproduit ici sans modification.

AGAMEMNON D'ESCHYLE

TRADUCTION

PERSONNAGES

LE VEILLEUR
LE CHŒUR
CLYTEMNESTRE
LE HÉRAUT
AGAMEMNON
CASSANDRE
EGISTHE

LE VEILLEUR

Je prie les dieux qu'ils mettent fin à ces fatigues,
La longueur de la veille d'un an que je prolonge
Au plus haut du toit des Atrides, sur les coudes comme un chien,
Apprenant des astres nocturnes à connaître l'assemblée,
Et ceux-là qui apportent l'hiver et l'été aux vivants, les seigneurs
De lumière, qui nous sont préposés par l'étendue,
Les astres quand ils s'éteignent et leurs levers.
Et maintenant j'épie le signal de la lumière,
Le rayon de feu apportant de Troie la nouvelle
Et le mot qu'elle est prise; car ainsi le commande,
Avec un esprit d'homme, le cœur de la femme qui espère.
Ainsi j'endure la nuit et la rosée, et j'ai
Une couche qui n'est point visitée par les songes,
Moi, car la crainte me tient lieu de sommeil,

De peur que je ferme les yeux, si je dors, pour de bon;
Et quand je veux chanter ou siffler entre mes lèvres,
Me cueillant contre le sommeil ce charme,
Les larmes viennent et je gémis sur l'état de la maison,
Qui n'est pas celui d'autrefois et la main du maître n'y est plus.
Mais maintenant, par fortune, vienne la fin de ces fatigues,
La bonne nouvelle que montre dans le noir un feu!

Ho!
Salut, lumière par la nuit, jour
Manifesté, et institution de beaucoup
De fêtes dans Argos, et beauté de cette chose qui arrive!
Iou iou!
De ce pas je vais parler à l'épouse d'Agamemnon,
Pour que, sortant de son lit, bien vite, de la demeure
Pour accueil elle élève vers cette aurore
Un cri, puisqu'Ilion la ville
A péri, telle que la torche qui annonce apparaît!

Mais c'est moi qui fais le prélude et je mènerai la danse;
Tant mieux pour les maîtres, et autant de gagné, pour moi,
Puisque le triple-six me tombe de cette torche!
Ceci seulement! soulever la bien-aimée main,
Avec cette main, du maître qui est là.
Je tairai le reste. Un grand bœuf est dessus
Ma langue. Mais la maison, si elle avait une voix,
Parlerait fort clairement. Pour moi bien volontiers
Je parle à ceux qui savent; pour ceux qui ne savent pas, j'ignore.

LE CHŒUR

Voici la dixième année depuis que de Priam
La redoutable partie,
Le prince Ménélas avec Agamemnon,
Le puissant couple des Atrides, selon l'honneur
De deux trônes et de deux sceptres de par Zeus,
De cette terre
A détaché, main-forte,
La flotte aux mille nefs des Argiens,
Criant Arès!

Comme des vautours,
Qui dans d'inaccessibles douleurs pour ce que les enfants ont fait, au-dessus de l'aire
Volent en cercles, ramant de la rame des ailes,
Puisque la peine est pour rien qu'ils ont prise pour les jeunes, et le nid!
Mais quelqu'un là-haut qui comprend, ou Apollon,
Ou Pan, ou Zeus, la voix d'oiseau,
La plainte aiguë de ces voisins-ci
En son jour
Envoie aux transgresseurs l'Erinys.

Ainsi Celui qui est le plus grand
Envoie les enfants d'Atrée contre Pâris,
Zeus-hospitalier, alors que pour la femme à plusieurs hommes, il prépare
Maints combats avec la fatigue du corps,
— Genou en terre et la verge qu'on rompt
Selon le rite préliminaire; — aux Grecs
Et aux Troyens pareillement. La chose est comme
Elle est. Tout conclut à la fin déterminée.
Ni sacrifices, ni libations,
Ni larmes, des noces sans torches
N'apaiseront la colère attentive.

Pour nous, insolvables, la chair vieille,
On nous laisse en arrière
Et nous demeurons pour la force
Egaux à des enfants, avec nos bâtons.
Car le dedans de l'homme quand il est petit et le cœur qui le mène

Est tel que d'un vieux, Arès n'y a point place.
Mais celui qui est plus que vieux? A trois pieds
Il va son chemin, et non pas plus fort qu'un enfant,
Comme un songe qu'on fait pendant le jour, il erre.

Mais toi, fille de Tyndare, royale
Clytemnestre,
Qu'y a-t-il? quoi donc? qu'as-tu appris?
Et sur la foi de quelle
Nouvelle, envoyant de toutes parts, sacrifies-tu?
Car de tous les dieux légitimes de la cité,
Les supérieurs, et ceux de la terre,
Et ceux de la place publique,
Les autels brûlent d'offrandes.
Ici, là, si haute que le ciel,
Une clarté s'élève
Qu'entretient de la sainte huile
La persuasion douce pure,
La provision royale d'au fond.
Dis de cela ce qu'il est possible
Et juste de me laisser savoir.
Sois le médecin de cette inquiétude;
Car tantôt de mauvaises pensées me viennent,
Et tantôt du milieu des sacrifices l'éclatant
Espoir chasse la pensée insatiable
De chagrin, la peine qui réduit le cœur.

STROPHE

Je suis maître de chanter! Le bon souhait, voilà tout le chemin et la force

De l'homme qui s'achève. Car, encore trouvant une confiance divine,
L'âge de ma vie a cette vigueur, un chant
Comment des Achéens
La force à deux trônes, de la jeunesse de Hellas
Commandement conjuré,
Fond avec la lance et le poing vengeur, violent
Oiseau sur la terre Teucride !
Le Roi des oiseaux,
Aux rois des nefs, le noir
Et celui qui est blanc par derrière,
Se montrent non loin des toits, du côté de la main qui brandit la lance,
Dans le lieu de partout visible,
Tandis qu'ils dévorent la race du lièvre,
La hase ayant dans le ventre sa portée,
Arrêtée dans son dernier élan pour fuir ;
— Las, hélas !
Dis hélas! mais que le bien l'emporte !

ANTISTROPHE

Mais le sage devin de l'armée, voyant
Les deux Atrides belliqueux selon leurs doubles couleurs comprit
Les princes mangeurs de lièvres.
Et il parla ainsi, prophétisant :
« Le temps vient, oui,
« Que cette expédition prenne la ville de Priam.
« Et le partage avec violence tarit
« Tout l'avoir

« *Antique et le trésor d'abondance des tours!*
« *Pourvu que quelque dieu ne couvre pas de nuit*
« *Le grand mors qu'on forge pour Troïa dans le camp.*
« *Car la chaste Artémis est ennemie de cette maison*
« *Des chiens ailés du Père*
« *Qui avant le part*
« *De la bête pantelante avec son fruit font fête,*
« *Elle hait le festin des aigles!* »
— *Las, hélas!*
Dis hélas! mais que le bien l'emporte!

ÉPODE

« *C'est que cette belle déesse qui aime*
« *La portée farouche des lions énormes, douce*
« *Aux petits qui tètent de tous les animaux des champs*
« *Veut donner force aux présages, le signe*
« *A main droite et funeste pourtant des aigles.*
« *Mais j'invoque le nom qu'on hurle de Pœan.*
« *Pour qu'elle ne ménage pas aux Grecs des vents contraires et la longueur de l'empêchement,*
« *Car elle se réserve son sacrifice*
« *A elle, sans rite, sans repas,*
« *Artisan domestique des haines et qui ne craint pas l'homme.*
« *Car demeure,*
« *Terrible, la colère qui regarde en arrière,*
« *La maîtresse perfide de la maison, rancune, mémoire de l'enfant.* »

Tel Calchas avec de grands biens proclamait
Le destin aux demeures royales selon les oiseaux,
sur le camp.
Et d'une même voix,
Las, hélas!
Dis hélas! mais que le bien l'emporte!

STROPHE I

Zeus, quel qu'il soit, s'il est quelqu'un
Qui agrée cette invocation, je l'en veux interpelle .
Je n'ai rien, tout mis en balance,
Que je considère, sinon Zeus,
S'il faut rejeter une fois pour toutes
De la pensée la charge qui est vaine.

ANTISTROPHE I

Celui qui jadis fut grand
Bravant tout dans la fleur de sa force
Ne peut tant faire que de prouver qu'il fut.
Et celui qui vient ensuite suc -
Combe devant le troisième.
Mais celui qui d'un cœur prudent rend gloire
A Zeus en qui est la victoire
Verra son attente justifiée.

STROPHE 2

Lui qui conduit les hommes dans la voie de la pru-
dence
Pour que par la souffrance ils aient la connaissance
magistrale,

Car goutte à goutte, jusque dans le sommeil, sur le cœur
Continue la peine avec le souvenir,
Et la sagesse nous vient malgré nous.
Et peut-être que c'est une grâce des génies
Qui puissamment sont assis au banc
Vénérable entre les rangées.

ANTISTROPHE 2

Pour lors l'aîné, le chef des vaisseaux Achéens,
Sans rien reprocher au devin, mais cèdant à la circonstance,
— Comme le peuple Achéen dans le retard qui vide les sacs se tenait accablé,
Et il occupait l'endroit qui est en face de Chalcis, là où les eaux d'Aulis refluent,

STROPHE 3

Et les vents qui venaient du Strymon
Apportant le retard et la famine,
Intenables, égarement des hommes,
Incléments aux câbles comme aux nefs, doublant la longueur du temps,
Cardaient la fleur des Argiens ;
Après que le devin de l'amère tempête
Eut proposé, proférant Artémis, un autre remède
Plus lourd, en sorte qu'enfonçant leurs bâtons dans la terre, les Atrides ne purent se tenir de pleurer, —

ANTISTROPHE 3

Pour lors l'aîné, le chef, parla, ouvrant la bouche, ainsi :
« Il est grave de ne pas obéir,
« Et grave que j'égorge l'enfant, joyau de la demeure,
« Et que je souille dans ce sang virginal mes mains
« Paternelles, me tenant à l'autel.
« Quel mal est le pire ?
« Déserterai-je ?
« Serai-je traître à mes compagnons d'armes ?
« C'est justice que de désirer le sacrifice qui fait cesser le vent,
« Et le sang de la vierge ; à fureur, fureur plus haute ! — qu'il en aille bien ! »

STROPHE 4

C'est ainsi que, cédant à la courroie, par un changement impie,
Il prit un esprit éhonté, injurieux, un cœur à oser tout ;
Car la folie menteuse
Rassure les hommes pour leur mal, conseil de honte et le premier entre les maux. Et il put
Se faire l'exécuteur de sa fille, et tel fut le moyen
De cette guerre entreprise pour une femme et cette dédicace des navires !

ANTISTROPHE 4

Les prières et le père appelé par son nom
Et son âge de jeune fille, les Juges

Avides de guerre n'y regardèrent point ;
Et le père, après l'invocation, dit aux assistants
De la porter, telle qu'une chèvre, sur l'autel,
Enroulée dans ses vêtements et serrant de toutes ses forces le menton,
Et de l'enlever en l'air, lui mettant la main sur la bouche et sur sa belle figure pour empêcher
La voix qui maudirait les demeures
Par la force et la brutalité muette du bâillon.

STROPHE 5

Mais toute baignée de son sang vermeil qui coule à terre,
Elle frappait chaque sacrificateur du trait pitoyable de ses yeux,
Telle que les peintures quand elles veulent parler ;
Elle, qui souvent chantait à la table de son père, chez les hommes,
Quand toute pure, de sa voix virginale,
Elle saluait aimablement la tierce libation, honorant
Le père avec l'hymne heureux.

ANTISTROPHE 5

Ce qui suit, je ne l'ai pas vu et ne puis le dire.
Mais l'art de Calchas n'était pas vain.
C'est une loi
Qu'il faille sentir pour savoir.
L'avenir !
Puisque toujours il vient, écouter ? A d'autres
C'est comme pleurer d'avance ; voici

Que la chose se manifeste avec le point du jour.
Ores nous soit la fortune gracieuse, comme le veut
de la terre d'Apia,
Gardant tout seul sa veille, ce plus étroit rempart!

Me voici, vénérant, Clytemnestre, ton pouvoir.
Car il est juste qu'on honore du chef
L'épouse, quand le trône mâle est vide.
Mais soit que tu saches rien de bon, ou que, ne sachant rien,
Tu sacrifies aux espérances
De joie, je voudrais t'entendre : que si tu te tais, j'y consens.

CLYTEMNESTRE

Pour *la joie*, — selon qu'elle a son nom,
Que l'Aurore à présent sorte de la Nuit-mère!
Mais pour *l'espérance*, tu entendras quelque chose de meilleur!
Car les Argiens ont pris la ville de Priam.

LE CHŒUR. — Que dis-tu? Cette parole m'échappe, tellement on n'y peut croire!

CLYTEMNESTRE. — Troie est aux nôtres. Est-ce clair?

LE CHŒUR. — La joie m'a surpris, faisant monter mes larmes.

CLYTEMNESTRE. — Tes yeux trahissent ton bon cœur.

LE CHŒUR. — Et quelle est la preuve? où est l'indice que tu as?

CLYTEMNESTRE. — Certes, j'en ai un; à moins qu'un dieu ne me trompe.

LE CHŒUR. — Ou si c'est des songes en qui tu mets foi?

CLYTEMNESTRE. — Ce n'est point la croyance de l'esprit engourdi.

LE CHŒUR. — Ou si quelque parole en l'air t'a éblouie?

CLYTEMNESTRE. — Finiras-tu de me gourmander comme une petite fille?

LE CHŒUR. — Mais quand est-ce que la ville est tombée?

CLYTEMNESTRE. — Cette nuit même, dis-je, d'où ce jour-ci est issu.

LE CHŒUR. — Et quel messager a pu venir si vite?

CLYTEMNESTRE. — Hephestos. De l'Ida envoyant le clair signal,
La torche a dépêché la torche jusqu'ici, le feu courrier!
Or l'Ida regarde l'Hermée
De Lemnos; et de cette île recevant la grande lueur, le troisième
Athos, cime de Zeus, l'a fait paraître.
Et par-dessus, enjambant le dos de la mer,
La force du lointain flambeau à cœur-joie
A fondu, éclat d'or, soleil, dénonçant aux guetteurs du Makistos une splendeur!
Celui-ci sans tarder et oublieusement
Ne cédant point au sommeil a transmis sa part du message.
Et là-bas le feu de la torche jusqu'au courant de l'Euripe
A signalé aux veilleurs du Messape la nouvelle.
Et eux aussi firent leur lumière et la publièrent au loin,
Mettant un grand tas de vieilles bruyères en feu!
Et voici que reprenant vigueur la torche sans s'arrêter,
Sautant par-dessus la plaine, comme
La pleine Lune, au roc du Cithéron
A éveillé un autre relai du feu qui court.

Et la garde ne se refusa point
A la lumière lointaine, faisant plus que sa consigne.
Par-dessus le marais Gorgôpis la lumière fit un bond,
Et touchant au mont Aegiplanktos,
Elle excite la loi du feu à ne point se faire prier.
Et ils l'ont renvoyée, incendiant comme une barbe
La colère immortelle de la flamme, assez,
Pour du Golfe Saronique dépasser le rivage visible, au loin
Flamboyante ! Et elle a d'un trait atteint
Le sommet de l'Arachnée et son poste voisin de la ville.
Et de là elle est partie jusqu'au toit des Atrides :
Et c'est la lumière qui du feu de Troie tient son lignage.
Telle j'avais réglé cette course de flambeaux
Que l'un reçoit de l'autre à porter,
Le premier coureur a vaincu et le dernier,
Et voilà ma preuve et le signe que je te donne
De l'époux qui de Troie me donne avertissement.

LE CHŒUR. — Tout à l'heure, ô femme, je rendrai grâces aux dieux.
Mais parle ! répète tout ! que j'entende et que j'admire
Cette parole que tu as dite de nouveau,

CLYTEMNESTRE. — Les Grecs sont aujourd'hui dans Troie.
Sans doute qu'un cri disparate va par la ville.
Verse du vinaigre avec de l'huile en un vase,
Ils se séparent, et tu ne peux dire qu'ils soient amis.
Ainsi des vainqueurs et des vaincus on entend
Les deux voix selon leur double fortune.
Car les uns se couchant sur les corps
De leurs frères et de leurs parents,
Les enfants sur les vieillards, du cri maintenant de l'esclave,
A grande voix pleurent la mort de ceux qu'ils aiment.
Les autres, selon que le labeur du combat par la nuit les a conduits,
Affamés cherchent ce qu'ils pourront bien trouver par la ville,
Et, sans billets de logement, mais selon que cela se trouve,
Par les demeures conquises de Troie,
Ils s'installent déjà, affranchis
Du givre et de la rosée du bivouac, comme des gueux
Qui dormiront sans garde toute la nuit.
Et s'ils respectent lesdieux de la ville,

Ceux de la terre prise et la demeure des dieux, ils feront bien :
De peur que ces vainqueurs ne trouvent leur tour.
Et, d'abord, que le soldat ne s'échappe point à piller
Et ne cède pas à la convoitise des choses défendues.
Car il faut encore, pour être en sûreté chez soi,
Refaire l'enjambée en arrière.
Et si même l'armée s'en revient irréprochable devant les dieux,
Le grief des morts veille.
Le danger, s'il n'est pas immédiat, est là.
Voilà ce que je dis, moi femme. Que le bon là-dedans
L'emporte et se laisse considérer par en face :
Afin que de ce bonheur je prenne plus qu'une part.

LE CHŒUR. — O femme, tu parles heureusement, et comme un homme sage.
Pour moi, ayant entendu ton témoignage,
Je me tournerai pieusement vers les dieux,
Car voici qui de nos peines n'est pas un salaire médiocre.

O Zeus, et toi, gracieuse Nuit
En qui sont les choses grandes et belles,
C'est toi qui sur les tours de Troie as jeté
L'inextricable rets,
Tel que pas un seul, petit ou grand, n'a échappé
A la servitude et au rateau qui ramasse tout.
J'invoque le grand Zeus hospitalier !
Il a fait cela, et c'est lui qui contre Pâris
A tendu l'arc patient, pour que le trait ne parte pas
Ni trop tôt, ni trop haut,
Vers les astres en vain.

STROPHE I

A ce coup il faut confesser Zeus,
Et c'est ici qu'il se découvre,
C'est lui qui a fait et parfait ; quelqu'un a dit
Que les dieux ne daignent pas se soucier des hommes
Qui foulent aux pieds l'honneur des choses sacrées. C'est un impie.
L'insolence
Montrera de quoi elle est grosse, de ceux qui respirent la violence,
Moins justes qu'ils ne sont hardis, et de la maison regorgeante.
La sécurité ! et que ce
Me soit de ma conscience assez !
Car il ne trouvera point là sa défense, riche,
Quand il le serait jusqu'au dégoût, celui

Qui donne du pied contre la grande base
De la Justice, comme si on ne la voyait pas.

ANTISTROPHE 1

Car la persuasion de malheur contraint
Le conseil, enfant insurmontable d'Até !
Et tout remède est vain. Elle n'est point cachée ! voici
Qu'éclate, lumière horrible qui luit, la faute !
Et comme pour le mauvais fer
Intervient avec la main qui gratte et râcle
Le jugement noir et dur, quand
L'enfant qui poursuit l'oiseau qui vole
A attaché l'ineffaçable proscription à la ville,
Et les dieux sont sourds aux prières.
Celui qui tourne son cœur vers l'injustice,
Ils en font place nette.
Tel Pâris étant entré
Dans la maison des Atrides
A profané la table hospitalière par le vol de la femme.

STROPHE 2

Laissant un remuement par les villes
De boucliers et de lances, et les vaisseaux qu'on arme,
Et apportant à Ilion pour sa dot la mort,
Elle entre rapidement par la porte, passant ce pas!
Et partout par la demeure
On entendait ces lamentations : « O o,

« Maison, maison, maîtres !
« O lit, où reste le creux de l'homme ! »
Lui demeure en silence, déshonoré, sans injure,
Et il paraît, entre tous ceux qu'elle a quittés, le plus doux.
Par le désir de celle qui est au-delà de la mer,
C'est comme un fantôme dans la demeure qui commande.
La grâce des belles statues
Lui est odieuse. Les yeux
Sont absents, et toute beauté ensemble disparaît.

ANTISTROPHE 2

Es-rêves des images qui pleurent
Lui apportent de la joie en vain.
Car sitôt qu'il croit voir sa beauté,
La vision entre les mains lui change,
Et sur le champ, d'une aile
Adjointe aux routes du sommeil, elle est partie.
— De telles douleurs sont au foyer des maisons,
De telles douleurs et de plus excessives que celles-ci,
Car, partout, où sur la terre d'Hellas a été fait le grand ban,
Une peine cuisante
A dans chaque demeure sa place ;
Le cœur est trop de fois touché !
Ceux qui sont partis,
On le sait, voici que pour des hommes,
Des urnes et de la cendre retournent.

STROPHE 3

Arès, l'argentier, le changeur de cadavres,
Qui tient dans la bataille sa balance,
Du feu d'Ilion renvoie
Un lourd résidu à pleurer, au lieu d'un homme
Plein un vase de cendre bien pressée.
L'on se raconte en gémissant
Quel soldat celui-ci faisait,
Et celui-là qui, parmi les tués, est tombé avec honneur,
A cause d'une femme étrangère.
C'est un grondement, tout bas.
Et le courroux de la douleur, sous main,
Se répand contre les Atrides, champions de la cause.
Eux, là-bas, sous les murs,
Dans la terre d'Ilias, à bons termes se sont procuré
Des sépulcres, et l'ennemie
En possède les possesseurs.

ANTISTROPHE 3

Il faut craindre ce que dit le peuple en colère :
Cela vaut une sentence publique.
J'ai peur de moi et d'entendre
Quelque chose qui dans la nuit est pensé.
Car les dieux ne perdent point de vue
Les grands tueurs. Et les noires
Erinyes savent retrouver
Celui qui est fortuné sans la justice, et par un renversement
Elles le jettent dans le lieu aveugle; chez le peuple nul il n'y a point de secours.

Je crains
Trop de gloire; car la foudre de Zeus
Frappe aux yeux,
Je veux un bonheur sans envie.
Que je ne sois pas un preneur de villes,
Et qu'étant pris moi-même, non plus
Je ne me voie pas l'esclave des autres.

La nouvelle du feu déjà
A envahi la ville. Véritable,
Qui le sait? C'est certes merveilleux, si ce n'est faux.
Qui sera si enfant, ou tellement hors de son sens
Pour prendre feu à ces nouveaux signaux que voilà, pour
Qu'il se désole par ensuite?
C'est l'extrémité des femmes. Il faut
Avant que rien soit sûr rendre grâces.
L'esprit docile de la femme va d'abord
Jusqu'au bout. Mais la gloire meurt vite
Qui a une femme pour héraut.

CLYTEMNESTRE. — Et bien! nous allons savoir
Si les torches et le feu et la rangée de lumières
Ont dit vrai, ou si, comme dans les songes,
Cette belle lumière qui nous est parvenue nous a trompés.
Je vois un héraut qui arrive du rivage tout ombragé
De rameaux d'olivier. J'en atteste cette sœur

De la boue, sa voisine altérée, la poussière !
Celui-là porte une nouvelle que tu entendras, et ce ne sera pas du feu
Ni la fumée qu'il fait sur la montagne!
Mais, ou bien ses paroles nous annoncent plus de joie, —
Je ne puis pas dire autre chose.
Que la suite réponde, comme il faut, au commencement.

LE CHŒUR. — Celui qui souhaite autre chose à la patrie
Qu'il recueille les fruits de sa méchanceté.

LE HÉRAUT

O sol de la terre d'Argos, mon pays,
Nous voici revenus à toi, à l'aurore de cette année, la dixième,
Et, entre beaucoup d'espérances brisées, j'en tiens une!
Je n'eusse jamais espéré qu'ici, en terre Argienne,
Etant mort, j'aurais ma part dans le très-cher tombeau!
Maintenant, salut, terre! salut, lumière du soleil!
Et Zeus au-dessus de la contrée! et que le prince Pythien

Ne décoche plus contre nous ses flèches;
Au Scamandre il fut assez notre ennemi; maintenant
Resois le dieu salubre et salutaire,
Prince Apollon ! Et j'invoque tous les dieux militaires,
Et le mien, mon patron,
Hermès, le bon héraut, l'orgueil des hérauts, et aussi les
Héros qui nous ont vu partir, que maintenant ils reçoivent
De l'armée ce qui revient vivant avec bénignité.
O vous, demeures royales, cher toit,
Sièges augustes, dieux au soleil !
Céans ou jamais, avec des yeux qui brillent,
Faites accueil au roi après l'absence longue !
Car voici que nous arrive, apportant dans la nuit
Une lumière à tous commune, Agamemnon le Roi !
Saluez-le donc avec révérence, vous pouvez le faire,
Car il a déraciné Troie avec la houe
Du juste Zeus, et il en a retourné le sol ;
Les autels ne sont plus, ni les édifices sacrés,
Et tout ce qui pourrait repousser a été extirpé de la terre.
C'est ainsi qu'ayant mis à Troïa un tel joug,
L'Atride, Auguste, heureux,

Arrive, le plus admirable
De tous les hommes qui vivent. Pâris et la ville solidaire de son crime
Ne se pourront vanter de plus qu'on ne leur ait rendu ;
Sous la sentence de vol et de brigandage,
Il a dû rendre son butin, et il a perdu tout entière
Et ruiné la maison de son père, avec le fonds.
Les Priamides ont payé au double leur péché.

LE CHŒUR. — Salut, le héraut de tous ceux qui sont à l'armée!

LE HÉRAUT. — Je te salue, — Je ne refuse plus de mourir!

LE CHŒUR. — Le regret du pays te tourmentait-il?

LE HÉRAUT. — Au point que je larmoie de bonheur.

LE CHŒUR. — Sache donc que c'était ce doux mal que vous prîtes.

LE HÉRAUT. — Quel mal? que faut-il que je comprenne?

LE CHŒUR. — Le désir de celui qui aime pour l'autre.

LE HÉRAUT. — Les désirs du pays répondant à ceux de l'armée?

LE CHŒUR. — J'ai grandement gémi, ne voyant point de lumière.

LE HÉRAUT. — Et d'où vient cette douleur qui s'attachait à l'armée?

LE CHŒUR. — Depuis longtemps le remède est le silence.

LE HÉRAUT. — Eh quoi? craignais-tu, dans l'absence des rois, quelqu'un?

LE CHŒUR. — A présent je sens toute la douceur de ton « mourir ».

LE HÉRAUT. — Tout est bien ; dans une entreprise si longue il faut prendre bien le bien.
Et les revers mêmes que l'on rencontre. Les dieux : qui d'autre
Passera tout le temps de la vie sans maux?
Et si je disais nos misères à bord, la mer dure,
Et les rares relâches, et comment nous étions couchés, car quelle
Part du jour étions-nous sans souffrance et sans besoin?
Et à terre, mais là c'était pis!
Car nous campions sous les murs des ennemis.

La pluie du ciel, par terre
L'humidité des prés nous trempait, gâtant
Les vêtements et remplissant les cheveux de vermine.
Et si l'on vous disait les froids de l'hiver, à faire mourir les oiseaux,
Et que les neiges de l'Ida rendaient intolérables?
Ou la touffeur, quand la mer sur le Midi
Dormait à plat dans son lit, et point de vent.
Se lamenter ? pour quoi faire? La peine est passée;
Passée pour les morts aussi,
Et aucun d'eux n'a souci de ressusciter.
Pourquoi donc porter les morts en perte,
Quand les vivants ont à souffrir le sort revêche ?
C'est beaucoup que d'avoir dit à tous hasards adieu.
Pour nous qui restons de l'armée des Argiens,
Le gain l'emporte et la perte ne le compense pas;
Tel qu'il convient à la face du soleil de le trompetter,
Nous élevant au-dessus de la mer et de la terre :
« *L'armée de Troie*
« *Aux dieux de ces dépouilles par les temples de la Grèce*
« *Consacra l'antique trophée.* »
A ces mots chacun de rendre gloire à la ville

Et aux chefs ; et de bénir Zeus
Qui a tout fait par sa grâce. — Tu sais tout.

LE CHŒUR. — Il me faut céder à ce discours et je n'en rougis point.
La vieillesse est toujours assez jeune pour apprendre.
Mais voici la maison, et Clytemnestre à qui
Reviennent tes paroles et elles me laissent assez riche.

CLYTEMNESTRE. — Pour moi j'ai déjà fait mon applaudissement,
Et ce fut dès la première nouvelle par la nuit
Du feu qui d'Ilios disait la ruine et la capture.
Et l'on me reprenait disant : « Une torche,
« Voilà qui te fait croire que Troie est prise?
« Voilà où le cœur d'une femme s'emporte ! »
Disait-on, et je leur semblais en démence.
Mais je n'en faisais pas moins des sacrifices ; et selon le rite des femmes
Le long cri de parts et d'autres par la ville
S'élevait et l'action de grâces dans le temple des dieux.
Et l'on apaisait avec l'encens la faim de la flamme de bonne odeur.
Qu'as-tu à faire de me raconter l'histoire au long ?

J'apprendrai de la bouche du roi toutes choses.
Le mieux est que de mon époux vénéré
Je ne retarde point le retour et la vue. Car quelle
Lumière pour une femme est à voir plus douce,
Quand un dieu ramène l'homme de la guerre sain et sauf,
Que lorsqu'elle lui ouvre la porte? Va-t'en dire à mon mari
Qu'il revienne bien vite et que la ville l'aime,
Et qu'il trouvera une femme fidèle à la maison,
Telle qu'il l'a laissée, chienne de la maison,
Loyale à un, mauvaise aux ennemis,
Toute pareille, et n'ayant rompu
Aucun sceau tout ce temps-là.
Je ne connais la volupté, et le propos répréhensible
D'aucun autre homme, pas plus que la trempe du bronze.

LE HÉRAUT. — Un tel éloge de soi, quand il contient la vérité,
Ne dépare pas une femme bien née.

LE CHŒUR. — Je pense que tu es satisfait, et voilà
Qui est parler clairement et bellement.
Mais dis-moi, héraut, — Ménélas, — cela seulement,

Est-il de retour? est-il sauf?
Et notre cher seigneur s'en revient-il avec vous?

LE HÉRAUT. — Il ne se peut que je vous fasse un mensonge,
Et que vous en goûtiez longtemps, amis, la joie.

LE CHŒUR. — Comment être à la fois agréable et vrai?
La contradiction ne se peut pas cacher.

LE HÉRAUT. — L'homme a disparu de l'armée Grecque,
Lui et sa nef; je ne dis pas de mensonges.

LE CHŒUR. — Devant vous, au départ d'Ilion,
Ou la commune tempête vous l'a-t-elle enlevée?

LE HÉRAUT. — Tu as touché, comme un adroit archer, le but.
Tu as raconté un grand malheur d'un mot court.

LE CHŒUR. — Mais est-il mort ou vivant?
Aucun bruit qui vous soit revenu de la mer?

LE HÉRAUT. — Nul ne le sait et ne peut sûrement rien dire,
Excepté le soleil qui nourrit le poussement de la terre.

LE CHŒUR. — Quelle est donc cette tempête qui a éprouvé l'armée?
Raconte tout ! par la colère des démons.

LE HÉRAUT. — Il ne convient point de profaner un jour béni
Avec une voix de malheur, sans parler de la révérence due aux dieux.
Quand un messager d'un visage odieux à la ville
Apporte l'horreur d'une armée tombée, annonçant
Que la chose publique est frappée d'une blessure seule sans doute,
Mais que de tant de maisons les hommes
Sont retirés avec la fourche victimaire qu'Arès aime,
L'instrument de mort à deux dents et la paire de pointes sanguinolentes :
Un messager qui arrive avec une telle charge de malheur sur lui,
Il lui convient de chanter le chant des Furies !
Mais quand j'apporte, moi,
La nouvelle salutaire et belle à la ville joyeuse,
Est-ce que je mêlerai le bien et le mal, disant
La tempête que nous avons essuyée, non sans le courroux des dieux?
Car le feu et la mer, les vieux ennemis,

Se sont conjurés, et tous deux se sont montré leur foi,
En perdant l'host des Grecs misérables.
Des eaux dans la nuit s'est soulevée la calamité !
Car les vents de la Thrace fracassaient
Les navires l'un sur l'autre. Il en est qui, donnant de la corne
Dans la fumée de la tempête et la trombe et l'écroulement de la pluie,
Ont péri et disparu, dans le fouet du pâtre horrible !
Mais quand monta la lumière splendide du soleil,
Nous vîmes la Mer Egée s'épanouir, toute couverte
Des cadavres des nôtres et d'épaves.
Pour nous, car le navire était sauf et la coque intacte,
Il faut que quelqu'un nous ait dérobés, ou réclamés,
Un dieu, et non pas un homme, touchant la barre.
La fortune pour nous sauver sur la nef s'est assise à dessein,
Pour qu'elle ne prît pas d'eau, qui saute, ébranlant les jointures,
Et que nous ne fussions pas jetés à la côte sur les rochers.

Ayant donc évité la mort de la mer
Dans la blancheur du jour, n'en croyant pas la fortune,
Nous ruminions la pensée de cette épreuve nouvelle,
L'armée ainsi frappée, dispersée comme cendre !
Et eux autres maintenant, s'il en est encore qui respirent,
Ils disent que nous sommes morts, pourquoi pas?
Et nous, nous supposons la même chose d'eux.
Que tout soit pour le mieux ! — Et quant à Ménélas,
D'abord et surtout, supposons qu'il est revenu,
Mais s'il est quelque part un rayon de soleil
Qui le déclare vivant et voyant, par le moyen de Zeus
Qui ne veut pas que sa race soit détruite encore, on peut
Espérer qu'il revienne à son foyer.
Mais tu sais maintenant ce que je puis te dire. Ce sont les faits.

LE CHŒUR.

STROPHE 1

Qui donc aurait trouvé

Ce nom à la lettre véridique,
Si quelqu'un que nous ne voyons pas, ayant
Prévision de la destinée,
N'en eût accordé le bruit avec la chose future,
Pour que les armes y fussent avec la querelle, —
Hélène ?
Voici que très-véritable Hélène,
Perdition des bateaux, des hommes, des villes,
Tendant au souffle immense de l'Ouest son fin voile,
elle s'en va.
Et le peuple des gens de guerre
Suivait sous ses piqueurs la piste,
(Après que l'invisible aviron
Eut du Simoïs gagné la rive ombragée),
Pour le sang et la contestation.

ANTISTROPHE 1

La malédiction fut efficace
Qui à Ilion amena
Ce mariage dont le nom est deuil,
Pour venger après les jours révolus,
La table déshonorée et le dieu domestique ;
Cependant qu'ils publiaient l'hymne nuptial et qu'en
chantant ils menaient cet hyménée, alors !
La vieille ville de Priam
A désappris les chansons.
Voici une grande lamentation et je ne sais quel
gémissement !
Et elle appelle Pâris le mal-marié,
Depuis tout le temps que sa vie

N'est que douleurs et plaintes
Pour le piteux massacre de ses enfants.

STROPHE 2

Un certain homme a élevé chez lui
Le lionceau, quand il était encore au pis.
Et dans les premiers temps,
Il est gentil, c'est l'ami des enfants et il amuse les vieilles gens.
Souvent on le prend dans les bras comme un poupon,
Tandis qu'il rit à la main qui le caresse, faisant le beau pour qu'on lui donne à manger.

ANTISTROPHE 2

Mais quand il a pris de l'âge,
Il montre de quelle race il est,
Et pour la peine qu'on a prise de l'élever,
Voici que, dans le carnage des brebis,
Il se fait lui-même de fête.
La maison est souillée de sang ;
Il met partout la mort, c'est un fléau qu'on ne peut déloger.
Par la volonté d'un dieu, un prêtre
D'horreur a été installé dans la maison.

STROPHE 3

Tout de même je la vois entrer
Dans Ilion, telle que le calme de la mer,
O suave et suprême richesse avec le trait tendre de ses yeux,

Fleur d'amour qui consume le cœur !
Mais elle finit par faire
A son mariage une amère conclusion,
Hôte et convive fâcheux par les soins du dieu hospitalier
Mené aux Priamides
Nuptiale et funéraire Erinye.

ANTISTROPHE 3

C'est une parole antique entre les hommes
Que la félicité humaine, une fois qu'elle a son plein développement,
Fructifie et ne meurt pas brehaigne,
Et que de la bonne fortune naît de nature
Une inépuisable affliction.
Mais séparé des autres je pense seul ;
Ceci, que l'œuvre d'iniquité engendre
Plus, quelque chose qui lui est à elle-même pareil.
Car la maison de l'homme droit
Montre une succession prospère.

STROPHE 4

Il faut que la transgression antique
Enfante, pour le malheur de l'homme, une insolence neuve.
Et tôt ou tard quand l'heure vient,
Se montre, splendeur jeune de la vengeance,
Démon invincible, inexpugnable,
Scélérate fureur, noire fatalité,
Celle qui à ses parents est semblable.

ANTISTROPHE 4

Mais la Justice reluit dans les demeures enfumées,
Elle prise l'homme modeste ;
Mais détournant
Ses yeux des choses dorées où reste la trace des mains,
Elle gagne le lieu pur,
Sans respect pour la puissance du riche avec la louange contrefaite.
Et c'est elle qui mène toutes choses à terme.

Or sus, roi, triomphateur de Troie,
Race d'Atrée !
Comment te saluerai-je? comment te ferai-je honneur ?
Pour que dans ma louange
Je ne demeure point court, et que je n'aille point trop outre ?
Beaucoup ne font cas que de l'apparence,
Laissant la justice là.
Pour le malheur des autres chacun a des soupirs tout préparés.
Mais la peine
N'est pas de celles qui atteignent au cœur,
Et d'un même visage ils s'égaient, contraignant
La face où il n'y a point de rire.
Mais le bon connaisseur de moutons
Ne se laissera pas prendre aux yeux
Qui avec bénignité promettent

Le vin mouillé de leur tendresse.
Pour toi, quand je te voyais mettre sur pied cette armée,
A cause de l'Hélène, je ne te cacherai rien,
Tu n'étais pas couché dans mon esprit en bons termes,
Et tu ne me paraissais pas jouir de ton bon jugement,
Quand dans cette aventure tu mettais tant de vies d'hommes en jeu.
Mais maintenant je ne te juge pas par le dehors et comme un étranger.
La pensée est douce de la peine qui est finie et du succès.
Tu connaîtras avec le temps
Qui, entre ceux qui sont demeurés dans la ville,
A fait son devoir, ou non.

AGAMEMNON

Tout d'abord je saluerai Argos
Et les dieux de cette terre qui ont prêté les mains
A mon retour et à la justice que nous avons faite
De la ville de Priam. Car les dieux entendant
La cause sans la langue, et notre mortel argument, pour la perte d'Ilion
Dans l'urne de sang unanimement

Ont déposé leurs suffrages; et de l'autre vase l'espérance
De la main s'approche, le laissant vide.
Maintenant par la fumée la ville prise se signale encore!
Une convulsion vit! et la cendre qui s'éteint témoigne
De l'Opulence par une grasse exhalaison.
De quoi il nous faut rendre aux dieux d'amples grâces,
Pour autant que fut démesurée la vengeance
Que nous avons retirée, quand, à cause d'une femme,
La bête d'Argos a mis la ville en poudre,
Le fils du cheval, le peuple porte-bouclier,
Qui d'un bon s'est mis au coucher des Pleïades sur ses pieds!
Le lion mangeur de chair crue a sauté le mur,
Et à sa soif il a lappé le sang royal.
Voilà pour les dieux et j'ai fini mon préambule.—
Et quant à la pensée que tu exprimes, je me souviens, je sais!
J'y consens certes et je n'y contredis pas :
A peu d'hommes c'est une chose naturelle
D'honorer sans envie l'ami heureux.
Car le poison de haine qui tient le cœur

Cause à celui que ce mal atteint une double souffrance :
Ses propres maux sont accrus
Et le bonheur d'un autre que lui est là.
Je parle par expérience. J'ai éprouvé
Le miroir de l'amitié, l'image de l'ombre,
Et tous ceux-là qui semblaient m'être si fort dévoués.
Le seul Odysseus, bien qu'il n'eût pas fait le voyage de son gré,
Dès qu'il fut dans le harnais, me fut un bon cheval de volée.
Qu'il soit maintenant mort ou bien qu'il vive,
Je le dis. Pour le reste, les affaires de la ville et les dieux,
Réunis en assemblée plénière, ensemble
Nous en délibérerons. Et pour le bien,
Nous verrons à ce qu'il se maintienne.
Et s'il est quelque part besoin de médecin et de remède,
S'il faut le fer et le feu, pour un bien,
Nous ferons en sorte d'arrêter le mal.
Et maintenant j'entre dans la maison et la salle où est le foyer,
Et ma main saluera d'abord les dieux
Qui m'ayant envoyé au loin m'en ont ramené ;

Et que la victoire qui m'a suivi demeure!

CYTEMNESTRE. — Concitoyens, vieillards de la ville,
Je n'auraï point honte de dire devant vous et de faire paraître
Quel est mon amour. Le temps met fin à la crainte.
Voici une chose que je n'ai point apprise par les autres : je dirai la misère de ma vie,
Tout le temps qu'il était devant Ilios.
Et pour l'épouse d'abord, séparée de l'époux,
Rester toute seule à la maison, c'est un malheur extrême,
Et la joie est grande qui lui revient aux oreilles!
Quelqu'un vient, et l'autre, renchérissant, à la mauvaise nouvelle
En ajoute une pire, et la maison bruit de leurs paroles.
Et si cet époux que j'ai avait reçu autant de blessures
Que la renommée était prompte à le rapporter,
Je dis qu'il eût eu plus de trous dans le corps qu'un filet;
Et s'il était mort toutes les fois que la rumeur en fut multipliée,
Comme un second Géryon à trois corps, il eût pu se glorifier

D'avoir d'une triple Parque reçu l'ample couverture de la terre,
Mourant pour chaque forme une fois.
Et pour tous ces bruits qui revenaient,
D'autres mains que les miennes de mon cou
Ont de force dénoué bien des lacets.
C'est pourquoi aussi l'enfant n'est pas ici,
Ce gage de ta foi et de la mienne,
Comme il l'eût convenu, Oreste ; et ne t'en étonne pas ;
C'est notre ami et allié qui l'élève,
Strophios le Phocéen ; car il me faisait voir
Un double danger ; tes propres risques devant Troie,
Et si la sédition populaire
Prenait notre prudence au dépourvu, comme cela est humain
De fouler aux pieds celui qui est par terre,
En tous cas cette manière d'agir ne sent pas la trahison.
Mais pour ce qui est de moi, les eaux vives des larmes
Ont tari, et il n'en reste plus goutte.
Mes yeux sont malades, tant j'ai veillé ;
Et je pleurais que la lampe qui brûle.
T'attendît toujours vainement. Dans les songes

A la voix exiguë du moustique par la chambre je m'éveillais,
Et je le regardais, et déjà je te voyais dans plus de maux
Qu'il n'en eût tenu dans ce sommeil du temps.
Maintenant c'est fini, et d'un cœur libre de maux,
Je saluerai ce mari que j'ai, et je l'appelle le chien de la bergerie,
Le maître-câble du navire, la pile de base
De la haute demeure, le fils qui est l'unique,
Et la terre qui apparaît aux mariniers conter l'espérance,
Et le jour après la tempête, très-doux à voir ;
Et pour le voyageur altéré la jaillissante fontaine!
Il est doux d'avoir échappé à tout.
Je te salue par de tels noms.
Que l'envie n'ait point de place ici. Car considérables sont les maux
Que nous avons soufferts. Et maintenant, chère tête,
Descend de ce char, mais que ce pied, ô roi, ne touche point terre,
Par qui Ilios fut humilié.
Esclaves, que tardez-vous à faire votre devoir?
Que sur son chemin vous ne couvriez la terre de tapis;

A l'instant, que la route ne soit plus que pourpre par où
Dans la demeure inespérée l'introduise une juste cérémonie.
Pour le reste une vigilance qui ne connaît point de sommeil
Y pourvoira, selon que de justes dieux l'ont départi.

AGAMEMNON. — Fille de Léda, gardienne de ma maison,
Tu as parlé à la mesure de mon absence,
Longuement. Mais d'une correcte louange
L'honneur devrait me venir d'autres lèvres.
Au reste, avec ces manières de femme,
Ne viens pas, moi, me caresser, et, comme un homme barbare,
Ne m'adore pas et ne tiens pas la bouche ouverte, vociférant,
Et que ces étoffes étendues sur mon chemin n'y appellent pas
L'envie; c'est aux dieux qu'appartiennent ces hommages.
Car marcher, mortel, sur ces tissus magnifiques,
C'est ce que je ne saurais faire sans effroi.
Je veux des honneurs d'homme, et non pas de dieu.

Sans ces tapis par terre et leurs couleurs bariolées
La gloire est là qui crie! et le bon sens
Est des dons de Dieu le plus grand. Bienheureux
Qui aura fini dans la paix!
Si je dois rencontrer en tout succès pareil, j'aurai bonne confiance.

CLYTEMNESTRE. — Ne me contredis pas dans ce dessein que j'ai.

AGAMEMNON. — Sache que je ne changerai pas le mien.

CLYTEMNESTRE. — Est-ce un vœu que tu aies fait aux dieux par crainte?

AGAMEMNON. — Je t'ai dit, sachant, si jamais on le sut, ce que je fais, le dernier mot.

CLYTEMNESTRE. — Que penses-tu que Priam eût fait, lui?

AGAMEMNON. — Certainement il eût marché sur ces tapis.

CLYTEMNESTRE. — Ne crains pas la censure des hommes.

AGAMEMNON. — Cependant la voix publique est une chose grande et puissante.

CLYTEMNESTRE. — La défaite est honorable aux vainqueurs.

AGAMEMNON. — Toi aussi, as-tu la victoire à cœur ?

CLYTEMNESTRE. — Cède. Je te fais violence ; obéis-moi de bon gré.

AGAMEMNON. — Tu le veux ! que quelqu'un donc
Me défasse ces chaussures, agiles servantes du pied.
Pieds-nu même, tandis que je marche sur ces sacrées tentures,
Que quelqu'un de loin ne me lance pas un regard mauvais !
J'ai grand honte et c'est mauvaise économie
Que de traiter ainsi ces richesses et ces étoffes coûteuses.
Mais j'en ai dit assez. Pour cette étrangère que voici,
Fais-lui bon accueil. Dieu de loin avec bienveillance
Regarde le maître débonnaire ;
Personne de bon cœur ne se plie au joug servile.
Celle-ci me fut, fleur entre maints trésors choisie,
Par l'armée attribuée comme un don,

Mais puisqu'il m'a fallu t'écouter,
J'entrerai dans la maison foulant cette pourpre aux pieds.

CLYTEMNESTRE. — Il y a la mer et qui la mettra à sec ?
Qui produit en abondance de la pourpre égale à l'argent,
Teinture de l'étoffe, le jus et la couleur toujours vive.
Voici une maison qui par la grâce des dieux, seigneur,
En est pourvue, et la demeure ne connaît point l'indigence.
Et certes j'eusse voué beaucoup d'étoffes à ce traitement,
Si telle m'eût été par les oracles prescrite
La rançon de l'homme que voici vivant, par mes soins.
La racine est sauve, et la branche est poussée en la guise d'une maison,
Etendant contre le chien Sirius de l'ombre.
Et tandis que tu t'en viens vers le foyer domestique,
Tu annonces par ta venue l'été dans le milieu de l'hiver.

Et quand Zeus par son art aura de l'acide verjus
Fait le vin, la fraîcheur règne dans la maison déjà,
Au lieu qu'enfin le parfait maître occupe.
— Zeus ! Zeus ! Parfais, parfais mes vœux !
Et que ta pensée soit de parfaire ce que tu penses.

LE CHŒUR

STROPHE

Pourquoi obstinément
Cette pensée se présentant
A mon cœur que la vision obsède,
Et qu'est-ce que ce devin gratuit et non invité chante?
Et pourquoi, la crachant comme
Un songe inexplicable,
Une foi confiante ne siège-t-elle pas heureusement
Sur le trône de mon cœur? Le temps
A vieilli avec les amarres
Des navires qui font la souille dans le sable,
Depuis que sous Ilios
A été menée l'Armée de la mer.

ANTISTROPHE I

Or je vois de mes yeux
Le retour et j'en suis moi-même le témoin.
Et cependant sans lyre
L'âme au dedans d'elle-même entonne
L'hymne de l'Erinye, et en elle nullement
N'est la douce allégresse de l'espérance.

Mon ventre ne prend pas le change,
Le cœur qui contre le sein véridique
Roule dans le tourbillon du cercle fatal.
Je souhaite que mon
Attente tombe à faux,
Inaccomplie.

STROPHE 2

Je le sais. La pleine santé
Ne connaît point sa limite. Mais la maladie
Derrière le mur est sa voisine pressante.
Et la fortune d'un homme dans sa course directe
A heurté le roc caché.
Et pour la cargaison, si la prudence
Sait faire à point son sacrifice,
Le bâtiment de trop de risques chargé
Ne sombrera point, le bateau n'ira point à la mer. —
Le don de Zeus est grand et ample, et le labourage d'une année
Extirpera la faim.

ANTISTROPHE 2

Mais une fois qu'est tombé à terre
Le sang noir de la mort, qui rappellera l'homme
Antérieur par son incantation?
Et celui qui savait
La droite voie de ramener les morts,
Zeus n'eut pas, lui-même, à l'arrêter au retour.
Pour moi si le destin constitué par les dieux
N'empêchait le destin d'outre-passer,
Le cœur anticipant sur la langue

Eût débrouillé ceci,
Mais maintenant dans les ténèbres rugit
L'excès d'esprit et le désespoir de la pensée qui flambe
De ne pouvoir défaire à temps ce peloton !

CLYTEMNESTRE. — Entre aussi, c'est à toi que je parle,
Cassandre,
Puisque Zeus dans sa clémence t'alloue cette demeure
Pour participer à son vase lustral, entre beaucoup
D'esclaves, tenant ta place auprès de l'autel domestique.
Descends donc de ce char et ne fais pas l'orgueilleuse.
On dit que le fils d'Alcmène jadis
Fut vendu et sut s'accommoder du pain servile.
Or donc, s'il faut subir cette fortune-là,
Des maîtres dont la richesse est vieille font un avantage ;
Car ceux qui sans s'y attendre ont fait un beau tas d'argent
Sont sévères aux gens en toutes choses et abusifs.
Mais les choses chez nous se passent régulièrement

LE CHŒUR. — A toi de parler. Ce qu'elle dit est clair.
Puisque te voici dans le rets fatal,
Obéis, de bon gré ou non ; il le faut.

CLYTEMNESTRE. — Mais si, comme l'hirondelle,
Le langage qui est le sien n'est pas inconnu et barbare,
Elle écoutera parler au-dedans de son âme cette parole.

LE CHŒUR. — Va. Ce qu'elle dit est pour le présent le mieux.
Obéis, abandonnant le char et le siège.

CLYTEMNESTRE. — Moi, je n'ai point le loisir de languir ainsi à la porte.
Car déjà près du foyer dans le centre de la maison
Les moutons sont rangés pour le sacrifice, et le feu brûle.
Pour autant que nous n'eussions pas espéré ce bonheur !
Toi, si tu veux prendre de ceci ta part, ne fais point de longueur.
Mais si par manque d'intelligence tu n'entends point mes paroles,

Au lieu donc de la voix, parle avec le geste sauvage de la main.

LE CHŒUR. — Il semble qu'il lui faille un interprète clair.
Elle a l'air d'une bête qu'on vient de prendre.

CLYTEMNESTRE. — Certes elle est folle et prête l'oreille à un mauvais esprit,
Elle s'en vient ici de sa ville qu'on vient de prendre,
Et elle n'aura point le sens de porter le mors
Qu'avec du sang elle n'ait jeté son écume et sa furie !
Je ne perdrai pas davantage mes paroles et ne veux pas être insultée.

LE CHŒUR. — Pour moi, car j'ai pitié, je ne me mettrai point en colère.
Allons, ô malheureuse, quitte ce char,
Et cédant à la nécessité, fais l'épreuve du joug.

CASSANDRE

Ototototoî popoî dâ
Opollon ôpollon

LE CHŒUR. — Qu'as-tu à mettre Loxias dans tes cris ?
Ce n'est pas le dieu de ceux qui pleurent.

CASSANDRE. — Otototoi popoi da
Opollon ôpollon

LE CHŒUR. — Elle de nouveau appelle avec un cri lugubre le dieu
A qui il ne convient point d'avoir place dans les plaintes.

CASSANDRE. — Apollon Apollon
Dieu de la porte ! mon Apollon de mort !
Apôlesas! Tu m'as perdue toute pour la seconde fois !

LE CHŒUR. — Il semble qu'elle prophétise ses propres maux.
Le don divin subsiste dans l'âme esclave.

CASSANDRE. — Apollon Apollon
Dieu de la porte ! mon Apollon à moi !
Ah où m'as-tu conduite ? vers quelle demeure ?

LE CHŒUR. — Vers celle des Atrides. Si tu ne vois point cela,
C'est moi qui te le dirai. En cela tu ne feras point de mensonges.

CASSANDRE. — A â ennemie certes des dieux !

Témoin hideux d'étranglements et de meurtres entremêlés,
Egorgeoir humain et sol qui sue le massacre !

LE CHŒUR. — L'étrangère semble avoir du nez comme un chien.
Et elle prend le vent jusqu'à ce qu'elle dépiste le crime.

CASSANDRE. — J'en crois ces témoins que voici,
Ces petits enfants égorgés qui vagissent,
Et ces chairs rôties que le père broie entre ses dents !

LE CHŒUR. — Nous étions, nous étions instruits de ton renom prophétique ;
Mais nous n'avons nullement besoin de prophètes,

CASSANDRE. — Iô popoi Qu'est-ce là qui se prépare ?
Quelle est cette nouvelle angoisse ? quelle,
Quelle chose atroce se prépare ?
Au-dessus des forces de l'amitié, hors du remède !
Et tout secours est loin.

LE CHŒUR. — Je n'entends point ces vaticinations :
Pour les autres, je sais ; car toute la ville en retentit.

CASSANDRE. — Ho misérable, vas-tu perpétrer cela ?
L'époux, le compagnon de ton lit,
L'ayant aiguayé dans ce bain,— comment dirai-je la fin ?
Car ceci maintenant est proche. Elle étend
La main, ayant saisi de la main.

LE CHŒUR. — Je ne comprends pas encore. J'entends des énigmes.
Et je me tiens étonné parmi les oracles aveugles.

CASSANDRE. — E é papai papai
Qu'est-ce là qui paraît ?
Est-ce le rets de l'Enfer?
Mais l'épouse est elle-même l'engin, compagne, complice
De mort, et que le chœur inassouvi de cette race s'écrie
Sur l'acte lapidable !

LE CHŒUR. — Quelle est l'Erinye que tu suscites
Avec un cri aigu? Ton discours ne me rend pas joyeux.
Au cœur accourt la goutte pâle
Qui tombant à terre par la lance
A avec les rayons de la vie qui meurt cessé.

La chose affreuse est prochaine.

CASSANDRE. — A a vois vois
Sépare de la vache
Le taureau. Dans ses vêtements
La corne noire! l'ayant pris, traîtreusement
Elle frappe ! Il tombe dans la baignoire pleine.
Je te dis le coup de la chaudière scélérate !

LE CHŒUR. — Je ne me vanterai pas d'ètre fin devineur d'oracles.
Ceux-ci pour moi sont tout près d'être un mal.
Car des oracles quelle bonne nouvelle
Vient aux hommes? ce ne sont que malheurs annoncés.
Tant de paroles avec art n'apportent
Comme leçon qu'une terreur obscure.

CASSANDRE. — O ô misérable ! ô destinée mauvaise !
Je dirai tout haut ma passion et je pleurerai !
Où m'as tu conduite, misérable,
Sinon pour que j'y meure, dis ?

LE CHŒUR. — Tu es folle et possédée d'un esprit.
Et voici que toi-même tu chantes
Ta sauvage lamentation, telle que le fauve oiseau,

Inassouvi de cris, hélas ! Itys ! Itys !
Le douloureux rossignol
Répète la peine de sa vie.

CASSANDRE. — O o le sort du sonore rossignol !
Les dieux lui ont donné une forme ailée
Et une douce vie sans larmes.
Mais à moi il reste d'être partagée avec l'épée à deux tranchants.

LE CHŒUR. — D'où vient ce débordement et ce transport sacré
D'angoisse vaine ?
A voix horrible et funeste,
Tu chantes sur une note aiguë ton lai,
Et de quelle route prophétique
Suis-tu les bornes sinistres ?

CASSANDRE. — O noces de Pâris qui ont perdu les miens !
O Scamandre, fleuve de la patrie !
Alors, près de ton cours, malheureuse,
J'achevais de grandir.
Maintenant près du Cocyte, sur les rives Achérusiennes
Je m'en vais aller bientôt vaticiner !

LE CHŒUR. — Tu ne parles que trop clairement,
Un petit enfant comprendrait.
Le cœur me saigne,
Tandis que tu chantes plaintivement ta peine amère,
Et ce m'est un déchirement que d'entendre.

CASSANDRE. — O maux, maux
De la ville qui a péri tout entière !
O les sacrifices de mon père, devant les tours,
Et l'ample immolation des animaux paissants ! Ils n'ont servi de rien
A la ville pour son salut !
Et moi bientôt, j'appliquerai mon oreille toute chaude contre la terre.

LE CHŒUR. — Tu suis toujours ta pensée.
Quel pressant démon
Te possède et te met hors de sens
Que tu chantes lamentablement la mort ?
Je ne puis voir la fin.

CASSANDRE. -- Mais maintenant la prophétie de dessous ses voiles
Ne te regardera plus comme une nouvelle mariée.
Elle éclate, et sous le vent elle se soulève
A la rencontre du soleil levant comme une vague,

Pour déferler dans le rayonnement de cette calamité
Pire! je ne t'instruirai plus par des énigmes.
Et soyez-moi témoins comment tout d'une course j'ai mis
Le nez sur la piste des antiques forfaits.
Car de cette demeure il est un chœur qui ne s'éloigne pas,
Faisant un concert malplaisant, car les paroles en sont pas heureuses.
Et dans le sang humain dont elles se nourrissent ayant pris
Plus de rage, la troupe fait ici son logement,
Difficile à mettre dehors, des Erinyes congénères :
Et elles chantent un hymne sur la demeure où elles font leur siège,
La primitive offense, et chacune prenant sa partie a détesté
Le lit fraternel fatal à celui qui l'a foulé.
Ai-je manqué? ou ai-je pris mon temps comme quelqu'un qui tire?
Ou suis-je une fausse prophétesse qui va portant de porte en porte sa faconde?
Donne-moi ce témoignage, et prête serment que je connais,

Les ayant dites, les vieilles iniquités de cette demeure.

LE CHŒUR. — Et quel remède ferait un serment
Par qui le mal originel est confirmé ? Mais j'admire
Que toi qui vivais au delà de la mer, tu dises tout,
Comme quelqu'un qui était là.

CASSANDRE. — Le divin Apollon me doua de ce pouvoir.

LE CHŒUR. — Avait-il, quoique dieu, senti l'amour ?

CASSANDRE. — Naguère j'étais honteuse de dire ces choses.

LE CHŒUR. — On est plus délicat quand les temps sont heureux.

CASSANDRE. — Mais c'était un amant pressant et j'avais grâce devant lui,

LE CHŒUR. — En vîntes-vous à l'acte de nature ?

CASSANDRE. — Ayant consenti, je trompai Loxias.

LE CHŒUR. — Et déjà étais-tu saisie de l'art divin ?

CASSANDRE. — Déjà je prophétisais aux nôtres tous leurs maux.

LE CHŒUR. — Comment donc sentis-tu la colère du roi Apollon ?

CASSANDRE. — Personne ne me crut, après que j'eus fait cette tromperie.

LE CHŒUR. — Nous au moins, tu nous parais une prophétesse croyable.

CASSANDRE. — Iou iou ô ô maux !
De nouveau de la directe prophétie l'affreux travail
Me tord et me harasse — Assis —
Voyez — ces — assis devant ces demeures —
Les petits, pareils aux visions des songes !
Les enfants que les leurs ont tués apparaissent
Les mains pleines de leur chair dont la maison fit pâture,
Le cœur avec les entrailles lamentables auxquelles le père a goûté !
De ces choses je dis qu'un lion lâche
Médite la vengeance, couché en rond dans le lit ;
Lui, garde la maison, jusqu'au retour, *oimoi*, du maître
Que j'ai ; car il faut porter le joug servile.
Le meneur de navires, le destructeur de Troie
Ne sait pas quelle langue d'odieuse chienne
L'a léché, qui dressant son oreille joyeuse, comme

La mort sournoise, lui prépare un sort funeste :
Telle est son audace, la femelle tueuse du mâle
C'est — quel monstre sans amour pour la nommer
Trouverais-je ? — l'amphisbène, ou quelque Scylla
Qui loge dans les rocs, ennemie des marins,
Officiante de l'Enfer, autel où le pardon n'est pas.
Quel cri elle fit,
La très-audacieuse, comme au tournant de la bataille !
Et il semblait qu'elle eût joie de ce retour.
Et si quelque foi n'est pas à ceci donnée, eh bien !
Le futur viendra. Et toi-même, étant présent,
Tu diras, plein de pitié : O prophétesse trop vraie !

LE CHŒUR. — J'ai reconnu, et j'en ai frémi, le repas
De Thyeste qui mangea la chair de ses enfants. La peur me prend.
Car en vérité je n'entends pas là des similitudes.
Mais pour le reste je suis dévoyé.

CASSANDRE. — Je dis que tu verras Agamemnon mort.

LE CHŒUR. — Malheureuse, ouvre une bouche meilleure !

CASSANDRE. — Ce n'est point Païôn qui préside à cette parole.

LE CHŒUR. — Non certes, s'il est là. Mais qu'il n'en soit pas ainsi.

CASSANDRE. — Tu fais tes prières ; eux sont actifs à l'œuvre de mort.

LE CHŒUR. — Qui est l'homme ? Qui est l'auteur de ce crime ?

CASSANDRE. — Il faut certes que tu aies bien mal entendu mes paroles.

LE CHŒUR. — Qui conduit cette machination ? Je ne comprends pas.

CASSANDRE. — Et pourtant je ne sais que trop la langue hellène.

LE CHŒUR. — La Pythie aussi parle grec, et elle est difficile à entendre.

CASSANDRE. — Papai papai ô quel feu ! le voilà qui me prend.

Ototoi, Apollon Lycien, *oi ego ego !*
Elle, la lionne à deux pieds qui a couché avec
Le loup, en l'absence du noble lion !
Elle me tue, malheureuse que je suis ! et comme une qui prépare un breuvage,

Elle se targue d'ajouter à sa rage une récompense pour moi,
Tandis qu'elle aiguise contre son mari l'épée
Qui le repayera, par la mort, de cette esclave qu'il amène.
Que gardè-je donc ces ornements de moquerie,
Le sceptre et les bandelettes prophétiques à mon cou ?
Je veux du moins, avant la mort qui m'attend, vous défaire.
Allez et soyez maudits ! Voilà ma gratitude pour vous.
Don de mort ! à ma place va-t'en faire une autre bien riche !
Voyez ! Apollon lui-même me dépouille
De l'habit prophétique. Tu m'as vue et tu m'as considérée
Faisant dans ces ornements que voici la risée
De mes amis qui étaient mes ennemis certes sans cause.
Et ils m'appelaient frénétique, coureuse,
Mendiante, malheureuse, meurt-de-faim, et je supportais cela.
Et maintenant le Prophète a mis fin à ma prophétie.
Pour l'autel paternel, c'est un billot qui m'attend

Pour y avoir la gorge coupée au milieu d'un sang tout chaud.
Mais les dieux ne tiendront point notre mort en oubli.
Car, un jour, nous viendra le justicier,
L'homme né pour tuer sa mère et pour être le vengeur de son père.
Errant et fugitif, exilé, dépossédé,
Il reviendra, par-dessus les siens, pour mettre à cette horreur un comble !
Car les mains tendues de son père qui gît sur le dos l'appellent.
Mais qu'ai-je donc à rester ainsi à la porte à me lamenter
Après que premièrement j'ai vu Ilion la ville
Subir ce sort, et ceux qui avaient pris la ville
En sont venus par le jugement des dieux à cette extrémité.
Je m'en vais à ma destinée ; je supporterai de mourir ;
Car les dieux l'ont juré avec un grand serment.
Et maintenant je parlerai à cette porte du Hadès !
Et ma prière est que je sois frappée d'un coup seul,
Et que, sans convulsions, dans le sang qui coule aisément

De la mort, je close cet œil.

LE CHŒUR. — O toi de qui le malheur est grand comme la science !

Tu as fait un long discours, femme. Mais s'il est vrai

Que tu connaisses le sort qui t'attend, pourquoi, comme une victime

Dévouée, t'en vas-tu audacieusement à l'autel ?

CASSANDRE. — Il n'est pas de salut, amis, et pas de délai.

LE CHŒUR. — Mais le dernier moment vaut qu'on l'attende.

CASSANDRE. — Le jour est venu : la fuite me sert de peu.

LE CHŒUR. — On peut dire au moins que tu as du courage.

CASSANDRE. — Eloge que les heureux n'entendent pas.

LE CHŒUR. — Il est beau de mourir généreusement.

CASSANDRE. — O père ! ô toi et tes nobles enfants !

LE CHŒUR. — Qu'y a-t-il ? quelle horreur te retire en arrière ?

CASSANDRE. — Pheu pheu

LE CHŒUR. — Qu'as-tu à crier : pheu ! et quel est ce haut-le-cœur ?

CASSANDRE. — La maison sent la mort et le sang répandu.

LE CHŒUR. — Eh quoi ? c'est l'odeur des sacrifices.

CASSANDRE. — C'est la vapeur qui sort de la tombe !

LE CHŒUR. — Ce n'est pas l'encens Syrien que tu dis.

CASSANDRE. — J'irai, et jusque dans la demeure, je pleurerai, sur moi
Et sur Agamemnon. Assez vécu.
Oh amis !
Je ne crie point dans le buisson comme un oiseau de peur vaine !
Je meurs, mais soyez, vous, mes témoins,
Quand une femme, pour moi femme, mourra,
Et qu'un homme, pour l'homme mal marié, aura péri.
Je réclame de vous, prête à mourir, cet office.

LE CHŒUR. — O malheureuse, j'ai pitié de ton sort fatal !

CASSANDRE. — Il y a encore une parole que je veux dire, et une plainte,
Moi-même sur moi-même. J'adresse ma prière au soleil,
Par cette suprême lumière, pour mes vengeurs,
Qu'ils rendent à mes meurtriers la pareille,
Pour l'esclave qu'ils ont fait mourir, faisant un coup facile.
O les choses humaines! si c'est le bonheur,
Il tourne avec l'ombre ; le malheur,
Une éponge pleine d'eau a effacé la peinture.
Et je me lamente sur cela plus que sur le reste.

LE CHŒUR. — *La prospérité chez tous les hommes est, de nature,*
Inassouvie. Des maisons que l'on montre au doigt
Personne n'est là qui l'écarte avec un refus,
Disant ceci : n'entre pas.
Et pour celui-ci les Bienheureux lui ont accordé
De prendre la ville de Priam,
Et il s'en revient chez lui couvert d'honneur
Mais s'il lui faut expier le sang premier,
Et qu'aux morts par sa mort
Il paye la peine d'autres morts,
Qui d'entre les hommes se vanterait d'être né,
Entendant cela, avec un sûr démon ?

AGAMEMNON. — Oho je suis frappé du coup de mort ici

LE CHŒUR. — Silence ! qui est-ce qui crie qu'il a reçu le coup de la mort ?

AGAMEMNON. — Oho encore de nouveau une seconde fois frappé

LE CHŒUR. — Le crime est commis à en juger par ce cri du Roi.
Mais délibérons ensemble, et voyons le parti à prendre.
1. Pour moi je vous dirai mon opinion :
Il faut convoquer les citoyens ici.
2. Et moi je pense qu'il faut tomber sur eux au plus vite,
Et prendre les meurtriers sur le fait.
3. Et moi je partage cet avis en ceci :
Qu'il y a quelque chose à faire. Voilà mon vote. Il n'y a pas à tarder.
4. Il faut voir ; car ce commencement montre
Comme un dessein formé de tyrannie.
5. Nous prenons notre temps ; mais eux, cependant que nous hésitons,
Foulant aux pieds notre honneur, ne laissent pas leur bras dormir.

6. Pour moi, je ne sais trop quel conseil je donnerais;
C'est à celui qui veut agir de consulter.
7. Moi de même; je n'ai pas en mon pouvoir
Par des paroles de ramener les morts à la vie.
8. Est-ce que faisant mort de la vie nous laisserons le champ libre
A ces félons afin qu'ils soient nos maîtres?
9. Cela n'est pas supportable; il faut mourir :
Plus tolérable est la mort que la tyrannie.
10. Est-ce à ces cris que nous avons entendu pousser
Que nous devinerions que l'homme est mort?
11. Il faudrait savoir avant que de parler.
Car supposer et savoir sont deux.
12. De tous ces avis je retiens ceci que j'approuve :
Sachons au juste ce qu'il va de l'Atride.

CLYTEMNESTRE.— A toutes les paroles que j'ai dites précédemment pour un propos
Je n'aurai point honte de faire une contradiction.
Et qui, ménageant à ses ennemis un traitement d'ennemis, cependant
Qu'ils paraissent être ses amis, par des paroles dresserait autrement comme de rets
Le piège et l'enceinte supérieure au bond?

C'était pour moi avec une vieille pensée le combat
Qui termine une vieille querelle : le temps est venu à la fin.
Ayant frappé, je me tiens là, debout dans l'œuvre exécutée.
J'ai fait ainsi, et je ne nierai pas la chose,
Qu'il ne pût fuir ni repousser le sort fatal.
D'un inextricable filet, comme un pêcheur de poissons,
Je l'enveloppe, la riche embûche d'un vêtement.
Et je frappe deux fois ; et poussant deux cris,
Il se laisse aller ; et tandis qu'il tombe,
J'ajoute le troisième coup, rendant au souterrain
Hadès qui est le gardien des morts ces grâces !
C'est ainsi que gisant par terre il rend l'esprit,
Et jetant dehors le sang rapide,
Il m'asperge des gouttes sombres de cette rosée,
Non moins joyeuse que sous la pluie du ciel
Le blé vert quand il se travaille à sortir de la semence.
Cela étant, vieillards d'Argos,
Réjouissez-vous, si vous le voulez. Pour moi je me glorifie !
Et s'il était une libation à répandre sur ce mort,
Celle-ci lui lui serait due, et plus, oui certes, que due.

Le vase qu'il avait rempli dans les demeures de tant de maux
Et d'exécrations, il y boit à son retour lui-même.

LE CHŒUR. — Nous nous émerveillons de ta langue et que d'une bouche éhontée
Tu te vantes,parlant de ton époux ainsi.

CLYTEMNESTRE. — Vous voulez voir si je suis une femme qui ne sait ce qu'elle fait.
Mais moi, d'un cœur intrépide, à votre face,
Je le dis. Et de vos louanges et de votre blâme
Il va de même. Celui-ci est Agamemnon mon époux,
Mort par le fait de cette main que voici,
Ouvrière d'une œuvre de justice. La chose est telle.

LE CHŒUR. — *Quel poison, ô femme,*
Chose à manger que la terre produit, ou breuvage
Tiré de la mer de l'eau, as-tu pris
Pour accumuler par-dessus ton crime la publique exécration?
Tu as rejeté, tu as rompu, et de la ville tu seras toi-même repoussée
Par le soulèvement de ses citoyens

CLYTEMNESTRE. — Voilà que tu décrètes contre moi le bannissement

Et la haine publique et l'exécration générale,
Et tu ne m'associeras pas cet homme à tes reproches ?
Lui qui, sans y faire de différence, telle qu'une bête,
Tandis que ses troupeaux avaient de brebis laineuses assez,
Sacrifia sa fille, mon enfant, la très-chère douleur
De mon ventre, comme un charme qui fît cesser les vents Thraces.
Ne devrais-tu pas lui faire de cette terre interdiction,
Pour son impiété ? Mais, pour moi,
Tu m'es un juge intraitable. Or, je te le dis,
Menace, tu me trouveras préparée :
La lutte est égale, que le vainqueur me fasse la loi !
Mais si les dieux décident à l'opposé,
Tu recevras une leçon de prudence trop tard.

LE CHŒUR. — *Ton cœur s'élève,*
Et tu parles fort haut, comme quelqu'un
Que le sang dont il est couvert a rendu fou.
La tache de sang qu'il y a sur tes yeux te sied bien.
A ton tour maintenant, privée d'amis,
On te rendra coup pour coup.

CLYTEMNESTRE. — De ce serment que je fais entends la solennité !

Par la Justice, qui a été faite à mon enfant,
Par Até et Erinys à qui j'ai sacrifié cet homme,
Mon espérance ne marche point dans la salle de la crainte,
Tant que soufflant sur le feu de mon autel,
Egisthe me sera, comme il le fut, l'ami;
Car celui-ci de notre assurance n'est pas un médiocre bouclier.
Celui qui a violé sa foi, le voici là étendu,
Lui, le mignon des Chryséis, là-bas,
Et la voilà aussi, elle, la captive, la voyante,
Sa devineresse qui couchait avec lui,
La compagne de son lit et la planche de son banc de marinier.
Le traitement n'a point dépassé leur mérite.
Lui donc, bien ! et elle, comme le cygne
Qui célèbre la plainte suprême ayant chanté,
Est couchée amoureusement contre lui, et elle ajoute
Une douceur au lit de ma jouissance.

STROPHE I

LE CHŒUR. — *O que quelque mort pût venir*
Qui vite, sans douleur trop grande,
Sans longueur de maladie,
Pût nous apporter pour toujours
L'interminable sommeil, ores que voici tué

Le très-doux chef;
Ayant subi pour une femme maints travaux, il a perdu
Par le fait d'une femme la vie.
O folle d'Hélène,
Qui à toi seule as détruit tant et tant
De vies humaines devant Troie,
A ce dernier coup par un sang
Fameux, ineffaçable, tu te couronnes toi-même,
Certes alors c'était dans les demeures une rivalité
De fureurs pour la perte de l'homme.

CLYTEMNESTRE. — *Va, n'invoque point*
La mort, dans ton accablement ;
Et contre Hélène ne retourne point ta colère,
Qui, comme une exterminatrice, a elle seule,
Perte de tant de vies d'hommes, a causé
Une désolation sans paire.

ANTISTROPHE 1

LE CHŒUR. — *O démon, qui possèdes ces demeures et les*
Deux filles de Tantale
Et qui renforces la fureur unanime de ces femmes,
En sorte que j'en ai le cœur transi !
Sur le cadavre, comme
Un odieux corbeau, perché sinistrement
Il exulte, chantant son chant.

CLYTEMNESTRE. — *Tu rectifies comme il faut,*
Proclamant le démon

Trois fois gorgé de cette race.
Car celui qui en lui-même nourrit
Le désir du sang pour le boire,
Avant que l'ancien ne soit tari, il en faut d'autre.

STROPHE 2

LE CHŒUR. — *Tu as dit le grand démon*
Domestique et sa dure colère.
Pheu pheu mal
Mauvais, monotone malheur !
Iô iè diai Dios par Zeus
Cause et ressort de tout !
Car quelle chose humaine qui hors de Zeus ait sa fin ? quelle,
Qui soit hors de la puissance divine ?
O mon roi, ô mon roi,
Comment te pleurerai-je ?
Que dirai-je dans la tendresse de mon cœur ?
Tu gis dans cette toile d'araignée, par
Ce meurtre infâme, tu meurs,
Hélas ô ! sur ce lit barbare
Périssant par un lâche coup
De la main qui tient la hache besaiguë.

CLYTEMNESTRE. — *Vas-tu dire que l'auteur de ce crime, c'est moi ?*
N'imagine pas
Que je sois l'épouse d'Agamemnon.
Sous la forme de la femme de ce
Cadavre, c'est l'antique Vengeur acharné
D'Atreus et de sa chère funèbre

Qui reprend sur celui-ci son dû,
Pour les petits enfants sacrifiant l'homme fait.

ANTISTROPHE 2

LE CHŒUR. — *Toi, que tu sois innocente*
De ce meurtre, qui le témoignera ?
Qui ? qui ? bien que peut-être l'héréditaire
Vengeur prête main-forte.
Le sang qui coule
Des meurtres familiaux contraint
Le noir Arès, qui, faisant comparution,
Au sang caillé des enfants dévorés
Constituera assistance.
O mon roi, ô mon roi,
Comment te pleurerai-je ?
Que dirai-je dans la tendresse de mon cœur ?
Tu gis dans cette toile d'araignée, par
Ce meurtre infâme tu meurs,
Hélas ô ! sur ce lit barbare
Périssant par un lâche coup
De la main qui tient la hache besaiguë.

CLYTEMNESTRE. — *Et lui, n'a-t-il donc pas mis*
Sur cette demeure un crime lâche ?
Mais ma fille que j'avais de lui, telle qu'un plant tout venu,
O Iphigeneia très-pleurée !
Pour l'acte indigne recevant un digne châtiment,
Qu'il ne se vante point dans l'Hadès
Ayant par le glaive été
Payé de la mort qu'il donna le premier.

STROPHE 3

LE CHŒUR. — *Je ne trouve point dans le vide de mon esprit*
D'idée
Où il faille que je me tourne, tandis que la maison croule!
Je crains le coup de la rafale qui renverse les murs,
L'averse de sang! La pluie cesse,
Mais la Justice pour une action d'horreur aiguise
Son arme sur d'autres queux.
Iô gâ gâ! Terre! que ne m'as-tu reçu
Avant que je ne l'eusse vu
Posséder de la baignoire aux parois d'argent le lit bas?
Qui l'ensevelira? Qui le pleurera?
L'oseras-tu faire, toi? et
De l'époux que tu assassinas accompagnant
L'âme de ta lamentation,
Pour l'acte énorme que tu fis lui rendre
Un dérisoire honneur?

Quel hommage funèbre sur ce héros
Répandu avec des larmes fera voir
La sincérité d'un cœur?

CLYTEMNESTRE. — *Il ne te sied pas de rappeler*
Ce soin. Nous pourvoirons,
Comme à sa mort, à sa sépulture.
Non point parmi les pleurs de sa famille,
Mais la caressante Iphigeneia,
La fille, comme il convient,

A la rencontre du père, là où du fleuve rapide
Est le douloureux passage,
S'en viendra pour l'embrasser.

ANTISTROPHE 3

LE CHŒUR. — *Le grief répond au grief.*
La querelle est difficile à juger.
Le violent souffre violence et celui qui a tué expie.
Mais ceci subsiste tant que subsiste avec le temps Dieu,
Qu'il sera fait à celui qui a fait. C'est la loi.
Et qui de la maison expulserait l'exécrable engeance?
L'espèce colle et tient ferme.

CLYTEMNESTRE. — *Jusqu'à celui-ci l'oracle avec exactitude a suivi*
Son chemin. Pour moi,
Je veux jurer au démon des Plisthénides
Ce pacte, d'accepter ceci,
Encore que ce soit dur; mais au demeurant,
Que, laissant ces demeures, il porte à une autre famille
Le fléau des meurtres domestiques.
Une part de ces biens
N'est que peu de chose pour moi qui ai tout. Il me suffit
Que de la folie des meurtres qui se répondent
J'aie débarrassé ces demeures.

ÉGISTHE

O bénie lumière du Jour de la Justice !
A présent je puis donc dire qu'il est pour redresser nos injures
Des dieux qui de là-haut considèrent les maux de la terre,
Puisque je vois dans ce vêtement tramé par les Furies
Cet homme étendu mort, comme cela m'est doux,
Expiant l'artifice que la main paternelle ourdit.
Car Atreus, roi de cette terre, près de celui-ci, ayant pour frère
Thyeste, mon père, comme je le dis tout haut :
Comme ils contestaient à qui commanderait,
Le bannit et de sa ville et de sa maison.
Et, comme un suppliant s'en revenant au foyer,
L'infortuné Thyeste y trouva cette sécurité
Que par sa mort il n'ensanglanta point le sol paternel.
Mais pour lui faire fête le père impie de cet homme,
Atreus, avec plus d'empressement que mon père ne l'aimait,

Comme s'il se piquait de célébrer par ce jour des réjouissances,
Lui fit un plat de la chair de ses enfants,
Ayant coupé les extrémités des mains et des pieds.
Lui, avec un sourire, siégeait au haut de la table tout seul ;
Et l'autre, ne pouvant reconnaître cette viande ainsi dressée,
Mangea de cette nourriture, pour une fin comme tu le vois funeste.
Et quand il eut compris la chose abominable,
Il fit un cri, et il tomba à la renverse en vomissant !
Et il souhaite aux Pélopides le sort intolérable,
Et renversant solennellement la table avec une exécration,
Que périsse ainsi toute la race de Plisthène !
Et c'est pourquoi tu vois là ce cadavre.
Et moi, il fut juste que je sois l'instrument de sa mort ;
Car j'étais le troisième fils qu'eut mon misérable père,
Et je fus banni avec lui quand je n'étais qu'un petit enfant au maillot.
Et j'ai atteint cet homme de mon exil,
Combinant toute la machine du complot :
Tellement que mourir même est beau,

Puisque je le vois pris dans les nœuds de la Justice!

LE CHŒUR. — Egisthe, je n'aime pas l'insolence dans le crime.
Tu avoues que tu as tué cet homme,
Et que toi-même tu formas l'affreux dessein.
Je te déclare que dans le jugement tu ne sauveras point ta tête
De la clameur publique, sache-le, et de la lapidation sacrée.

EGISTHE. — Est-ce ainsi que tu parles, toi qui es assis à la rame inférieure,
Quand ceux du pont sont les maîtres du bateau?
Tu connaîtras, vieillard, s'il est dur d'apprendre
A ton âge, quand la sagesse te sera dictée.
Les fers aussi pour les vieux hommes et les douleurs de la faim
Vous sont, pour leur apprendre à vivre,
De très excellents mires. As-tu des yeux pour voir?
Ne regimbe pas contre l'aiguillon, de peur que mal ne t'en arrive.

LE CHŒUR. — Femme que tu es! des soldats qui s'en revenaient de la guerre —
C'est toi qui à la maison, tandis que tu polluais le lit de l'homme,

Lui préparais à lui, l'homme, le capitaine, cette mort ?

EGISTHE. — Ces paroles encore sont des principes de pleurs.
Ta langue est le contraire d'Orphée.
Il tirait tout à lui par la douceur de sa voix ;
Mais toi qui ameutes les gens avec tes jappements plaintifs,
C'est toi qui te feras tirer. On te rendra traitable.

LE CHŒUR. — Toi ! que tu sois le tyran des Argiens,
Qui, dans cette embûche que tu avais combinée,
N'osas pas à l'acte même mettre la main !

EGISTHE. — La tromperie était l'affaire de la femme, c'est clair.
J'étais suspect comme l'ennemi héréditaire.
Mais par le moyen de ces richesses, je ferai ne sorte
Que j'aie le pouvoir. Et celui que je trouverai rebelle,
Je lui mettrai un bon joug. Et ce ne sera pas le poulain de volée
Qu'on nourrit avec de l'orge ; la faim
Qui fait mauvais ménage avec la colère le rendra souple.

LE CHŒUR. — Que n'as-tu donc, scélérat, frappé l'homme
Toi-même? et fallait-il que ce fût sa femme,
Qui pour le déshonneur du pays et des dieux du pays
Tuât? Oreste vit, peut-être,
Pour que survenant fortunément
Il mette victorieux ce couple à mort!

EGISTHE. — Est-ce là ta manière de parler et de faire? tu recevras vite ta leçon.
Or sus, mes compagnons! voici de l'ouvrage tout prêt.

LE CHŒUR. — Or sus, l'épée au poing! que chacun se tienne en garde!

EGISTHE. — L'épée au poing! tu vois que je n'ai point peur de la mort.

LE CHŒUR. — La mort! Je te prends au mot! J'en accepte l'augure!

CLYTEMNESTRE. — O le plus cher des hommes, non! Ne faisons point le mal davantage.
La récolte que nous avons à faire est assez ample, une moisson mauvaise.
Assez de malheurs, ne répandons plus de sang!
Allez-vous-en, vieillards, chez vous,

Avant qu'on n'agisse de part et d'autre mal à propos. Ce que nous fîmes, il le fallut.
Et s'il était à ces maux un Assez, nous y aurions droit,
Nous que le démon a meurtris de son talon.
Tel est l'avis d'une femme, si on veut le connaître.

EGISTHE. — Les laisserai-je ainsi lâcher la bride à leur langue folle,
Et vomir de telles paroles, tentant le démon?
C'est manquer de bon sens à qui a la force pour soi.

LE CHŒUR. — Un Argien ne saurait flatter un méchant.

EGISTHE. — Ça, nous finirons par nous retrouver un jour, moi et toi.

LE CHŒUR. — Non, si le démon ramène Oreste ici !

EGISTHE. — Je sais que les exilés se repaissent d'espérances.

LE CHŒUR. — Fais ce que tu veux ! engraisse en profanant la Justice, puisque cela t'est permis.

EGISTHE. — Sache que tu me payeras ce beau radotage !

LE CHŒUR. — Rengorge-toi! fais le fier, comme le coq près de la poule!

CLYTEMNESTRE. — Ne te soucie pas de ces jappements vains. Moi
Et toi, prenant le pouvoir en mains, nous mettrons le bon ordre céans.

FIN

NOTICE BIBLIOGRAPHIQUE

—

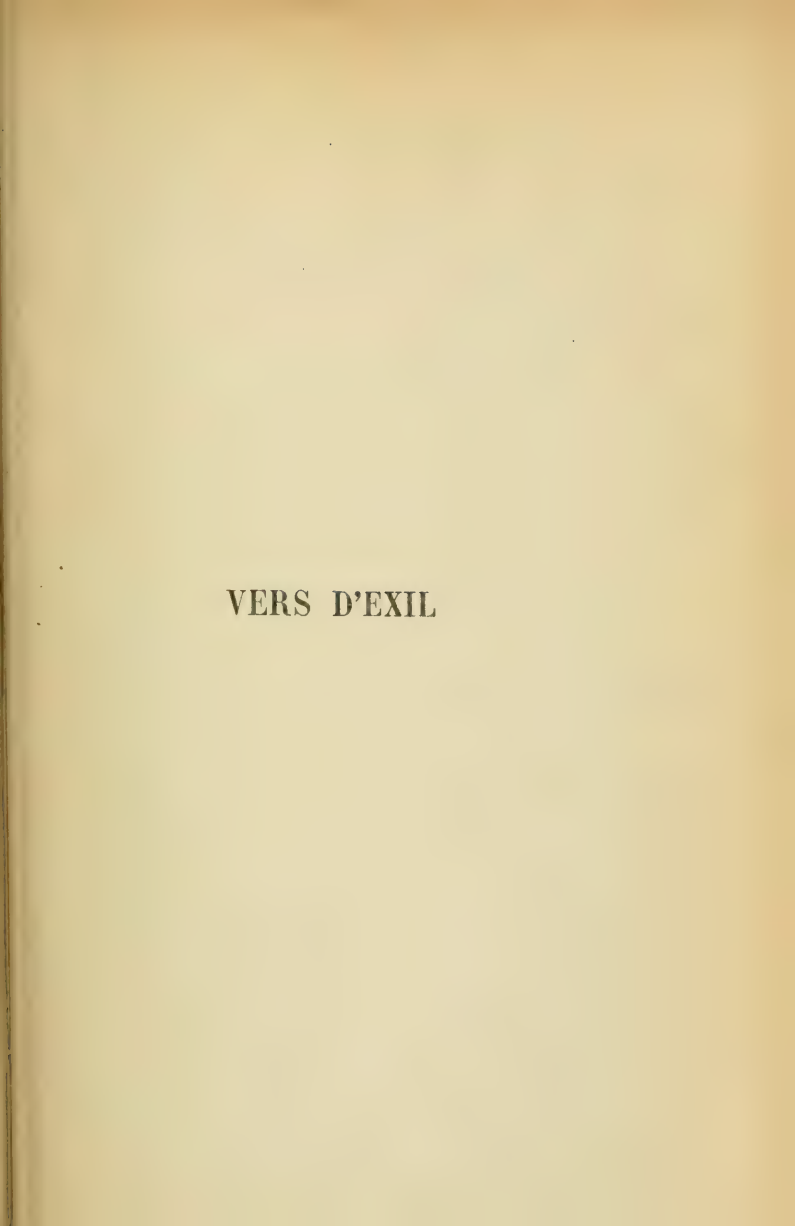
La présente traduction de l'*Agamemnon d'Eschyle*, commencée à Paris en 1892, a été achevée à Boston en 1894. Elle a été imprimée pour la première fois en 1896 en un vol. petit in-4° chez la veuve Rosario (Foochow, Foochow Printing Press).

Le traducteur a eu à cœur de se resserrer, autant que possible, au texte des manuscrits et a fait peu d'usage des restaurations allemandes. Il s'est surtout servi des éditions anglaises, particulièrement celles de Sidgwick et de Verrall.

—

« *Quis Aeschylum possit affirmare Græce nunc scienti magis patere explicabilem quam Evangelia aut Epistolas Apostolicas? Unus ejus Agamemnon obscuritate superat quantum est librorum sacrorum cum suis hebraismis et syriasmis et totà Hellenisticæ supellectili vel farragine.* »

SALMASIUS, de Hellenistica. Epist. dedicatoria.



VERS D'EXIL

I

Paul, il nous faut partir pour un départ plus beau !
Pour la dernière fois, acceptant leur étreinte,
J'ai des parents pleurants baisé la face sainte.
Maintenant je suis seul sous un soleil nouveau.

Tant de mer, que le vent lugubre la ravage,
Ou quand tout au long du long jour l'immensité
S'ouvre au navigateur avec solennité,
Traversée, et ces feux qu'on voit sur le rivage,

Tant d'attente et d'ennui, tant d'heures harassées,
L'entrée au matin au port d'or, les hommes nus,
L'odeur des fleurs, le goût des fruits inconnus,
Tant d'étoiles et tant de terres dépassées,

Ici cet autre bout de l'univers, et puis
Rien ! — de ce cœur n'ont réfréné l'essor farouche.
Cheval, on t'a en vain mis le mors dans la bouche.
Il faut fuir ! Voici l'astre au ciel couleur de buis.

Voici l'heure brûlante et la nuit ennuyeuse !
Voici le Pas, voici l'arrêt et le suspens.
Saisi d'horreur, voici que de nouveau j'entends
L'inexorable appel de la voix merveilleuse.

L'espace qui reste à franchir n'est point la mer.
Nulle route n'est le chemin qu'il me faut suivre ;
Rien, retour, ne m'accueille, ou, départ, me délivre.
Ce lendemain n'est pas du jour qui fut hier.

II

Je ne sais plus jouer ! je n'ai plus de plaisir
A travailler, je n'ai plus de plaisir à rire!
Comme un homme inquiet le mot qu'il vient d'écrire,
J'oublie et mon attente est longue et mon loisir.

Le jour et par la nuit la lampe d'or m'étonne.
Si je mange, le pain me reste entre les dents.
Je parle et je me tais ; je suis sourd et j'entends.
Et le dernier, l'orgueil lui-même m'abandonne.

Car un jour j'ai senti bouger dans l'épaisseur,
Sous l'homme et le plus bas où de vivre se fonde,
La réclamation de l'entraille profonde.
Depuis lors je connais le désir sans douceur.

Suprêmement assis entre l'âme et le ventre,
Juge sagace avec l'épée et l'examen,
Il enjoint : si je parle, il ne répondra rien,
Mais il faut obéir comme le cercle au centre.

Je jure ce soleil que rien ne peut changer
Mon dessein et la route où je chemine et souffre,
Femme, or par terre, feu au loin, détour et gouffre,
Et que le pain ne peut paître la faim que j'ai.

Et que tout l'or ne peut combler mon avarice,
Ni l'eau désaltérer ma bouche, ni la mort,
Ni le temps, ni l'éternité finir encor
Mon obsécration, ma joie et mon supplice !

III

L'ombre m'atteint, mon jour terrestre diminue.
Le passé est passé et l'avenir n'est plus.
Adieu, enfant ! Adieu, jeune homme que je fus !
La main pauvre est sur moi et voici l'heure nue !

J'ai vécu. Le bruit des hommes m'est étranger.
Tout est fini ; je suis tout seul ; j'attends, je veille.
Je n'ai plus avec moi que ta lueur vermeille,
Lampe ! Je suis assis comme un homme jugé.

Longs furent mon ennui et ma sollicitude!
Long l'exil ! Longue fut la route jusqu'ici.
Le terme est mien, je vois cela que j'ai choisi,
Ferme dans ma faiblesse et dans ma lassitude.

Maintenant j'ai fini de parler; seul, captif,
Comme un troupeau vendu aux mains de qui l'emmène,
J'écoute seulement, j'attends, tout prêt, que vienne
L'heure dernière avec l'instant définitif.

IV

(*Souvenir de ce retour.*)

Ne dis point que le ciel est bleu ! — Il est quatre heures.
Point d'air, point de soleil ; le ciel est blanc et bleu.
— Ne dis point que je suis ici ! — Un enfant pleure.
Je sens l'odeur des fleurs une par une. Il pleut.

Donc c'est cela le monde et c'est cela la vie !
C'était cela, la Mer ! et le reste est ceci.
Passé, présent, tout est comme en photographie.
O le hasard, ô l'amertume d'être ici !

Est-ce toi, mon âme ? Ecoute. Dis: *Je suis seule.*
— Et puis encor ? L'ennui ! l'ombre qui fait son tour.
— Et puis ? — La paix. Plus rien. La paix. Dis: *Je suis seule.*
— Amour. — Pas amour ! Ne dis pas amour !

Amour! parce que je suis grandement malade !
Amour ! Dis : *Je suis seule.* Ne dis point amour !
Hier ! demain ! la chose à faire ? tout est fade !
Il me dure et de moi et de vivre et du jour !

J'aime !-Et puis ! -J'aime ! -Et qui ?-Je n'aime rien, chut !-J'aime
J'aime ! — Tout le monde est rentré, voici le soir.
La lampe se rallume et ce lieu est le même.
— Que la mer était triste et que le ciel est noir !

V

Bruit de l'homme, pas, cris, rires, appels, devant,
Derrière, chants, amours, rixes, marchés, paroles !
Je te veux étouffer, ô peuple en moi mouvant !
Tais-toi, sonore esprit ! Eteignez-vous, voix folles !

Bruit de la mer ! bruit de la terre ! bruit du vent !
Murmure au bois profond, l'oiseau chante. Frivoles
Jours ! dors, passé ! Que me veux-tu encore, enfant ?
Fleur de ce monde-ci, referme tes corolles.

Et toi aussi, tais-toi, cœur ! taisez-vous, soupir !
Le vieux murmure en moi dure et ne peut finir.
Tout s'est tu. Viens, ma nuit! Viens t'en, ombre de [l'ombre !

Viens, silence sacré et nuptial ! soleil
De mon âme, viens paix ! Viens, amitié ! Viens nombre !
Viens avec moi, viens, mon Dieu, viens, ardent sommeil !

VI

La rougeur de l'amour et celle de la honte
Couvrent ma face d'où j'ai retiré mes mains.
Je me tiendrai debout, bravant les yeux humains,
Comme un homme marqué de qui nul ne prend compte.

Le lâche découvert, le traître convaincu,
Le menteur que l'on prend sur le fait, l'adultère,
L'orgueilleux qui écoute et ne peut que se taire,
Le prodigue qui vend son droit pour un écu,

L'infirme bafoué, l'enfant dont rit sa mère,
Et quiconque parmi les vivants marche nu,
Dans son cœur et dans ses entrailles n'a connu
Humiliation plus basse et plus amère.

Pourtant, je tiendrai ferme à la place où je suis.
Marqué de mort, je vis ! Dans mon néant, j'existe !
Je crois et je veux, je demeure, je persiste,
Et ce qu'un autre a pu obtenir, je le puis.

Va, ne crains point ! Maintiens ton cœur, maintiens ta face !
O Dieu, ni devant les hommes, ni devant toi,
Je ne baisserai point les paupières. C'est moi !
C'est moi ! Il me faut vaincre ou mourir sur la place.

L'inexorable amour me tient par les cheveux.
Puisque je suis à toi, découvre-moi ta face !
Puisque tu tiens mes mains, que veux-tu que je fasse ?
Toi qui m'as appelé, dis-moi ce que tu veux.

Tout est désert devant ta lumière qui monte !
Et je porte à mon front, témoignage vermeil,
Comme un homme debout en face du soleil,
La rougeur de l'amour et celle de la honte.

VII

Tu m'as vaincu, mon bien-aimé! Mon ennemi,
Tu m'as pris dans les mains mes armes une à une.
Et maintenant je n'ai plus de défense aucune.
Et voici que je suis un devant vous, Ami!

Ni le jeune Désir, ni la Raison qui ruse,
Ni la Chimère ainsi qu'un cheval ébloui,
Ne m'ont été loyaux et sûrs: tout m'a trahi!
Et ni mon lâche cœur ne m'a servi d'excuse.

J'ai fui en vain ; partout j'ai retrouvé la Loi.
Il faut céder enfin ! ô porte, il faut admettre
L'hôte ; cœur frémissant, il faut subir le maître,
Quelqu'un qui soit en moi plus moi-même que moi.

Ayez pitié de moi qui suis ici, cieux, sphères?
J'ai devancé l'appel des Morts ; je suis présent.
Juste Juge, Eternel, Dieu Saint, Dieu Tout-Puissant,
Me voici tout vivant entre vos mains sévères !

VIII

Reprenez le talent que vous m'avez donné!
Le banquier n'en veut point : ceci n'a cours ni change.
J'ai porté, j'ai montré partout ce sicle étrange,
Nul marchand ne l'honore et rien de lui est né.

Nul n'en a reconnu la marque et la matière.
Moi je sais seulement qu'il est lourd dans ma main.
Je ne l'ai point gâté ; quand vous viendrez, demain,
Je vous rapporterai la pièce tout entière,

Tirez-en le profit vous-même! La voici.
Reprenez-la. Je sais que vous êtes avare.
Vous qui tirez des fruits d'un sol dur et barbare,
Reprenez tout le bien dont vous m'avez saisi.

Je suis le laboureur sur des sillons arides !
Du travail de mes mains rien ne m'est revenu.
Si vous redemandez vos arrhes, je suis nu.
Si vous cherchez ce que j'ai fait, mes mains sont vides.

X

Piéton, il ne me reste plus que le chemin.
D'où je viens, où je vais, où je passai, demain,
Hier, campagne ou bois, fond plat ou côte raide,
Le ruisseau qui me suit et déjà me précède,
Rien ne subsiste au cœur stoïque du marcheur,
Sinon ce que son pas enjambe, la largeur
Du chemin qu'un rhythme interminable ramène.
En vain l'air attiédi d'une douceur humaine
L'enlace, (car par l'automne pur d'un long ciel
Des feuilles sous mes pieds monte un parfum charnel,
Moins fort, ô cœur, que ne sont amères ces roses !)
Par derrière moi noire ou par devant moi rose,
Que mon ombre revienne ou croisse avec le jour,
Mon pas n'en sera ni moins ferme ni plus court.
Le silence est profond et la campagne est vide.
Il ne me reste plus que la route solide
Et la présence douce à ce marcheur hautain
D'un couchant où l'aurore avec le soir s'éteint.

1895.

TABLE

ACHEVÉ D'IMPRIMER

Le dix avril mil neuf cent douze

PAR

G. ROY

A POITIERS

pour le

MERCVRE

DE

FRANCE




UTL AT DOWNSVIEW
D RANGE BAY SHLF POS ITEM C
39 15 16 07 07 008 9